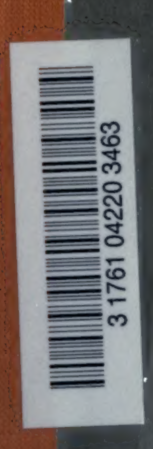


Charbonnier, Auguste
Nouveaux echos du Mont-Royal

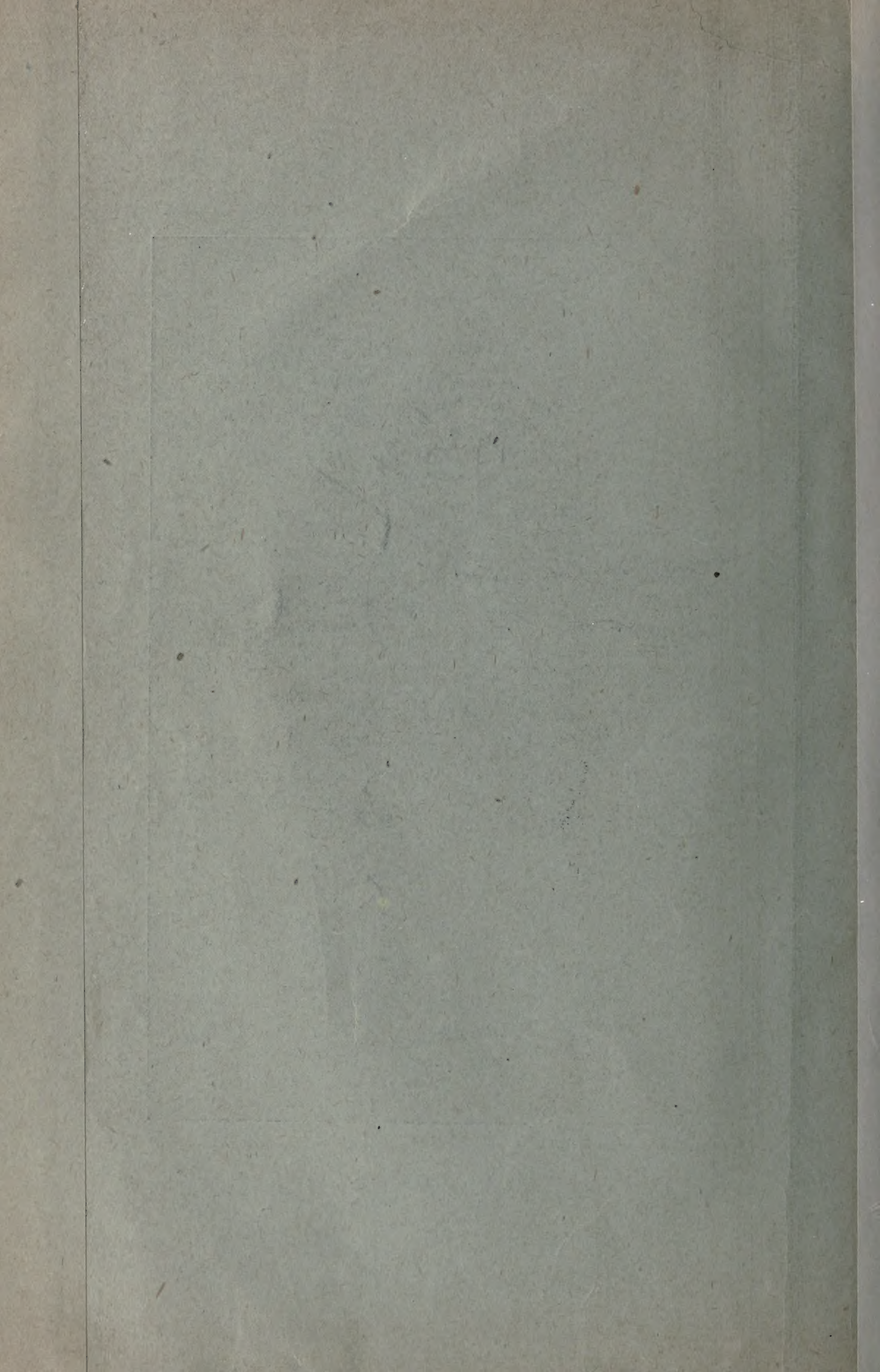
NOUVEAUX

CHOS DU MONT-ROYAL



hansonnettes, Contes, Récits, Nouvelles

AUGUSTE CHARBONNIER





Auguste Charbonnier



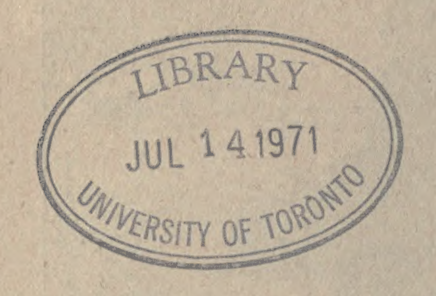
NOUVEAUX

ECHOS DU MONT-ROYAL

CHANSONNETTES

Contes ❧ Récits ❧ Nouvelles

AUGUSTE CHARBONNIER


LIBRARY
JUL 14 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

DEDICACE

AUX ENFANTS CANADIENS,

CHERS PETITS AMIS,

L'accueil bienveillant, empressé que vous avez fait à mes premiers "Echos du Mont-Royal", m'a déterminé à vous offrir un second volume, sous le titre de "Nouveaux Echos du Mont-Royal"; c'est un recueil de quarante nouvelles chansonnettes et d'un certain nombre d'historiettes, de récits, auxquels vous ferez, j'ose l'espérer, un accueil non moins bienveillant, puisque ce recueil, comme le premier, fut composé tout spécialement pour vous.

Chansonnettes, récits, historiettes sauront, j'en suis convaincu, vous intéresser vivement ; et vos papas et vos mamans, en les lisant, y trouveront aussi leur compte.

Soyez toujours des enfants dociles, pieux, respectueux, obéissants, sages, c'est-à-dire des enfants chrétiens, catholiques, des enfants vraiment canadiens et vous serez heureux.

AUGUSTE CHARBONNIER.

Carillonnez! Cloches, Clochettes.





CARILLONNEZ CLOCHES, CLOCHETTES

REFRAIN

Carillonnez, cloches, clochettes,
Carillonnez vos airs joyeux ;
Résonnez, cymbales, musettes :
Il nous est né le roi des Cieux.

1er COUPLET

Depuis mille ans les saints Prophètes
Nous promettaient le Rédempteur :
Il est venu payer nos dettes ;
Gloire à Jésus, gloire au Sauveur !

2e COUPLET

Sous les chaines de l'esclavage
L'univers entier gémissait ;
Car le démon, à son image
L'âme de l'homme façonnait.

3e COUPLET

Enfants,vieillards, hommes et femmes,
Aveugle troupeau, s'engouffraient
Dans les impitoyables flammes,
Où les noirs démons ricanaient.

4e COUPLET

Satan de sa griffe maudite
Imprime sur chaque berceau,
Chaque front où l'âme s'agite,
La marque rouge de son sceau.

5e COUPLET

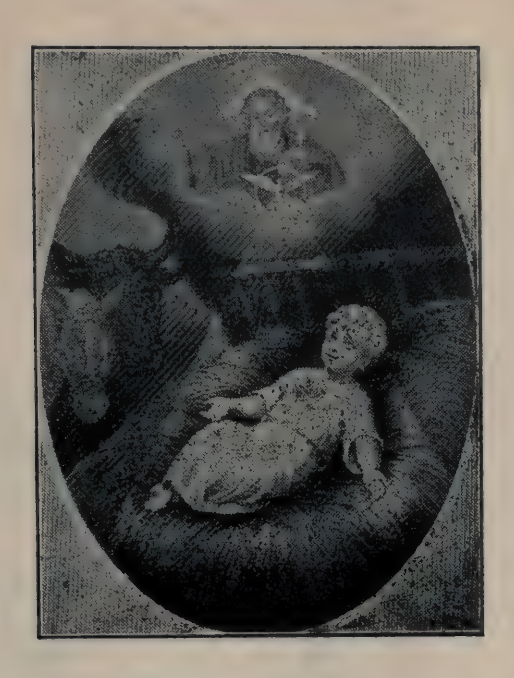
Et cette marque indélébile
L'Enfant-Dieu, seul, peut l'effacer ;
Jésus du ciel enfin s'exile ;
Se fait homme pour nous sauver.

6e COUPLET

Fils d'une Vierge incomparable,
Dominatrice des enfers ;
Il naît dans une pauvre étable
Et son amour brise nos fers.


Gloria! Noël!!
Allégrement.
Auguste Charbonnier.
crescendo
L'Univers vient de tressaillir, Car les célestes Phalanges,
crescendo
D'un Enfant né pour nous bénir, En chœur chantent les louanges:
Glo - - - - ri-a! Glo - - - - ri-a! Glo - - - ri-a!
Noël! au divin En-fant Jésus; Glo - - - - ri-a!
Glo - - - - ri a! Glo - - - - ri a!
No-ël! au divin En-fant Jé — sus.

GLORIA ! NOEL ! !



1er COUPLET

L'Univers vient de tressaillir,
Car les célestes Phalanges,
D'un Enfant né pour nous bénir,
En chœur chantent les louanges :

REFRAIN

Gloria ! Gloria ! Gloria !
Noël ! au divin Enfant Jésus !
Gloria ! Gloria ! Gloria !
Noël ! au divin Enfant Jésus !

2e COUPLET

Les oiseaux, sur les oliviers,
Bientôt s'unissent aux anges,
Et chantent à coups de gosiers
Du Nouveau-Né les louanges :

3e COUPLET

Chaque étoile, au noir firmament,
Brillant d'un éclat étrange,
D'un Dieu fait tout petit Enfant
Proclame aussi la louange :

4e COUPLET

Les brebis, les tendres agneaux
Aux chants des oiseaux, des anges
Répondent sur les verts coteaux :
Gloire à Dieu ! Noël ! Louanges !

5e COUPLET

La Fleurette dans le ravin,
Sur son calice de franges,
Chante aussi pour l'Enfant Divin
Son cantique de louanges :

6e COUPLET

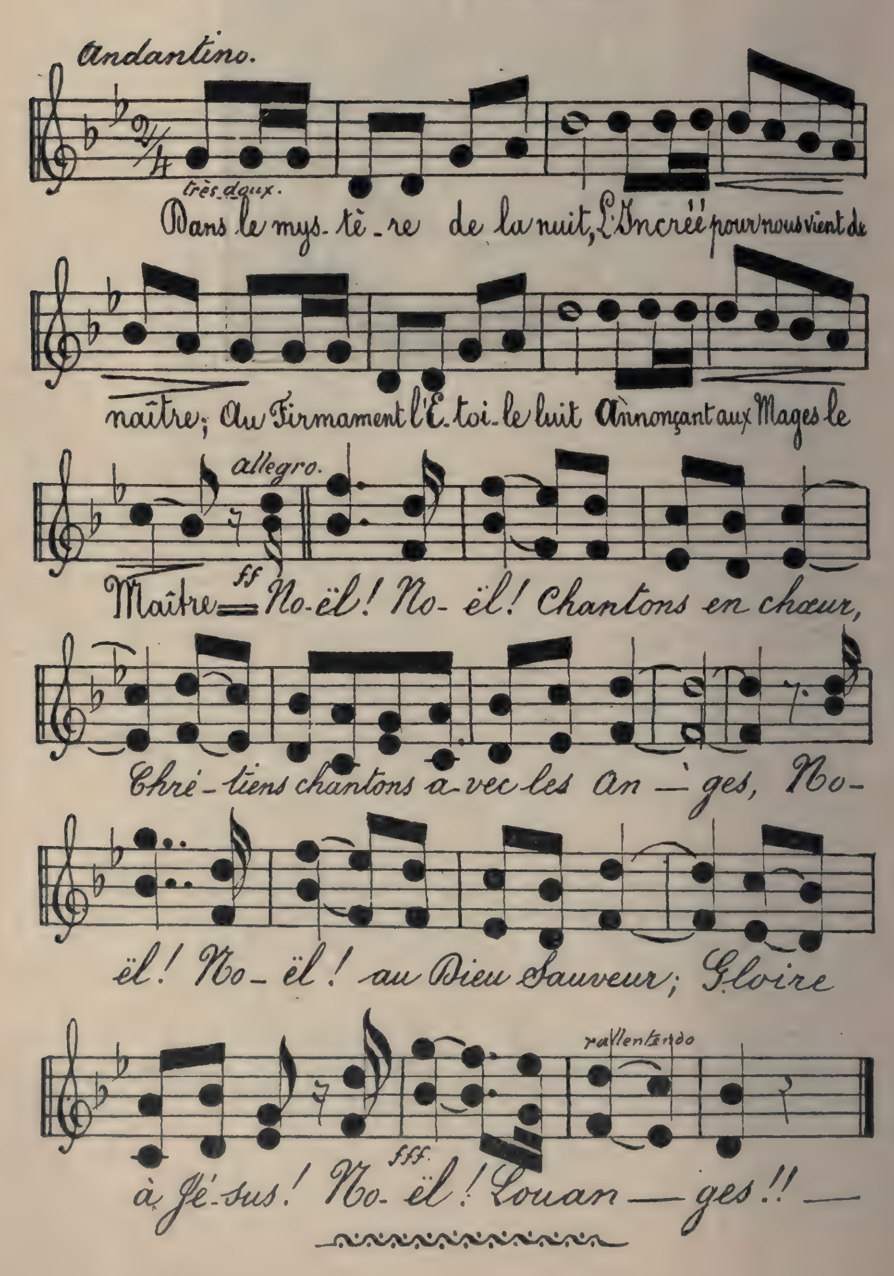
Les Bergers dans l'étonnement
Volent, à la voix des anges,
Offrir à l'adorable Enfant
Et leurs cœurs et leurs louanges :

7e COUPLET

Ça ! Chrétiens, comme les bergers
Ecoutons l'appel des anges :
Offrons au Céleste Berger
Notre amour et nos louanges.

Noël ! Noël !!

Auguste Charbonnier.



NOEL ! NOEL ! !



REFRAIN

Noël ! Noël : chantons en chœur,
Chrétiens chantons avec les anges :
Noël ! Noël ! au divin Sauveur ;
Gloire à Jésus ! Noël ! Louanges !

1er COUPLET

Dans le mystère de la nuit,
L'Incréé pour nous vient de naître ;
Au firmament l'Etoile luit,
Annonçant aux Mages le Maître !

2e COUPLET

Sous les traits d'un petit enfant
Le Puissant Maître du tonnerre,
Dans une étable, en vagissant,
Pour nous sauver naît, ô mystère.

3e COUPLET

Marie et Joseph prosternés
Le contemplent, l'âme sereine,
Et le bœuf et l'âne étonnés
Le réchauffent de leur haleine.

4e COUPLET

Soudain d'harmonieux concerts,
Modulés par le chœur des Anges,
Se font entendre dans les airs :
Gloria ! Gloire à Dieu ! Louanges ! !

5e COUPLET

Nous garderons votre troupeau,
Bergers, courez vers le Messie :
Il est né le Divin Agneau
Annoncé par les Prophéties.

6e COUPLET

Au monde Il apporte la Paix :
Une humble crèche est sa couchette ;
Une caverne est son Palais,
Et quelques langes, sa layette.

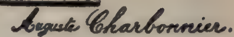
7e COUPLET

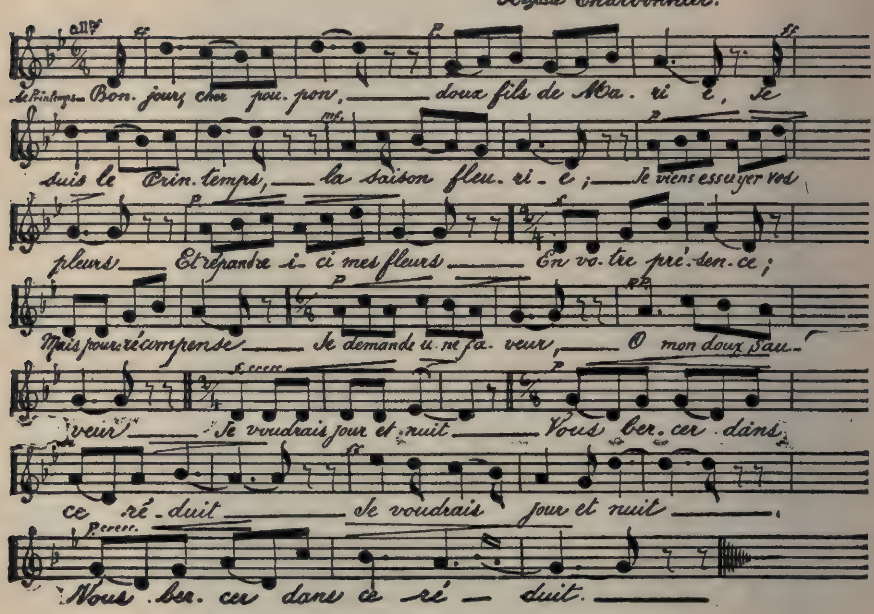
Celui qui créa l'Univers,
Par amour se fait créature.
Et pour sauver l'homme pervers,
S'unit à l'humaine nature.

8e COUPLET

Qui n'aimerait un Dieu si doux,
Et l'Amour et la Beauté même,
Quittant les Cieux, naissant pour (nous ?
Aimons Jésus comme Il nous aime.







LE PRINTEMPS

Bonjour, cher poupon, doux Fils de (Marie,
Je suis le Printemps, la saison fleurie;
Je viens essuyer vos pleurs
Et répandre ici mes fleurs,
En votre présence ;
Mais pour récompense
Je demande une faveur,
O mon doux Sauveur !
Je voudrais, jour et nuit, }
Vous bercer dans ce réduit }

L'ETE

Bonjour, cher poupon, doux Sauveur (du monde,
Moi, je suis l'Eté, la saison féconde,
J'apporte ici mes trésors,
C'est le fruit de mes blés d'or:
Ce don doit vous plaire,
Mais pour mon salaire,
Je demande une faveur,
O mon doux Sauveur !
Je voudrais, jour et nuit...
Vous bercer dans ce réduit. (bis)

L'ENFANT JESUS

Non, non, grand merci, saison trop (parée !
Va porter ailleurs ta riche livrée ;
De ton bouquet si charmant
Je veux garder seulement
Cette épine blanche ;
Un jour les Juifs la verront
Couronner mon front.
J'en prends une branche :
Mais va-t'en de ce pas... }
Tu ne me berceras pas ! }

L'ENFANT JESUS

Non, non, grand merci, saison trop (volage,
Avec tes trésors, retourne au village:
Je veux garder seulement
Ce bel "épi de froment" :
Cette "paille" fraîche
Garnira ma crèche,
Son grain fera pour l'autel
Un "pain" immortel.
Mais va-t'en de ce pas...
Tu ne me berceras pas. (bis)

L'AUTOMNE

Bonjour, cher poupon, ouvrez-moi la
(porte,
Voici des bonbons que je vous
(apporte :
Voyez ces fruits colorés,
Et ces beaux raisins dorés,
C'est moi qui vous les donne,
Car je suis l'"Automne" ;
Mais j'attends une faveur,
O mon doux Sauveur !
Je voudrais, jour et nuit...
Vous bercer dans ce réduit. (bis)

L'ENFANT JESUS

Non, non, grand merci, saison trop
(prospère,
Renonce à l'honneur que ton cœur
(espère :
D'un si bel assortiment
Je peux garder seulement
Ce fruit de la treille ;
Sa grappe vermeille,
Par un miracle puissant,
Deviendra mon "sang."
Mais va-t'en de ce pas...
Tu ne me berceras pas. (bis.)

L'HIVER

Bonjour, cher poupon, couvrez-vous
(bien vite,
C'est l'Hiver, hélas ! qui vous fait
(visite :
Pour adoucir votre sort,
Je n'ai que cet arbre mort.
Et vraiment je n'ose
Pour si peu de chose
Demander à mon Sauveur,
Aucune faveur,
J'aime mieux renoncer...
A l'honneur de vous bercer.
(bis)

L'ENFANT JESUS

Non, non, reste ici, saison trop
(modeste,
Je garde ton bois, don vraiment
(céleste ;
Cet arbre ici renversé,
Un jour sera redressé.
Ce bois salutaire
Doit sauver la terre
Et délivrer l'univers
Du joug des enfers.
C'est toi qui me berceras...
Pauvre Hiver dans tes bras.
(bis)

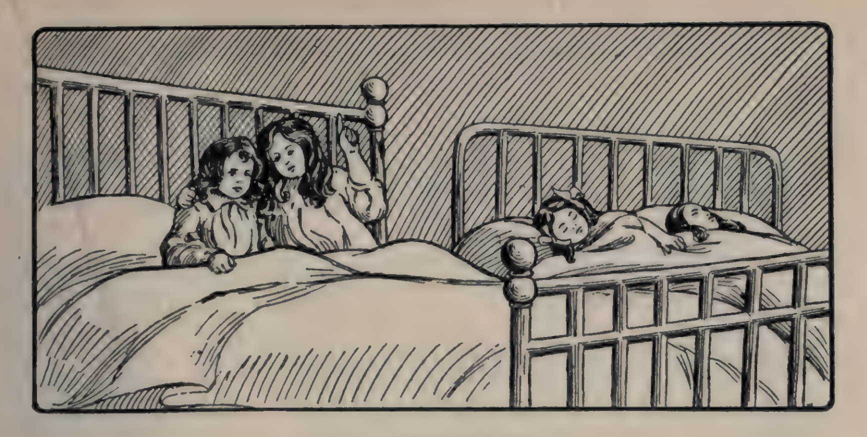
Babil d'Enfants.

à Filleule Hortense.

Paroles d'un "Papa". — Musique de Auguste Charbonnier.

Andantino.

mf. Quatre pe-ti-tes Filles (La plus vieille a 8
ans) Re-posaient bien tranquilles
Dans leurs pe-tits lits blancs. — Ce soir là, la ca-
det-te, Ayant le cœur bien gros,
mf. E-touf-fait en ca-chet-te
p. *rall.* *p.* Ses pleurs et ses sanglots.



BABIL D'ENFANTS

1er COUPLET

Quatre petites filles
(La plus vieille a huit ans)
Reposaient bien tranquilles
Dans leurs petits lits blancs.
Ce soir-là, la cadette,
Ayant le cœur bien gros,
Etouffait en cachette
Ses pleurs et ses sanglots.

2e COUPLET

Dans la même couchette,
Le bras au cou d'Ida,
Voici ce qu'Antoinette
Doucement lui conta :
"Ecoute-moi, ma chère,
"Allons, ne pleure plus,
"Si tu ne veux déplaire
"Au bon petit Jésus."

3e COUPLET

La bruyante Albertine
Demande là-dessus,
De sa voix enfantine,
"Où reste-t-il Jésus ?
—Dans une belle place,
Plus haut que le soleil ;
En un lieu dans l'espace,
D'où nous vient le sommeil.

4e COUPLET

Et c'est là que les Anges
Entourent le Seigneur
Pour chanter les louanges
Du Divin Créateur,
Que l'on voit dans l'église
Le beau Jour de Noël :
Il n'a qu'une chemise
Par un froid si cruel.

5e COUPLET

—"Veux-tu ? dit Amélie,
"Nous irons lui porter
"Une robe jolie
"Et de quoi s'abriter.
"Il est venu sur terre :
"C'était pour y souffrir ;
"Pour nous, dit notre mère,
"Il a voulu mourir.

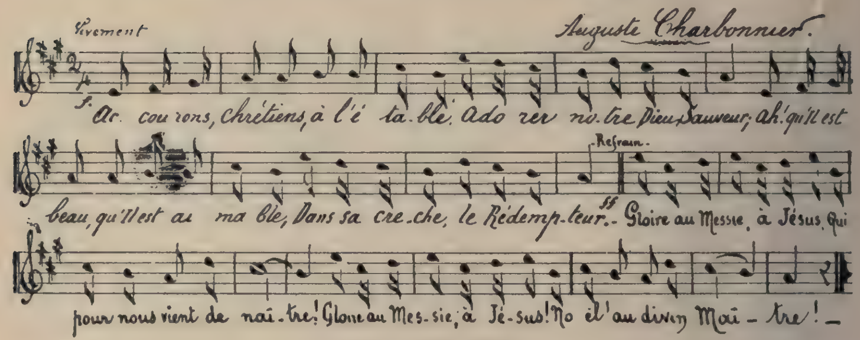
6e COUPLET

"La désobéissance
"Lui cause du chagrin,
"Il aime mieux l'enfance
"Quand elle écoute bien.
"Mais je veux être bonne,
Dirent-elles en chœur,
"Pour que Jésus me donne
"Une place en son cœur.

7e COUPLET

"En faisant la prière,
"Aux genoux de maman,
"Nous obtiendrons entière
"La guérison d'Armand."
Enfin, elles promirent
D'écouter bien Papa,
Puis elles s'endormirent,
Heureuses, ce soir-là.

Accourons, Chrétiens à la Crèche !



1er COUPLET

Accourons, Chrétiens, à l'étable,
Adorer notre Dieu Sauveur ;
Ah ! qu'Il est beau, qu'il est aimable,
Dans sa crèche, le Rédempteur !

REFRAIN

Gloire au Messie, à Jésus,
Qui pour nous vient de naître !
Gloire au Messie, à Jésus !
Noël, au divin Maître !

2e COUPLET

Dieu, tout-puissant comme son Père,
Sous les traits d'un petit enfant,
L'Emmanuel sur cette terre
Avec amour pour nous descend.

3e COUPLET

Endossant la livrée humaine,
Pour racheter le genre humain
Et briser enfin notre chaîne,
Aux malheureux Il tend la main.

4e COUPLET

Le Roi des cieux, le Roi des anges
Ne possède plus pour tout bien
Qu'un peu de paille et quelques langes,
Marie et Joseph pour soutien.

5e COUPLET

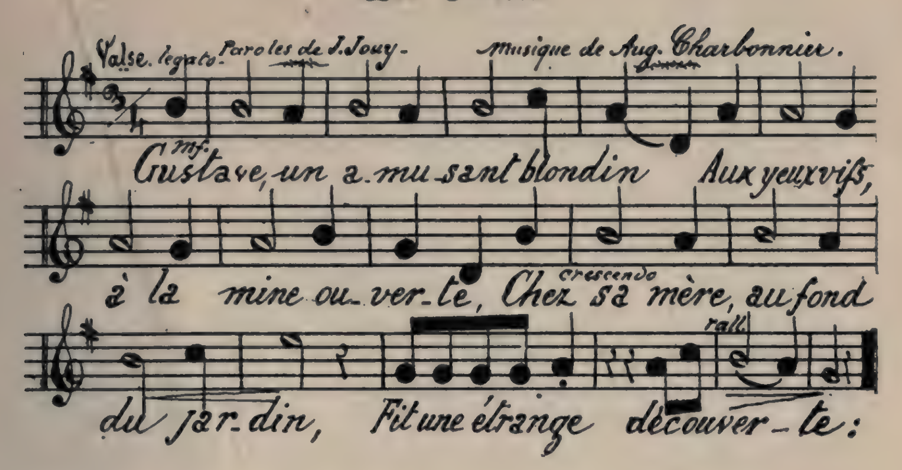
Dans cette navrante détresse,
Jésus vraiment est encor Dieu ;
Et son apparente faiblesse
Un jour nous ouvrira les cieux.

6e COUPLET

En présence de ce mystère
Lucifer frémit, étonné,
Et dans sa rage vocifère :
"Qui donc est-il, ce Nouveau-né ?"

REFRAIN FINAL

C'est le Sauveur, c'est Jésus,
Qui pour nous vient de naître ;
C'est le Sauveur, c'est Jésus ;
Noël au divin Maître !





1er COUPLET

Gustave, un amusant blondin
Aux yeux vifs, à la mine ouverte,
Chez sa mère, au fond du jardin,
Fit une étrange découverte :

2e COUPLET

Un soir, par une de ces nuits
Où le ciel scintille, sans voiles,
En regardant le fond du puits,
Gustave y compta trente étoiles.

3e COUPLET

Il eût bien voulu les pêcher,
Mais d'aller dormir c'était l'heure;
Donc, à regret, pour se coucher,
L'enfant regagna sa demeure.

4e COUPLET

Dans le petit lit de satin,
Pour le gamin la nuit fut brève,
Car, jusqu'au lendemain matin,
Il vit ses étoiles en rêve.

5e COUPLET

Au petit jour il s'en revint
Au puits contempler la merveille.
Il chercha partout, mais en vain,
Les trente étoiles de la veille.

6e COUPLET

Au logis, il revint s'asseoir,
Les paupières de pleurs mouillées :
"Petite mère, viens donc voir ;
Les étoiles se sont noyées ! "

Une grand'maman expliquant un jour l'origine des étoiles à ses petits enfants, leur disait : "Mes enfants, les étoiles sont de vieilles lunes coupées en morceaux."

Monsieur de l'An.

Auguste Charbonnier.





MONSIEUR DE L'AN

1er COUPLET

Un ami nous rend visite
Vingt-quatre heures, tous les ans:
Il est vieux, très vieux ; ensuite
Ses longs cheveux sont tout blancs.

REFRAIN

C'est Monsieur de L'An qui passe ;
Chaque fillette et garçon
Au cou lui saute et l'embrasse,
Et lui fait belle façon.

2e COUPLET

Sa barbe, sur sa poitrine,
S'étend comme un éventail ;
A grands pas le vieux chemine,
Portant tout un attirail.

3e COUPLET

Jouets, bijoux, bonbons, cuivres,
Pêle-mêle — un vrai chaos —
Plus ou moins couverts de givres
S'échelonnent sur son dos.

4e COUPLET

Aux enfants, sur son passage,
Il distribue, en riant,
Tambour, clairon, attelage,
Traineau, poupée et nanan.

5e COUPLET

Moi, j'aimerais qu'il "s'arrête" ;
Car je voudrais, dans le tas,
M'emparer de la trompette
Qu'il porte sur son grand bras.

6e COUPLET

Mais le Vieux marche sans cesse :
Je l'appelle ; il me répond,
En redoublant de vitesse :
L'an prochain, mon beau mignon !

7e COUPLET

En attendant, sois bien sage.
Et l'aimable magicien
Monte sur un gros nuage ;
Disparait ; Il n'a plus rien.

REFRAIN FINAL

C'est Monsieur de l'An qui passe,
Bien trop vite, à mon avis ;
S'il voulait rester en place,
Ça serait le paradis.

Après l'An.

Auguste Charbonnier.





APRES L'AN

1er COUPLET

Des débris de toute sorte,
Tel est le triste bilan
Des plaisirs que nous apporte
Noël ou le—Jour de l'An—(ter.)

2e COUPLET

Depuis longtemps dans le gouffre
Les bonbons sont descendus :
Hélas ! l'estomac en souffre :
J'en ai croqué—mille et plus. (ter.)

2e COUPLET

Les jouets, l'un après l'autre,
Se sont brisés dans ma main :
Polichinelle se vautre
Sur le nez, là—dans un coin. (ter.)

4e COUPLET

Au grand plaisir de ma mère,
Le gros tambour tant rêvé,
Que m'avait donné mon père,
Sous la table—dort crevé. (ter.)

5e COUPLET

Et la trompette éclatante
—Trompette du régiment—
Qui me venait de ma tante,
Râle déjà—tristement. (ter.)

6e COUPLET

Ma belle armée est dissoute :
Capitaines et soldats
Sont tous en pleine déroute,
Sous la griffe—de mes chats. (ter.)

7e COUPLET

Pourquoi donc les bonnes choses
Durent à peine un instant,
Un instant comme les roses ?
—Ici-bas, rien—n'est constant (ter.)

8e COUPLET.

Vivement, moi je réclame :
Il faut porter une loi,
Qui pour les enfants proclame
Le Jour de l'An—tous les mois. (ter.)

La Glissade.


Auguste Charbonnier.
Valse (Moderato)
Refrain
ff.
Quel plai-sir! quel plai-sir, que la Glissade Sur la pente du Co-teau, Qu'en courant, Qu'en courant on es-ca-la-de, Pour s'é-lan-cer de nouveau, Qu'en courant, Qu'en courant on es-ca-la-de, Pour s'é-lancer de nouveau!
p.
f.
Couplet
On se lance de la butte; On file comme l'é-clair; On roule, on verse, on cul-bu-te, Tête en bas jambes en l'air, Tête en bas, jambes en l'air.
p. cresc.



LA GLISSADE

REFRAIN

Quel plaisir (bis) que la glissade
Sur la pente du coteau,
Qu'en courant (bis) on escalade
Pour s'élancer de nouveau !

1er COUPLET

On se lance de la butte ;
On file comme l'éclair ;
On roule, on verse, on culbute,
Tête en bas, jambes en l'air. (bis)

2e COUPLET

Les traineaux, comme une flèche
Passent, volent jusqu'au bout :
On s'escrime, on les repêche,
Tout penaud, l'air marabout. (bis)

3e COUPLET

La bise ? Que nous importe !
Sur le ventre, nous glissons :
Notre "coursier nous emporte ;
Et puis nous recommençons (bis)

4e COUPLET

Si l'un de nous reste en panne,
La "bande" arrive dessus.
Fricassée ! et ça cancane :
On rit comme des bossus. (bis)

5e COUPLET

Gaîté règne en permanence
Dans ce jeu digne des rois,
Que toujours l'on recommence,
Cent fois, deux cents, mille fois.

6e COUPLET

Ne croyez pas qu'on se lasse
De se sentir emporter
Sur la neige et sur la glace,
De descendre et de monter. (bis)

7e COUPLET

Entre temps, sur la chaussée
Quelques grands badauds béats,
De la folle chevauchée
Considèrent les ébats. (bis)

8e COUPLET

Plus d'un voudrait bien, je pense
Participer à nos jeux,
Et goûter à notre danse :
Pauvres gas ! ils sont trop vieux !
(bis)

9e COUPLET

Et songeurs: C'est bien dommage.
Murmurent-ils tristement :
Pourquoi les jours du jeune âge
Passent-ils si rondement ? (bis)

10e COUPLET

Sur le traineau de la vie
Jeunes et vieux nous glissons :
La mort nous touche ; il dévie,
Et pour toujours nous passons.
(bis)

11e COUPLET

Car la vie est la colline,
Que l'on descend à grands pas
Vers l'éternelle ravine,
D'où l'on ne remonte pas. (bis)

Pataud et Saucisson

Mouvement de Mazurka — Auguste Charbonnier.

mf. Au bout de cet-te ba-guette, At-ta-chons ce saucisson; (En) *P.* Sous le collier de la bê-te — *P.P.* In-tro-dui-sons le bâ-ton. —

Refrain

ff. Sau-te, sau-te, carni-vo — re, — Saute, saute, gros lourdaud ....aud; Sau-te, saute, saute encore; Sau-te sau-te, mon Pataud, (Saute) taud. —

Dernièrement, papa me faisait cadeau d'un joli boule-dogue, gras, poli, que, pour cause, je nommai : Pataud. Or, ce matin, maman m'ayant lesté d'un gros saucisson, j'allais bel et bien le dévorer, (pas Pataud ! le saucisson), quand une idée, comme seuls en ont les petits garçons (et même les petites filles), me passa par la tête.

Avisant un bâton, je le saisis et me mis à fredonner le joli couplet suivant, que j'ai trouvé tout seul : (Il rit, puis chante à mi-voix) :



Saute, mon Pataud,

1er COUPLET

Au bout de cette baguette
Attachons ce saucisson ;
Sous le collier de la bête
Introduisons le bâton.



Au bout de cette baguette

Parlé. — Là, voilà qui est fait. Ce n'est pas bien malin jusqu'à présent.
Seulement, le premier couplet n'a pas de refrain ; d'abord il n'en a pas besoin, et puis, soyons franc, je n'ai pas eu le temps de le trouver...
(S'adressant au chien) : Là, tout doux, Pataud ; minute de patience, mon garçon, ménage tes forces, tu vas en avoir besoin.
Oh ! oh ! ça prend bonne tournure, il me semble : Que dites-vous de mon invention ? Franchement,

2e COUPLET

Je crois que nous allons rire :
C'est déjà drôle, vraiment !
Pour un chien, quel point de mire!
Allons, Pataud, en avant ! !



Je crois que nous allons rire :

REFRAIN

Saute, saute, carnivore,
Saute, saute, gros lourdaud,
Saute, saute, saute encore,
Saute, saute, mon Pataud.

Parlé. — Va, mon bonhomme, trémousse-toi. Pauvre Pataud ! quel supplice ! un vrai supplice de "Cancale". — Non, ce sont des huîtres ; c'est Tantale que je veux dire ; un particulier grec d'autrefois, qui crevait de soif et voyait l'eau s'éloigner de ses lèvres à mesure qu'il les en approchait. — Si la même chose pouvait arriver à nos enragés buveurs de whisky !... Mon pauvre Pataud se trouve tout à fait dans le même cas, avec cette différence, cependant, que c'est un appétissant saucisson qui s'enfuit à mesure que le museau de Pataud s'allonge. Tenez, voyez-le faire:

3e COUPLET

Tel un diable en eau bénite,
Saute, bondit le mâtin ;
La saucisse, quoique cuite.
Semble fuir comme un lapin.



Tel un diable en eau bénite,

REFRAIN

Parlé. — Tiens, Pataud qui s'arrête ! Il songe ! Que diable médite-t-il dans sa cervelle de chien ? Ah !

4e COUPLET

Mon Pataud se précipite,
Comme un boulet de canon,
Contre le mur décapite
L'insaisissable bâton.



Mon Pataud se précipite,

Il n'y a plus de refrain ; la surprise me l'a fait complètement oublier ; et puis, je ne vois pas trop ce qu'il viendrait faire ici, maintenant que Pataud

5e COUPLET

Sur le tronçon met la patte,
Sur le saucisson la dent ;
N'est-ce pas, ça vous épate ?
Moi j'ai ri tout mon content.



Sur le tronçon met la patte,

REFRAIN FINAL

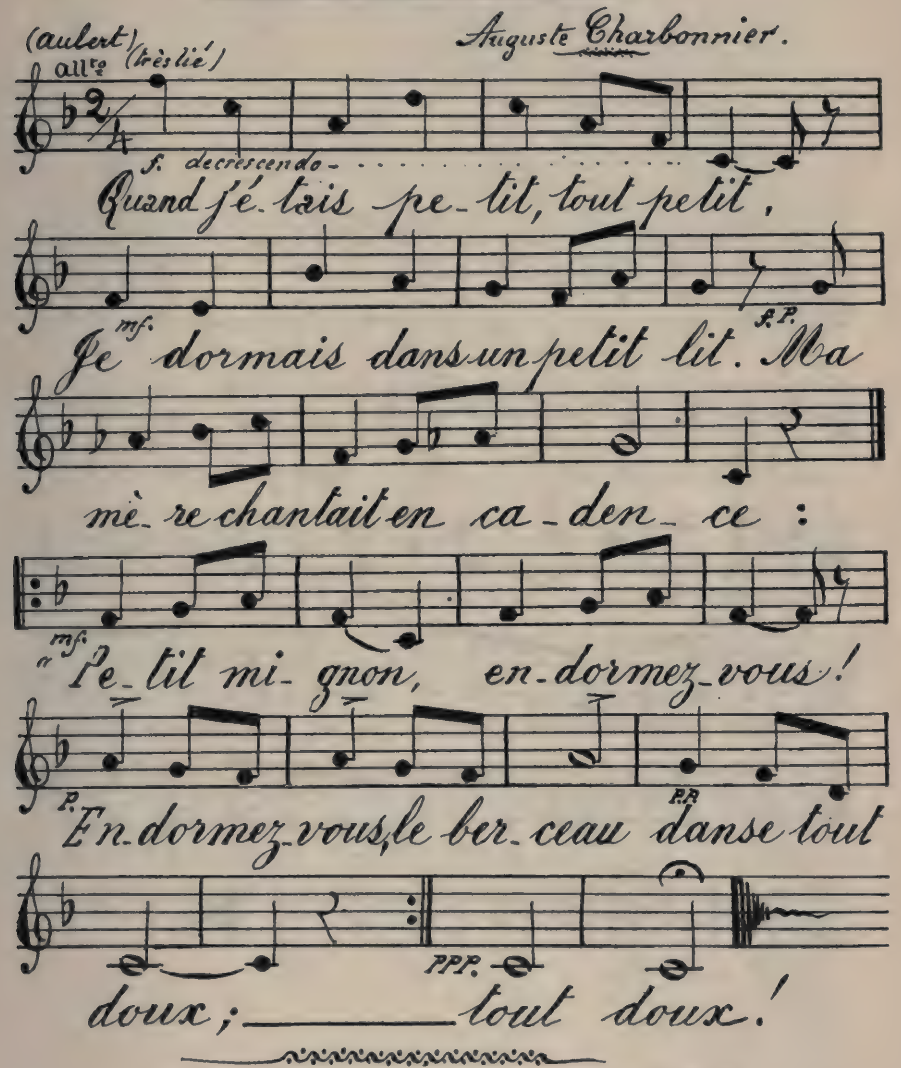
Croque, croque, carnivore,
Croque, croque, beau finaud,
Croque, croque, croque encore,
Croque le dernier morceau.

CONCLUSION

Si jamais on vous donne un saucisson, gardez-vous bien de le manger! Imitez-moi, faites-le manger par votre chien ou votre chat. Au saucisson, ça sera fort égal, et vous, vous aurez bien plus de plaisir que si vous le mangiez vous-mêmes. Croyez en ma parole d'honneur.

Tout Doux.

(Mélodie)



1er COUPLET

Quand j'étais petit, tout petit,
Je dormais dans un petit lit.
Ma mère chantait en cadence :
"Petit mignon, endormez-vous !
Endormez-vous, le berceau danse
Tout doux, tout doux !

2e COUPLET

Lorsque je pleurais, dans ses bras,
Maman, marchant à petit pas,
Me dorlotait avec tendresse :
"Petit mignon, consolez-vous !
Consolez-vous, on vous caresse
Tout doux, tout doux !"

3e COUPLET

Maintenant que je suis trop grand,
Ma mère jamais ne me prend.
Dans la cour, je vais et je joue :
Mais, lorsque je rentre chez nous,
Elle me baise sur la joue
Tout doux, tout doux !

4e COUPLET

Quand ses cheveux seront tout blancs,
Quand ses genoux seront tremblants,
—Pauvre mère, aujourd'hui si vive !—
C'est moi qui gagnerai des sous
En travaillant pour qu'elle vive
Tout doux, tout doux !

La Fleur de Blé





LA FLEUR DE BLE

REFRAIN

O Fleur laborieuse et chaste,
Salut, ô Fleur de blé,
Toi qui t'épanouis sans faste,
Dans l'épi barbelé.

1er COUPLET

Moins orgueilleuse que la rose,
Au pauvre tu souris,
Car de sa sueur il arrose
Le sol où tu fleuris.

2e COUPLET

C'est lui qui te tresse en guirlande
Avec sa rude main,
Et va te porter en offrande
A la croix du chemin.

3e COUPLET

Si tu n'es ni rose ni belle
Tu crois en liberté,
Et c'est de ta manne éternelle
Que vit l'Humanité.

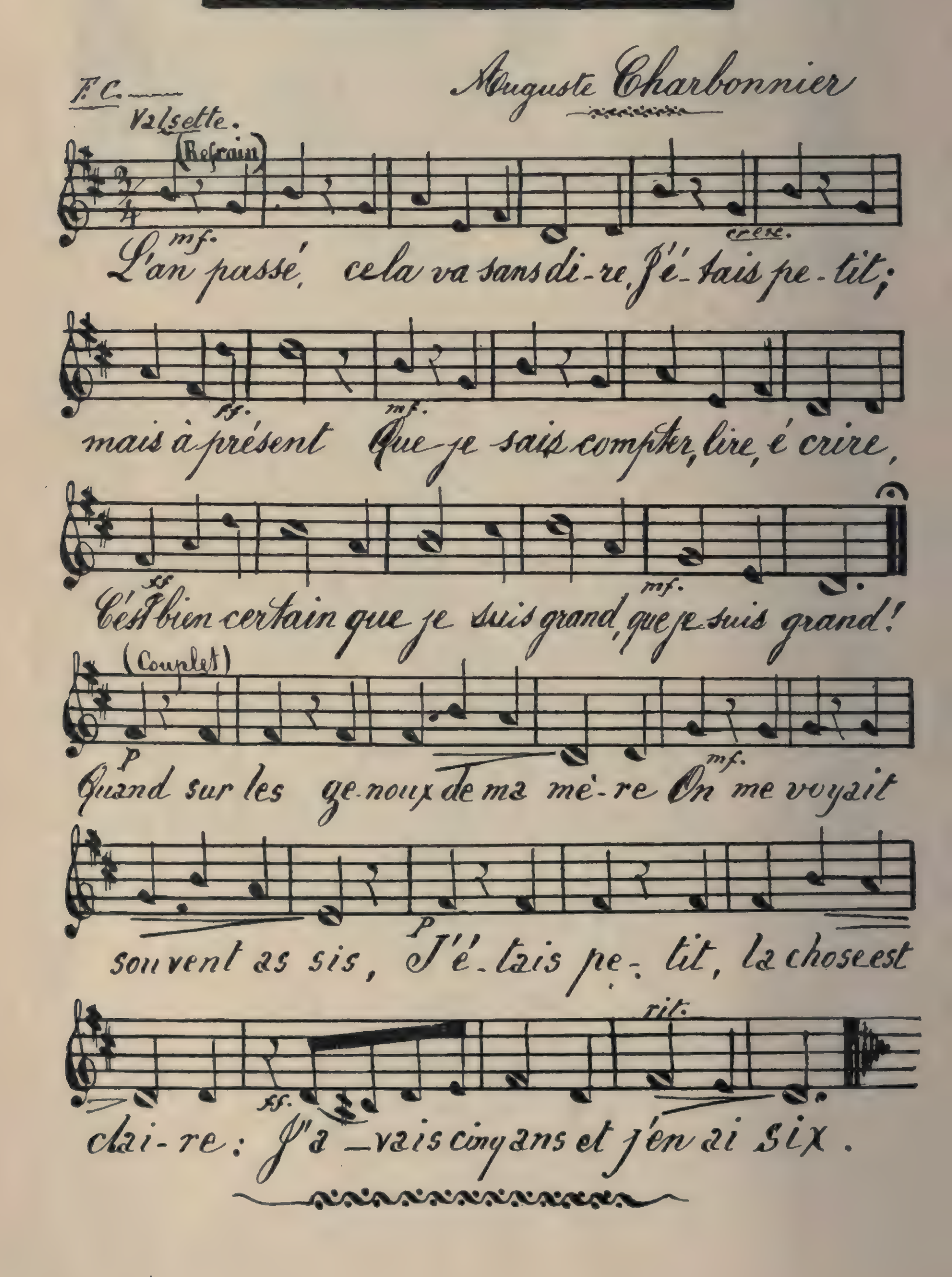
4e COUPLET

Tu fleuris dans la plaine blonde,
Lorsque juin est en feu,
Achevant ton œuvre féconde
Sous le regard de Dieu.

5e COUPLET

Dans ta corolle s'élabore
Le suc puissant du grain ;
Le soleil l'achève et le dore :
Nous en ferons du pain !

Le Grand Garçon.



LE GRAND GARCON

REFRAIN

L'an passé, cela va sans dire,
J'étais petit ; mais à présent
Que je sais compter, lire, écrire,
C'est bien certain—que je suis grand.
(bis).

1er COUPLET

Quand sur les genoux de ma mère
On me voyait souvent assis,
J'étais petit, la chose est claire :
J'avais cinq ans et j'en ai six.

2e COUPLET

Maintenant je vais à l'école ;
J'apprends chaque jour ma leçon.
Le sac qui pend à mon épaule
Dit que je suis un grand garçon.

3e COUPLET

Quand le maître parle, j'écoute
Et je retiens ce qu'il me dit ;
Il est content de moi, sans doute,
Car je vois bien qu'il me sourit.

4e COUPLET

La preuve la plus évidente
Que je suis un grand, grand garçon;
Sur ce beau livre où tout enchante
J'ai lu tout seul cette chanson.

Le Rieur.

Auguste Charbonnier.

Rondement — (Allegro)

A propos de rien, à propos de tout, Hou! hou! hou! hou! hou! hou! hou!

Mal.gré moi, ma ra.te, ra.te Grandit se dila.te.... la.te

Hou! hou! hou! hou! hou! hou! hou! C'est plus fort que moi je ris comme

un fou, Hou! hou! hou! hou! hou! Ah! ah! ah! hi! hi! ho! ho!

Voy.ez danser mes é.paules: N'est.ce pas que c'est très drô.le!

Ah! ah! ah! hi! hi! ho! ho! Que c'est ri.go.lo!!



LE RIEUR

A propos de rien, à propos de tout :
Hou ! hou ! hou ! hou ! hou ! hou ! hou !
Malgré moi, ma rate, rate
Grandit, se dilate...... late
Hou ! hou ! hou ! hou ! hou ! hou ! hou !
C'est plus fort que moi, je ris comme un fou :
Hou ! hou ! hou ! hou !

REFRAIN

Ah ! ah ! ah ! hi ! hi ! ho ! ho !
Voyez danser mon épaule :
N'est-ce pas que c'est très drôle ?
Ah ! ha ! ha ! hi ! hi ! ho ! ho !
Que c'est rigolo !

1er COUPLET

J'éclate de rire, en ouvrant les yeux :
Heu ! heu ! heu ! heu ! heu ! heu ! heu !
Et je ris à table, table ;
C'est incontrôlable... lable
Heu ! heu ! heu ! heu ! heu ! heu ! heu !
C'est plus fort que moi, je ris en tous lieux.
Heu ! heu ! heu ! heu ! heu !

3e COUPLET

Jamais je ne pleure. Et pourquoi cela ?
Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha !
Au milieu des larmes... larmes,
Des sombres alarmes... larmes,
Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha !
C'est plus fort que moi, je ris comme un rat :
Ha ! ha ! ha ! ha ! ha !

4e COUPLET

Je cours au marché : J'achète des œufs ;
Heu ! heu ! heu ! heu ! heu ! heu ! heu !
Je pique une tête, tête ;
Je fais l'omelette... lette
Heu ! heu ! heu ! heu ! heu ! heu ! heu !
C'est plus fort que moi, je ris comme un bœuf
Heu ! heu ! heu ! heu ! heu !

5e COUPLET

Je monte en voiture, en "tram"-omnibus ;
Hu ! hu ! hu ! hu ! hu ! hu ! hu !
La voiture verse, verse ;
Et le "tram"... renverse... verse,
Hu ! hu ! hu ! hu ! hu ! hu ! hu !
C'est plus fort que moi, je ris, n'en peux plus ;
Hu ! hu ! hu ! hu ! hu !

6e COUPLET

Je monte en ballon... Sans dessus dessous
Hou ! hou ! hou ! hou ! hou ! hou ! hou !
La machine tourne, tourne
En bas je retourne... tourne
Hou ! hou ! hou ! hou ! hou ! hou ! hou !
C'est plus fort que moi, je ris comme un loup :
Hou ! hou ! hou ! hou ! hou !

7e COUPLET

En bateau je vogue : Au fin-fond du flot,
Ho ! ho ! ho ! ho ! ho ! ho ! ho !
Le navire plonge, plonge ;
Moi,sans que j'y songe, songe
Ho ! ho ! ho ! ho ! ho ! ho ! ho !
C'est plus fort que moi, je ris comme un sot :
Ho ! ho ! ho ! ho ! ho !

8e COUPLET

Sur la terre on a, chacun, son défaut,
Ha ! ha ! ha ! hi ! hi ! ho ! ho !
Mais je crois le pire, pire,
C'est de toujours rire, rire ;
Ah ! ha ! ha ! hi ! hi ! ho ! ho !
Ou bien de pleurer, toujours, comme un veau :
Ho ! ho ! ho ! ho ! ho !

Le Peureux


Auguste Charbonnier
Marche
Refrain
ff
Oh! la peur, quelle triste chose! J'en con-
viens, c'est fort vilain Pour un pe.tit Canadien
-ro.se; De trembler commeun lapin.- En plein
Couplet.
mf.
jour, com.me tout le monde Je suis tranquille et vail-
lant: A mes yeux la "Machine ronde" Tour. ne
crescendo - - - - - - -
d'un air bien-veil.lant. — Oh! la peur..



LE PEUREUX

REFRAIN

Oh ! la Peur, quelle triste chose !
J'en conviens, c'est fort vilain
Pour un petit Canadien rose,
De trembler comme un lapin.

I

En plein jour, comme tout le monde
Je suis tranquille, vaillant :
A mes yeux, la "Machine ronde"
Tourne d'un air bienveillant.

II

Mais le soir, tout change de face :
Les monstres naissent partout,
La Peur, la Peur, quoi que je fasse,
Me fait hurler comme un loup.

III

Quand, par malheur, le crépuscule
Me surprend sur le chemin ;
En vrai poltron, je capitule,
Et je m'enfuis comme un daim.

IV

Devant moi se dresse quelque ourse,
(Probablement un vieux rat)
Tout tremblant, je rentre, à la course,
En geignant, plus blanc qu'un drap.

V

J'ai peur, le soir lorsque je veille,
J'ai peur, la nuit, quand je dors ;
En sursaut, souvent je m'éveille :
Si l'on m'approche, je mords.

VI

Maman dit que je suis à plaindre ;
Et papa, que je suis fou ;
Ma sœur dit que je suis à craindre
Et m'appelle : Loup-garou.

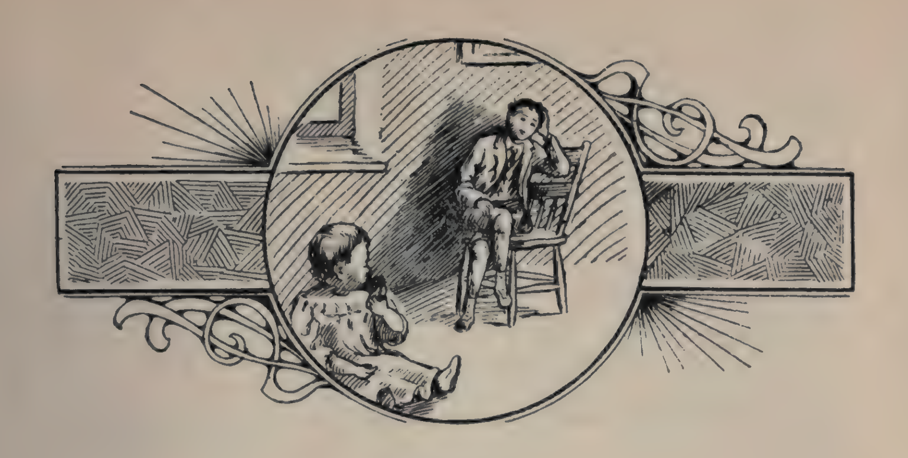
REFRAIN FINAL

Désormais, je veux vivre en brave :
Je n'aurai plus peur de rien.
Monstres, nains, diablotins, je brave,
Ne suis-je pas Canadien ?

Mironton!

Auguste Charbonnier.





MIRONTON !

REFRAIN

Oh ! que c'est malheureux !
De vivre sur la terre,
De vivre comme un gueux,
De vivre sans rien faire ! !

I

Travaille, me dit-on :
Le travail vainc la misère.
Travailler ! Mironton ! !
Mais moi, je ne sais rien faire. (bis)

II

Bienheureux le "poupon"
Suçant la "sucette" chère !
"Sucette !" Mironton ! !
Mais moi, je ne sais rien faire. (bis)

III

Heureux fille et garçon
Etudiant la grammaire !
Grammaire ! Mironton ! !
Mais moi, je ne sais rien faire. (bis)

IV

Bienheureux le mitron,
Claquant pâte alimentaire !
La pâte ! Mironton ! !
Mais moi, je ne sais rien faire. (bis)

V

Heureux le marmiton,
Manœuvrant poêle et chaudière !
Chaudière ! Mironton ! !
Mais moi, je ne sais rien faire. (bis)

VI

Bienheureux le charron,
Construisant roue et civière !
Civière ! Mironton ! !
Mais moi, je ne sais rien faire. (bis)

VII

Bienheureux le maçon,
Qui fracasse brique et pierre !
La pierre ! Mironton ! !
Mais moi, je ne sais rien faire. (bis)

VIII

Heureux l'"automédon",
Menant berline et bergère !
Bergère ! Mironton ! !
Mais moi, je ne sais rien faire. (bis)

IX

Heureux le bûcheron,
Couchant le grand chêne à terre !
Le chêne ! Mironton ! !
Mais moi, je ne sais rien faire. (bis)

X

Heureux le forgeron,
Forgeant et chaîne et rapière !
Rapière ! Mironton ! !
Mais moi, je ne sais rien faire. (bis)

XI

Bienheureux le colon,
Sarclant, labourant la terre !
La terre ! Mironton ! !
Mais moi, je ne sais rien faire. (bis)

XII

On m'appelle "Dindon" !
Gros dindon ou pauvre hère !
Gros dindon ! Mironton ! !
Oh ! je le suis sans le faire. (bis)

Petite Mère, c'est toi!





PETITE MERE, C'EST TOI !

1er COUPLET

La nuit, lorsque je sommeille
Qui vient se pencher sur moi ?
Qui sourit quand je m'éveille ?
Petite mère, c'est toi !

2e COUPLET

Qui gronde d'une voix tendre,
Si tendre que l'on me voit
Repentant rien qu'à l'entendre ?
Petite mère, c'est toi !

3e COUPLET

Qui pour nous est douce et bonne ?
Au pauvre ayant faim et froid,
Qui m'apprend comment on donne ?
Petite mère, c'est toi !


Le Coq.
Paroles de
Jean Aicard.
Musique de
Auguste Charbonnier.
Allègrement.
f. ff. P. crescendo
C'est moi le coq! coqueri-co! Ma crête sur mon bec se dresse
Coquerico! coquerico! coqueri.co! coqueri-co!
f. ff.
Rouge comme un co-queli-cot. Coqueri-co! coqueri-co!
Coqueri.co! coquerico! coqueri-co! coqueri-co!
P. crescendo f. ff.
Je fais la guerre à la paresse, Je chante avant le jour: debout!
Coquerico! coquerico! coquerico! coqueri-co!
lentement
ff. fff.
coqueri-co! coqueri.co! Coqueri- co!!
Coquerico! coquerico! coqueri-co!!




LE COQ

1er COUPLET

C'est moi le coq ! coquerico !
Ma crête sur mon bec se dresse,
Rouge comme un coquelicot.
Je fais la guerre à la paresse,
Je chante avant le jour : debout !
Coquerico ! coquerico ! coquerico !

2e COUPLET

C'est moi le coq ! coquerico !
Ma queue arrondie en panache
Est verte avec des reflets d'or.
Gare à mon bec, si l'on me fâche !
Et j'ai deux éperons encor !
Coquerico ! coquerico ! coquerico !

3e COUPLET

C'est moi le coq ! coquerico !
A mon cri de guerre accourue
Je réveille la basse-cour !
Le laboureur à la charrue,
Lui, je l'appelle au point du jour !
Debout ! debout, coquerico ! coquerico !

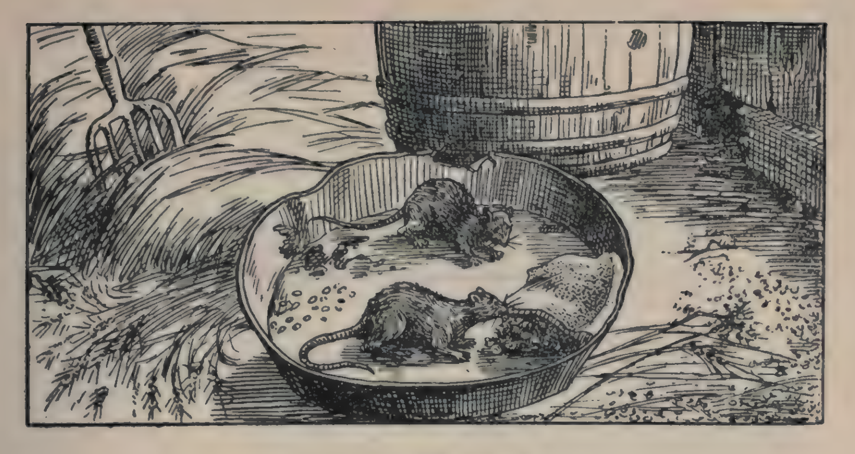
4e COUPLET

C'est moi le coq ! coquerico !
Et le bon travailleur se lève
Aussi gaillard que le soleil !
Dans son lit le paresseux rêve :
Sommeil du jour, méchant sommeil !
Coquerico ! coquerico ! coquerico !

Les deux Rats. (Fable)

Auguste Charbonnier.





LES DEUX RATS

1er COUPLET

D'une façon fort gentille,
A son tour le rat des champs
Invita le rat de ville
A sa table d'"habitant."

REFRAIN

Rrratafla ! Rataplan, plan, plan !
Gare, gare, gare ! (bis)
Rrratafla ! Rataplan, plan, plan !
Gare, gare, gare
De devant !

2e COUPLET

Sur un tapis d'écurie,
— Brins de paille, brins de foin —
Une écuelle meurtrie
Sur le flanc gît dans un coin.

3e COUPLET

Le repas fut très modeste : ...
Le lard manquait au festin ;
Sec et rance était le reste ;
Le dîner manqua d'entrain.

4e COUPLET

Deux grains d'orge, trois d'avoine ;
Un vieux morceau de pâté ;
C'est là tout le patrimoine
Du campagnard "Pauvreté".

5e COUPLET

Le rat des champs comme quatre
Grignote ; l'autre, prudent,
Flaire, sent en gentillâtre,
Mais sans desserrer la dent.

6e COUPLET

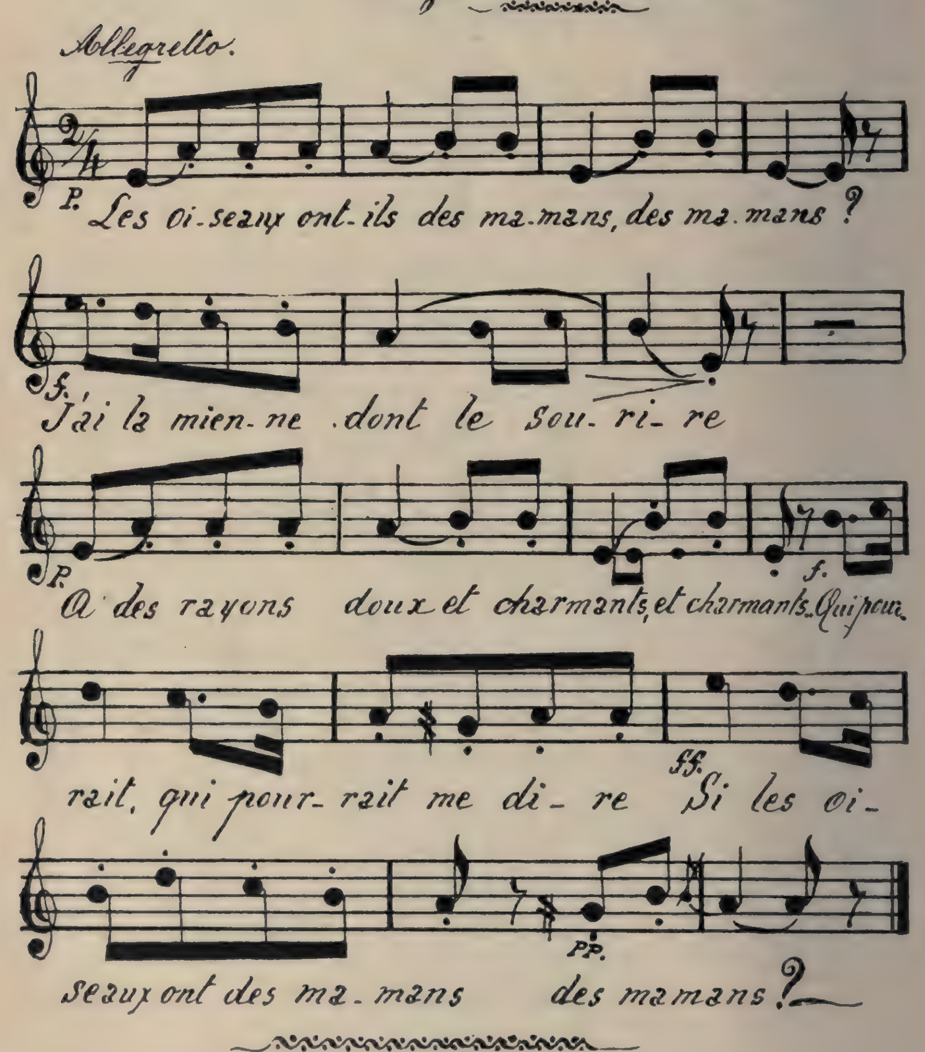
Tu ne manges pas ? mon frère :
Le rat de ville répond :
Ah ! je voudrais bien le faire ;
Mais...'. mais ça ne sent pas bon !

7e COUPLET

Comment ! pas bons mes grains d'orge,
Mon avoine et mon pâté !
Reprend l'autre, à pleine gorge ;
Tout est bon en liberté !

Ont-ils des Mamans ?

Auguste Charbonnier.





ONT-ILS DES MAMANS ?

1er COUPLET

"Les oiseaux ont-ils des mamans ?
J'ai la mienne, dont le sourire
A des rayons doux et charmants...
Qui pourrait, qui pourrait me dire
Si les oiseaux ont des mamans ?

2e COUPLET

—Mais oui, certe, ils ont des mamans,
Des caresses qui les enchantent,
Des nids chauds près de cœurs aimants :
Sous le ciel bleu les oiseaux chantent;
Donc les oiseaux ont des mamans !

3e COUPLET

Ma mère au soir vient m'embrasser
Sur mon oreiller de dentelles ;
Je ne saurais plus m'en passer...
Mais les fleurs, les fleurs ont-elles
Des mamans pour les caresser ?

4e COUPLET

—Oui, certe, elles ont des mamans
Qui les rassurent, les peureuses ;
Sous tous les cieux, même incléments,
Les fleurs semblent toujours heureuses :
C'est que les fleurs ont des mamans!

5e COUPLET

—Et les joujoux, eux, en ont-ils ?
On leur fait des peines amères ;
Ils vont de périls en périls...
Les petits enfants ont des mères,
Mais les joujoux, eux, en ont-ils ?

6e COUPLET

—Les joujoux n'ont point de mamans;
Nul ne les défend, quand ils passent
Par ces affreux déchirements...
On le voit bien puisqu'ils se cassent:
Les joujoux n'ont point de mamans.

La Petite Mendiante.





LA PETITE MENDIANTE

REFRAIN

C'est la petite mendiante
Qui vous demande un peu de pain
Donnez à la pauvre innocente ;
Donnez, donnez, car elle a faim.

1er COUPLET

Ne rejetez pas ma prière ;
Votre cœur vous dira pourquoi.
J'ai six ans, je n'ai plus de mère ;
J'ai faim, ayez pitié de moi ! (bis)

2e COUPLET

Hier, c'était fête au village,
A moi personne n'a songé ;
Chacun dansait sous le feuillage,
Hélas ! et je n'ai pas mangé (bis)

3e COUPLET

Pardonnez-moi si je demande :
Je ne demande que du pain.
Du pain ! je ne suis pas gourmande,
Ah ! ne me grondez pas : j'ai faim !
(bis)

4e COUPLET

N'allez pas croire que j'ignore
Que dans ce monde il faut souffrir
Mais je suis si petite encore !
Ah ! ne me laissez pas mourir. (bis)

5e COUPLET

Donnez à la pauvre petite,
Pour vous comme elle priera !
Elle a faim, donnez, donnez vite ;
Donnez, quelqu'un vous le rendra.
(bis)

Au plus fort la Poche.



AU PLUS FORT LA POCHE

1er COUPLET

Chez Nous, c'est comme dans le monde :
Chacun pour soi, chacun pour soi !
On rit, on pleure, on crie, on gronde;
Loups et renards, seuls font la loi.

REFRAIN

Car, soit dit sans sonner la cloche,
C'est au plus fort, c'est au plus fin ;
Au plus fin, au plus fort la Poche..
Vous m'entendez bien. (bis)

2e COUPLET

Petits garçons, petites filles,
Grandes filles et grands garçons
Sont constamment dans les bisbilles,
Tel un clan de jeunes oursons.

3e COUPLET

Si le plus fort souvent l'emporte,
Souvent aussi le plus malin ;
C'est comme à la Sublime Porte,
Où tremble un Khédive assassin.

4e COUPLET

Arrive-t-il chose nouvelle :
Robes, chapeaux et "fourniment",
On se chamaille de plus belle,
Tout comme en notre Parlement.

5e COUPLET

Thérèse s'empare des robes,
Laure saute sur les chapeaux ;
Bébé, lui, croque les orobes
Et Pierre engloutit les gâteaux.

6e COUPLET

Si les autres veulent se plaindre,
Chacun aussitôt leur répond :
Qu'avez-vous à crier, à geindre,
Et pourquoi cet air furibond ?

REFRAIN FINAL

Ne savez-vous pas, sans reproche,
Que c'est au plus fort, au plus fin,
Au plus fin, au plus fort la Poche
Vous m'entendez bien.

La Valse des Si.

Auguste Charbonnier.





LA VALSE DES SI

1er COUPLET

Si les brebis étaient des louves ;
Si les agneaux étaient des loups ;
Si les muguets étaient des douves ;
Si les baisers étaient des coups :
Les brebis seraient plus à craindre ;
Les agneaux seraient moins à plaindre ;
Les blancs muguets moins parfumés ;
Et les baisers moins recherchés.

2e COUPLET

Si les serins étaient des aigles ;
Si les chiens étaient des bergers ;
Si les rubis étaient du seigle ;
Si les rois étaient boulangers ;
Les serins seraient plus à craindre ;
Les toutous seraient moins à plaindre;
Les rois seraient moins adulés ;
Et les rubis moins recherchés.

3e COUPLET

Si les souris étaient des chattes ;
Si les ratons étaient des chats ;
Si les cailloux étaient des dattes ;
Et les meuniers des avocats :
Les souris seraient plus à craindre ;
Les ratons seraient moins à plaindre ;
Les gros cailloux moins méprisés ;
Et les meuniers moins recherchés.

4e COUPLET

Si les chasseurs étaient des lièvres ;
Si les plombs étaient des lapins ;
Si les tigres étaient des chèvres ;
Et les "poupons", des mannequins :
Les plombs seraient bien plus à craindre ;
Et les chasseurs bien moins à plaindre ;
Les tigres bien moins redoutés ;
Et les poupons moins recherchés.

5e COUPLET

Si les renards étaient des poules ;
Si les coqs étaient des renards ;
Si les canons étaient des boules ;
Les billets doux, des traquenards :
Les renards seraient plus à craindre ;
Cocoricos, bien moins à plaindre ;
Les longs canons moins allongés ;
Les billets doux moins recherchés.

6e COUPLET

Si le vrai n'était que mensonge ;
Si les mensonges étaient vrais ;
Si la laideur était un songe ;
Et la beauté, d'horribles traits :
Le vrai serait bien plus à craindre ;
Le mensonge bien moins à plaindre ;
Les vieux "singes" moins méprisés ;
Et les "anges" moins recherchés.

Histoire d'une Peau Noire.





HISTOIRE D'UNE PEAU NOIRE

REFRAIN

C'est une vilaine histoire
Que je viens conter ici ;
Car c'est l'histoire
D'une Peau-Noire,
En cinq couplets la voici :

1er COUPLET

Grand-Papa Noé de l'Arche
La tige aux raisins planta
Ha ! Ha ! Ha ! (bis)
Qu'advint-il du Patriarche ?
Le pauvre vieux s'enivra
Ha ! Ha ! Ha ! ! (bis)

2e COUPLET

Or voyant tourner la terre,
Notre aïeul soudain, pâlit ;
Hi ! Hi ! Hi ! (bis)
Zigzaguant, involontaire,
Il roule tout interdit.
Hi ! Hi ! Hi ! (bis)

3e COUPLET

Cham trouva cela si drôle,
Qu'il en rit: eh ! eh! ah! ha!...
Ah ! Ah ! Ah ! (bis)
Cham était un mauvais drôle !
Père et mère honoreras.
Ah ! Ah ! Ah ! (bis)

4e COUPLET

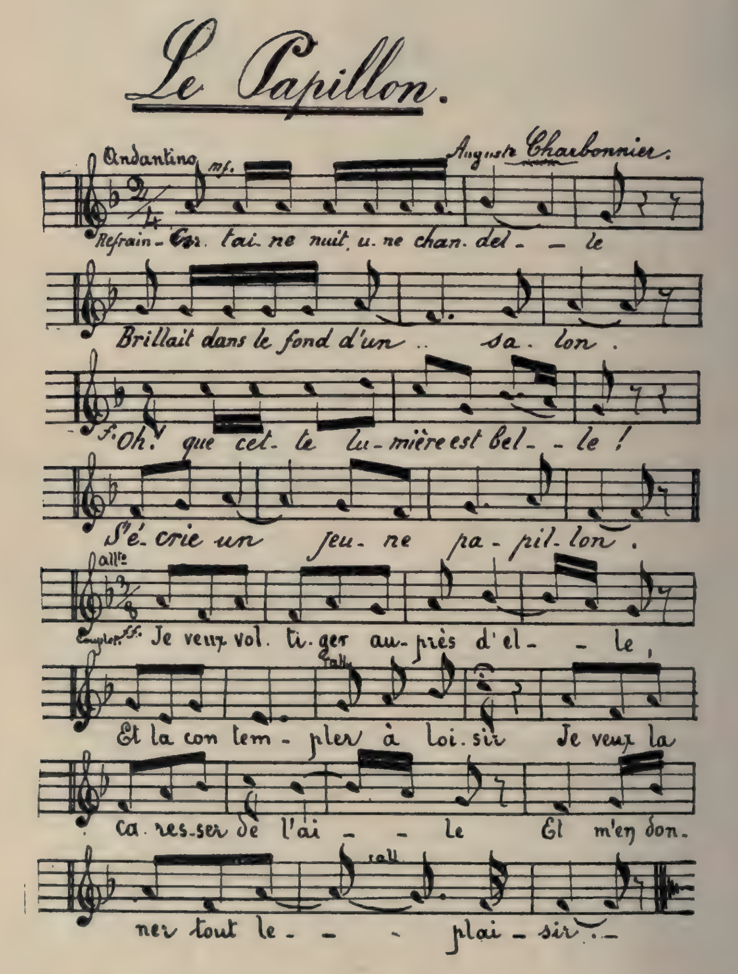
Indigné de sa conduite,
Noé lui tint ce propos :
Ho ! Ho ! Ho ! (bis)
Tes descendants, par la suite,
Seront tous des moricauds !
Ho ! Ho ! Ho ! (bis)

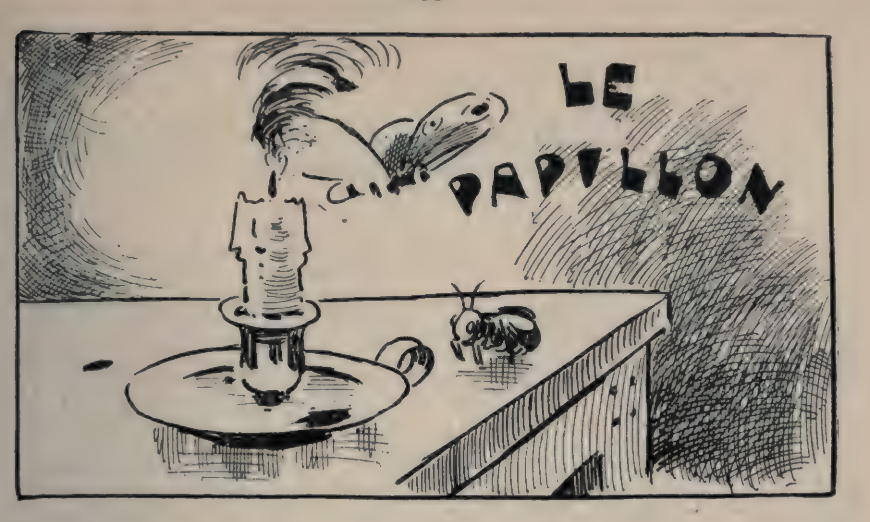
5e COUPLET

Et l'on vit bientôt sur terre,
Tel un troupeau de grillons,
Lon ! Lon ! Lon ! (bis)
Trainant partout leur misère,
Négrillonnes, Négrillons
Lon ! Lon ! Lon ! (bis)

REFRAIN FINAL

C'est une vilaine histoire
Que je viens de conter là,
Car c'est l'histoire
D'une Peau-Noire :
En cinq couplets, la voilà !


Le Papillon.
Andantino mf.
Auguste Charbonnier.
Refrain - Cer. tai. ne nuit, u. ne chan. del - - le
Brillait dans le fond d'un .. sa. lon.
f. Oh! que cet. te lu-mière est bel- - le!
S'é. crie un jeu. ne pa - pil. lon.
Couplet. ff. Je veux vol. ti. ger au-près d'el - - le,
Et la con tem - pler à loi. sir Je veux la
ca. res.ser de l'ai - - le Et m'en don.
ner tout le - - - plai - sir.



LE PAPILLON

REFRAIN

Certaine nuit, une chandelle
Brillait dans le fond d'un salon.
Oh ! que cette lumière est belle !
S'écrie un jeune Papillon.

1er COUPLET

Je veux voltiger autour d'elle,
Et la contempler à loisir ;
Je veux la caresser de l'aile,
Et m'en donner tout le plaisir.

2e COUPLET

Un vieux Grillon d'expérience,
A ce projet était présent :
En lui-même, il frémit d'avance,
Et veut arrêter l'imprudent.

3e COUPLET

Sais-tu bien ce que tu vas faire ?
Dit-il, où vas-tu t'engager ?
Ah ! prends bien garde, téméraire !
Tu cours le plus fatal danger.

4e COUPLET

Si tu ne fuis cette lumière,
Qui pour tes yeux a tant d'appas ;
C'est fait de toi : la meurtrière
Te prépare un affreux trépas.

5e COUPLET

Le Papillon qui se croit sage,
Du bon conseil se rit tout bas ;
Et comme l'on fait au jeune âge,
Il persiste et ne se rend pas.

6e COUPLET

Aussitôt près de la chandelle,
Il court, il vole en folâtrant :
Il semble danser autour d'elle,
Tournant sans cesse et retournant.

7e COUPLET

Enfin, volant à tire-d'aile,
Il s'y précipite en riant :
Mais, hélas ! la flamme infidèle
Le brûle et l'étouffe à l'instant.

8e COUPLET

O trop imprudente jeunesse,
Tel est le sort qui vous attend,
Si vous n'écoutez la sagesse
Sur les pièges que l'on vous tend.

9e COUPLET

Bientôt vous perdrez l'innocence
En de trompeurs amusements :
Pour vous tenir en assurance,
Fuyez les plaisirs séduisants.

La Chasse aux Loups



LA CHASSE AUX LOUPS

REFRAIN

Allons, fiers lurons,
Maluron, luron, lurette,
Harlou !
Allons, fiers lurons,
Maluron, luron, lurette,
Aux Loups !

1er COUPLET

Des chasseurs, une trentaine,
Equipés en Esquimaux,
Quittant la ville et la plaine,
Sont allés par monts, par vaux,
Pour purger, purger la terre
De notre Nord Canadien,
Des gros loups prêts à méfaire,
Vous m'entendez bien. (bis)

2e COUPLET

Ils en ont tué trois sur mille,
Mutilé quatre moins trois ;
Sans trop se donner de bile,
Empoisonné tout le tas,
Pour purger, purger la terre
De notre Nord Canadien,
Des gros loups prêts à méfaire,
Vous m'entendez bien. (bis)

3e COUPLET

Les tués, sans aucun doute,
Depuis cinq jours étaient morts ;
Le mutilé sur la route
Comme un chevreuil court encor,
Pour purger, purger la terre
De notre Nord Canadien,
Des gros loups prêts à méfaire,
Vous m'entendez bien. (bis)

4e COUPLET

Mais la bande empoisonnée,
De plus belle dans les bois,
Suit la daine infortunée
Invoquant en vain nos lois,
Pour purger, purger la terre
Le notre sol canadien,
Des gros loups prêts à méfaire,
Vous m'entendez bien. (bis)

5e COUPLET

Ils partirent trente en guerre,
Et trente sont revenus,
Ereintés, l'air funéraire,
Mais avec trois peaux de plus,
Pour purger, purger la terre
De notre sol canadien,
Des gros loups prêts à méfaire,
Vous m'entendez bien. (bis)

6e COUPLET

Trois peaux ! Dieux ! quelle hécatombe ! !
Pauvres loups ! pleurez, hurlez ;
Tous en chœur, sur votre tombe,
Haut la patte et.... bénissez ;
Puis, fuyant fuyant la terre
De notre sol canadien,
Ailleurs, vous irez méfaire,
Vous m'entendez bien. (bis)

REFRAIN

Allons, fiers lurons,
Maluron, luron, lurette,
Harlou !
Allons, fiers lurons,
Maluron, luron, lurette,
Aux Loups !


Chasse aux Loups
Auguste Charbonnier.
Marche
Nous étions u-ne trentaine, Et ti-tontaine, Et titon-
tou; Nous étions une trentaine, Qui voulions manger du
loup, Et titontaine, Et titontou; Qui voulions manger du
loup, Et titontaine Et titon-tou !

CHASSE AUX LOUPS

2e COUPLET

Partons à la file indienne,
Et titontaine,
Et titontou ;
Partons à la file indienne,
Pour aller trouver les loups,
Et titontaine,
Et titontou ! (bis)

3e COUPLET

Traversons plaine sur plaine,
Et titontaine,
Et titontou ;
Traversons plaine sur plaine,
Sans trouver le moindre loup,
Et titontaine,
Et titontou ! (bis)

4e COUPLET

Sur les monts, à bout d'haleine,
Et titontaine,
Et titontou ;
Sur les monts, à bout d'haleine,
Grimpons tous comme des fous,
Et titontaine,
Et titontou ! (bis)

5e COUPLET

Découvrons avec grand'peine,
Et titontaine,
Et titontou ;
Découvrons avec grand'peine
Une vieille queue de loup,
Et titontaine,
Et titontou ! (bis)

6e COUPLET

Vers le lac Lupustontaine,
Et titontaine,
Et titontou ;
Vers le lac Lupustontaine,
Les trente descendons tous,
Et titontaine,
Et titontou ! (bis)

7e COUPLET

Voyons une jeune daine,
Et titontaine,
Et titontou ;
Voyons une jeune daine,
Haraguant messieurs les Loups,
Et titontaine,
Et titontou ! (bis)

8e COUPLET

"Otez-vous. dame la daine,
Et titontaine,
Et titontou ;
"Otez-vous. dame la daine,
Allons tirer, garde à vous !
Et titontaine,
Et titontou ! (bis)

9e COUPLET

Chacun des trente dégaîne
Et titontaine,
Et titontou ;
Chacun des trente dégaîne :
Pan ! pan ! pan ! Visons les loups,
Et titontaine,
Et titontou ! (bis)

10e COUPLET

Visons les loups, tuons la daine,
Et titontaine,
Et titontou ;
Visons les loups, tuons la daine ;
Tout confits, rentrons chez nous ;
Et titontaine,
Et titontou ! (bis)

Le Canadien.


Auguste Charbonnier.
Allegro
Refrain.
Cha-peau bas! Voici l'histoi-re Du vrai Canadien fran-
çais; Enfants, Vous devez me croi-re, Je n'ai pas forgé les
Amis,
Couplet.
faits — Il n'a pas la peau fi-ne, C'est son plus
grand dé-faut; Mais il a bon-ne mi-
ne, C'est tout ce qu'il lui faut; Mais il a
bon-ne mi-ne, C'est tout ce qu'il lui faut. Chapeau...



LE CANADIEN

REFRAIN

Chapeau bas ! Voici l'histoire
Du vrai Canadien-français ;
Enfants, vous devez me croire :
Je n'ai pas forgé les faits.

1er COUPLET

Il n'a pas la peau fine ;
C'est son plus grand défaut ;
Mais il a bonne mine :
C'est tout ce qu'il lui faut.

2e COUPLET

Très prompt à la riposte,
Il n'insulte jamais ;
Toujours fidèle au poste,
Le Canadien-français.

3e COUPLET

Quant au travail il boude,
Ce n'est pas pour longtemps;
Quand il donne du coude,
Quelle ardeur ! mes enfants.

4e COUPLET

Et sur mer et sur terre
On le trouve, dit-on,
Toujours loyal, sincère,
Plus brave qu'un lion.

5e COUPLET

S'agit-il de bataille,
Il s'écrie : En avant !
Se rit de la mitraille,
Et chante en combattant.

6e COUPLET

Blessé, rongé de fièvre,
Il meurt pour son pays,
Sourire sur la lèvre,
Comme un preux de jadis.

7e COUPLET

Quand on a pour ancêtres
Des Montcalm, des Dollard...
Pourrait-on ne pas être
Un solide gaillard.

8e COUPLET

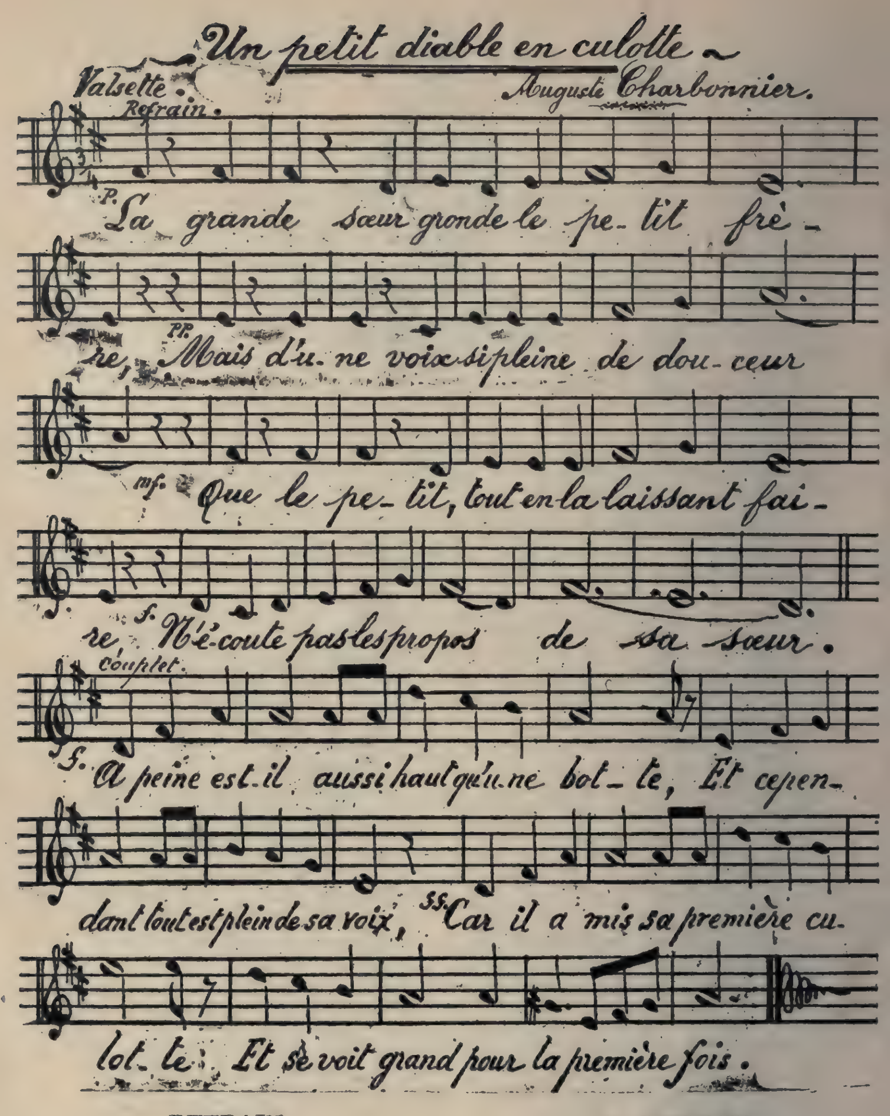
Bon époux et bon père,
Aux malheurs du prochain,
Il compâtit en frère,
Et sait ouvrir la main.

9e COUPLET

Mais malheur à qui blesse
Ses droits de Canadien :
Il l'assomme et le laisse
Hurler comme un vieux chien.

10e COUPLET

Sa devise bénie
Se résume en trois mots :
Dieu, Famille, Patrie !
Devise des héros ! ...



REFRAIN

La grande sœur gronde le petit frère,
Mais d'une voix si pleine de douceur
Que le petit, tout en laissant faire,
N'écoute pas les propos de sa sœur.

1er COUPLET

A peine est-il aussi haut qu'une botte,
Et cependant tout est plein de sa voix,
Car il a mis sa première culotte
Et se voit grand pour la première fois.

2e COUPLET

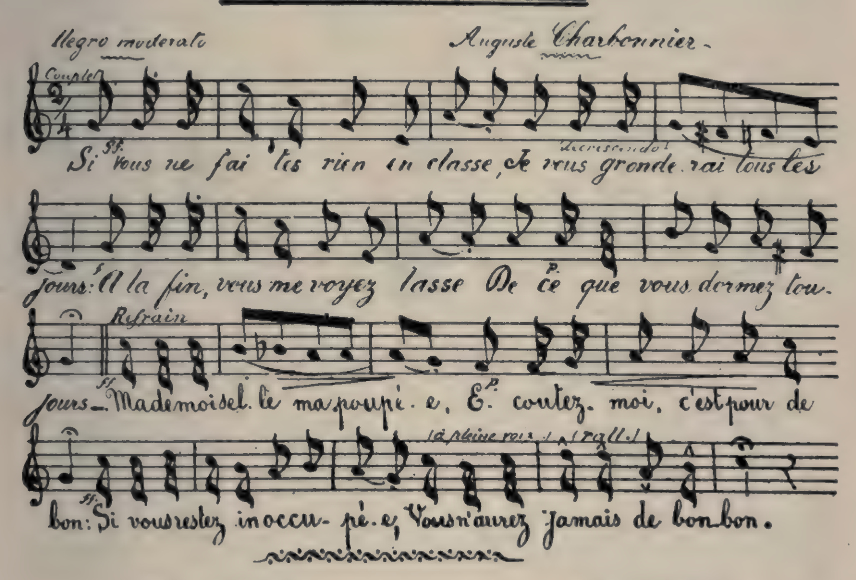
La sœur lui dit : "Quel tapage effroyable !
Petit méchant, on t'entend de partout!
Sois comme hier et ne fais pas le diable,
Car aujourd'hui ce n'est pas toi du tout."

3e COUPLET

Alors l'enfant à la mine gentille
Répond d'un air espiègle et polisson :
"Mais c'est qu'hier j'étais petite fille
Et qu'aujourd'hui je suis petit garçon."



La double Leçon



1er COUPLET

Si vous ne faites rien en classe,
Je vous gronderai tous les jours :
A la fin, vous me voyez lasse
De ce que vous dormez toujours.

REFRAIN

Mademoiselle ma poupée,
Ecoutez-moi, c'est pour de bon ;
Si vous restez inoccupée,
Vous n'aurez jamais de bonbon.

2e COUPLET

Vous avez de nouveau, sans doute,
Menti pour mieux vous excuser !
Jamais, dis-je, quoi qu'on redoute,
De mensonge il ne faut user.

3e COUPLET

Mais votre robe est déchirée !
Vous avez taché sûrement
La belle ruche chicorée :
C'est très vilain... petit tourment.

4e COUPLET

On dit que vous êtes gourmande
En mangeant votre chocolat ;
Vous aurez une réprimande
Si vous n'en donnez pas au chat !

5e COUPLET

Pendant que fillette pérore,
La porte s'ouvre doucement,
Et la maman de notre Laure
Lui débite ce boniment :

REFRAIN FINAL

"Avec bonheur je te contemple,
"Tu prêches fort bien, je le vois ;
"Mais il vaut mieux prêcher d'exemple,
"C'est le meilleur moyen, crois-moi."

Sac à tout mettre



1er COUPLET

Lundi dernier au dîner,
Au fond de l'assiette,
Où j'avais vu s'acharner
Bébé puis Sœurette
Il restait du lard, du bœuf,
Un morceau gros comme un œuf ;
Maman le plat me passa,
En me disant : Mange ça.

3e COUPLET

Hier au soir, après souper,
Chez mon vieux grand-père,
Où chacun put contenter
Sa faim, sans mystère,
Il restait un pâté chaud
De mouton ou bien de veau :
"Tiens, petit, dit grand-papa,
C'est pour toi, va, mange ça!"

REFRAIN

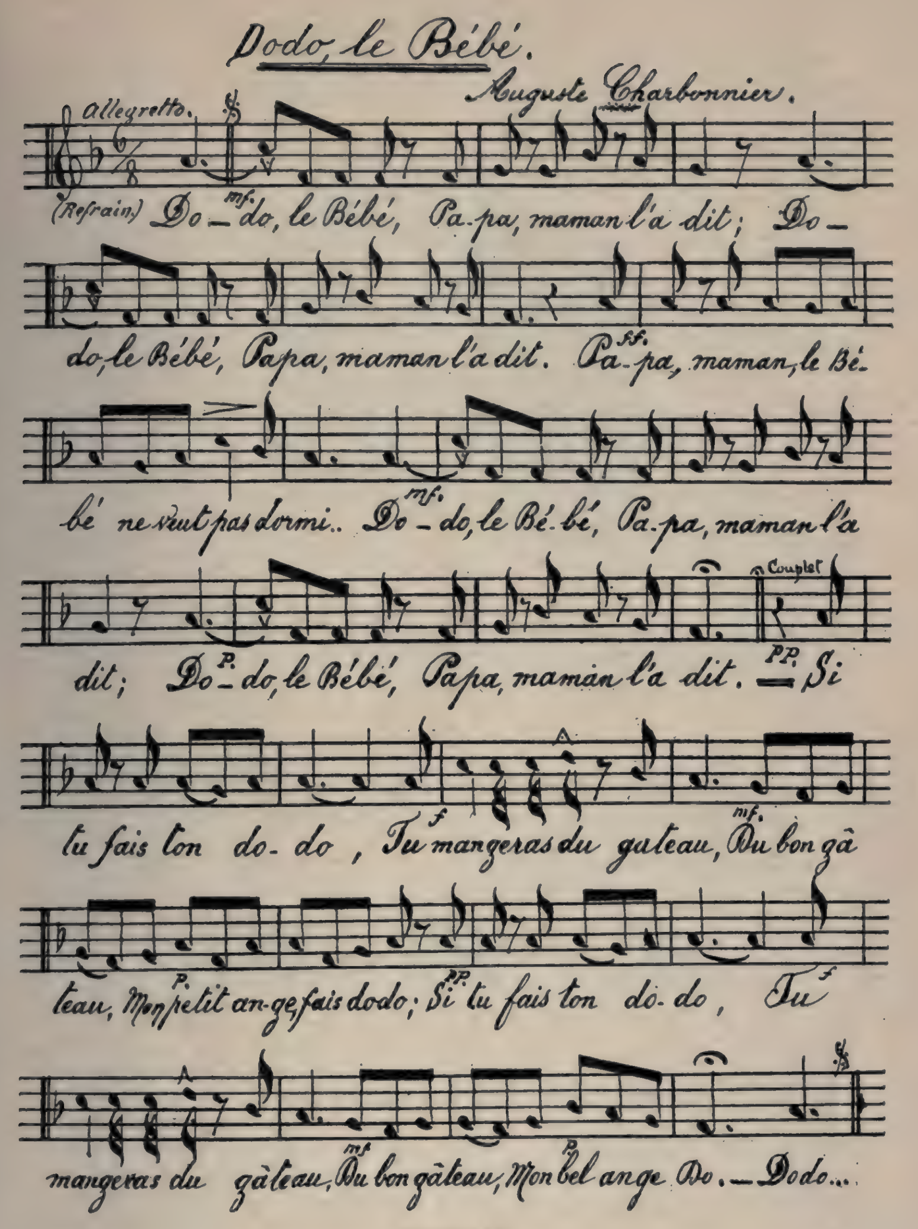
Car je suis un sac à ci, sac à ça,
Un sac à tout, tout ;
Car je suis un sac à ci, sac à ça,
Un sac à tout mettre !

2e COUPLET

L'autre jour, au déjeuner,
Restait une croûte ;
Pour ne rien laisser traîner,
(C'est cela, sans doute,)
Croûton ne fut point perdu,
Turluru, chapeau pointu !
On me l'a passé, voilà !
En me disant : mange ça !

4e COUPLET

Soupe, tartine et pâté
Passent sans rien dire ;
Poisson, porc, à volonté,
Descendent sans rire.
Et mon gosier complaisant
Me vaut un nom de serpent :
Chacun m'appelle : Boa !
Ça vaut bien Gargantua !



REFRAIN

Dodo le Bébé,
Papa, maman l'a dit,
Dodo le Bébé,
Papa, maman l'a dit,

1er COUPLET

Si tu fais ton Dodo,
Tu mangeras du gâteau,
Du bon gâteau,
Mon bel ange, do.

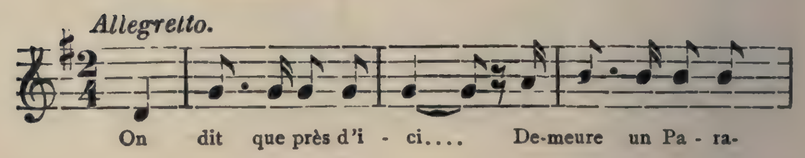
2e COUPLET

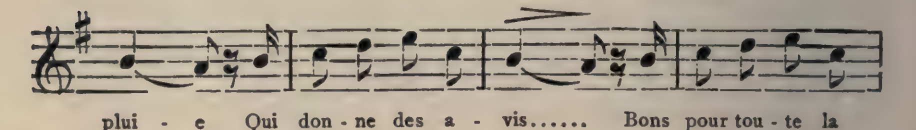
Si tu fais ton dodo.
Tu mangeras du lolo,
Du bon lolo,
Mon bel ange, do !

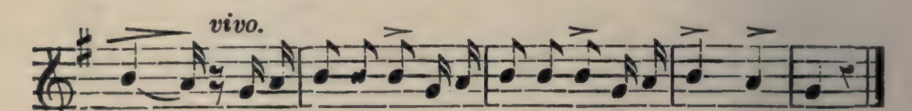
PARASOL ET PARAPLUIE

La scène représente un vaste appartement au milieu duquel se trouve une armoire renfermant M. Parasol et M. Parapluie de Bon Abri. Des enfants entourant l'armoire mystérieuse chantent en chœur:









1er COUPLET

On dit que près d'ici,
Demeure un parapluie,
Qui donne des avis......
Bons pour toute la vie
La rifla, fla, fla (ter)

2e COUPLET

Eh bien ! mon cher ami,
Approchons, je vous prie,
De l'endroit que voici,
Maison du Parapluie.
La rifla, fla, fla, (ter).

(On entend du bruit dans l'armoire.)

3e COUPLET

Chut ! il se fait du bruit,
Chez M. Bon Abri...
Cachons-nous, gens d'esprit,
Du Parasol aussi...
La rifla. fla, fla (ter).

M. PARAPLUIE, s'adressant à M. Parasol, chante en ouvrant l'armoire et regardant avec étonnement :

4e COUPLET

Mais, qu'est-ce que ce bruit
Gentillet, mon ami ?

M. PARASOL. — C'est la fin de la nuit,

Sortons tous deux d'ici.''
La rifla, etc. (ter).

M. PARAPLUIE et M. PARASOL sortent de l'armoire, tandis que les enfants se cachent pour écouter le dialogue.

M. PARAPLUIE. — Eh ! boujour, cher petit Parasol fringant.

M. PARASOL. — Eh ! bonjour, père Bon Abri...

—Quel temps fait-il ce matin, cher ami ?

—Je n'en sais trop rien, mais j'espère qu'il fera beau et que je sortirai de mon fourreau, car je suis étouffé là-dedans, enfoncé jusqu'au col !...

—C'est cela, beau Parasol, vous espérez que moi je resterai dans ce coin d'armoire, ou à la porte d'un salon d'une anti-chambre !

—Vraiment, vous me jugez mal, bon père l'Abri ; je croyais que vous aimiez le foyer domestique, et, comme je vous voyais rêvant cette nuit, je pensais que vous préfériez rêver le jour aussi.

—Moi rêver ! rêver en plein jour ? Jamais, jamais, gentillet mon ami, c'est trop nuisible... Les rêves sont des mensonges, et moi Parapluie, autrement dit M. de Bon Abri, je songe aux réalités de la vie, je suis essentiellementpratique et positif.

—A quoi songiez-vous, M. de Bon Abri, et quelle réalité vous préoccupe encore ?

M. de BON ABRI.—A quoi je songeais ? A quoi je songe chaque jour ? Eh bien ! puisque vous désirez le savoir, vous le saurez, gentil Parasol... Je vais vous ouvrir mon cœur, cœur de Parapluie !... (Il s'ouvre tout grand.)

M. PARASOL.—Ouvrez-vous, mon pauvre ami car vous en mourrez d'envie, et cela vous soulagera. De plus, n'ai-je pas droit à votre confiance, ne suis-je pas votre fidèle ami, sinon le jour, au moins la nuit... ?

—Eh bien ! gentillet mon ami de nuit, car durant les beaux jours vous me fuyez, sans plus tarder, dites-moi, je vous prie, et tâchez de m'expliquer pourquoi, toutes les fois qu'il faut me mettre en route hors du logis, j'ai le désagrément, pour ne pas dire le déchirement, d'avoir remarqué un air boudeur et fort peu gracieux chez quelques grandes et petites demoiselles ; et pourtant, ne suis-je pas rempli de dévouement pour elles ?



Eh ! bonjour, cher petit Parasol fringuant.

—Bah ! M. de Bon Abri, ce sont les rhumatismes, les névralgies, les gastralgies, et tous les soucis, qui sont cause sans doute de ces airs tristes et moroses qui changent les plus jolis minois en vrais repoussoirs...

M. de BON ABRI.—Nenni, gentillet mon ami, car j'ai fait la remarque certaine que lorsque Mlle Rose vous prend, toujours elle sourit. Si votre emploi vous donne quelque peine, le mien, vous l'avouerez, est bien plus fatiguant. On me fait la grimace, est-ce de la justice ? Moi qui mets chacun à l'abri du vent, de la neige, de la grêle, de la pluie ! moi qui empêche de prendre le rhume de cerveau, douleurs et névralgies ! moi qui, par tous les temps, qu'il grêle, qu'il tonne, qu'il vente, me dévoue tout entier !... Me faire la grimace est une noire ingratitude qui me blesse, qui me chagrine... Et dire que je m'use pour défendre et prolonger la vie de ces maussades demoiselles !... Ah! gentillet mon ami, c'en est trop pour un parapluie ! et pour tant de dévouement jamais je ne reçois un merci !...

M. PARASOL. — Mais, père Bon Abri, vous m'étonnez, vous me surprenez, vous, si expérimenté ; car pas n'est besoin de beaucoup de malice pour voir d'où viennent ces procédés qui paraissent si blessants. Quand Mlle Rose ou Mlle Blanche, Mlle Palmyre ou Perpétue, vont requérir votre office, le ciel est sombre et noir, et les pensées de ces demoiselles sont teintées de mélancolie !... Tout se tient en ce monde, et les personnes et les choses !... Mais si c'est à son ombrelle, couleur de rose, que la petite ou la grande demoiselle a recours, le ciel est pur et beau, le soleil brillant, l'air est embaumé du parfum de fleurs odorantes, et le beau temps amène sur ses lèvres un sourire.

M. BON ABRI. — Votre réplique, ô Parasol, respire la sagesse. Je le reconnais trop tard ! Hélas ! trop souvent

L'accueil qu'à son prochain l'on fait,
Se ressent avant tout de l'humeur (dont on est.

Mais, quoi qu'il en soit, c'est contre la justice, gentillet mon ami ; et si j'étais Roi, Gouverneur, Président ou Procureur, au lieu d'être ce que je suis, un respectable Parapluie, je dirais aux grands, aux petits, aux gens de cœur, aux gens d'esprit, à Chicago comme à Montréal : Qu'il pleuve,

qu'il vente, qu'il tonne ou qu'il grêle, soyez toujours d'humeur égale et sereine. Louez Dieu en tout, en tout, partout, sans jamais faire la moue à qui vous contrarie, et sachez dire merci voire même à votre parapluie !

M. Parasol, s'approchant aimablement de M. Parapluie, chante joyeusement :

5e COUPLET

Ah ! s'il en est ainsi,
O docte Parapluie,
Je serai votre ami
A la mort, à la vie !...
La rifla, fla, fla (ter.)

Les enfants s'avancent alors, entourent M. Parasol et son ami en chantant avec entrain :

6e COUPLET

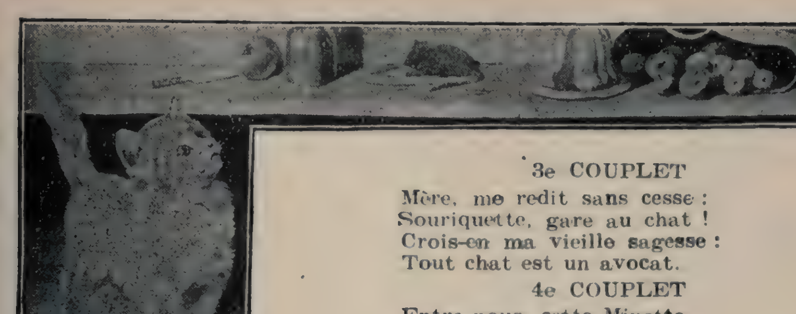
Vive le Bon Abri !
Le Parasol aussi !
Car nous avons compris
Leurs très sages avis...
La rifla, fla, fla (ter.)

7e COUPLET

Chassons avec vigueur
Les petits airs boudeurs ;
Disons avec bonheur :
Vive la bonne humeur !...
La rifla, fla, fla (ter.)

8e COUPLET

Bénissons en tous lieux
Le soleil du bon Dieu !
Surtout, soyons joyeux
De la rosée des cieux !...
La rifla, fla, fla (ter.)



BLANCHETTE ET SOURIQUETTE

1er COUPLET

Un jour, au fond d'une armoire,
Blanche minette aperçut
Une souriquette noire ;
D'un bond Blanchette accourut.

REFRAIN

Couic! couic! couic! faisait Minette,
Approche, va, ne crains rien ;
Couic, couic, couic! sœur Souriquette
Approche, je t'aime bien.

2e COUPLET

Souriquette, sans malice,
Ignorant ce qu'est d'un chat
Et la griffe et l'artifice,
S'écrie : Est-ce un avocat ?

3e COUPLET

Mère, me redit sans cesse :
Souriquette, gare au chat !
Crois-en ma vieille sagesse :
Tout chat est un avocat.

4e COUPLET

Entre nous, cette Minette
Au minois calin, béat,
A la voix douce et fluette,
Serait-elle un avocat ?

5e COUPLET

De plus près voyons la chose,
Vérifions son état :
Vit-on jamais nez plus rose ?
Ce n'est pas un avocat.

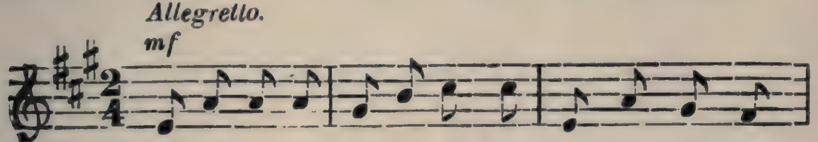
6e COUPLET

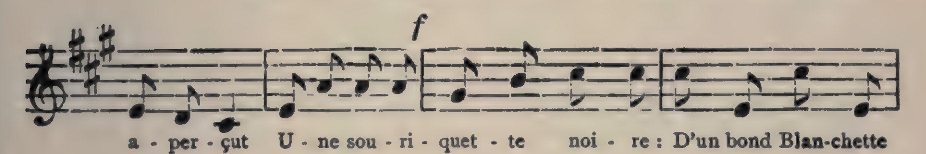
Souriquette, la pauvrette,
En aurait dit bien plus long ;
Mais la griffe de Blanchette
S'abattit comme du plomb.

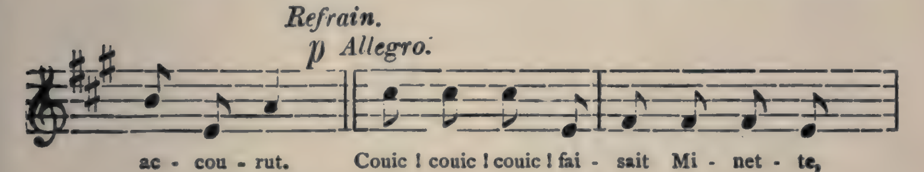
REFRAIN FINAL

Couic! couic! couic! fait Souriquette
Entre les griffes du chat :
Quelle terrible Minette !
Couic ! couic ! c'est un avocat.

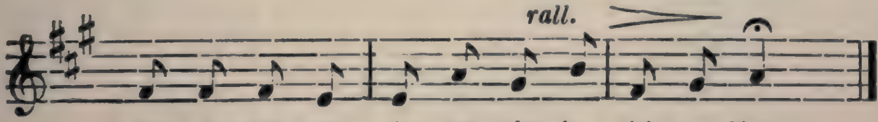
Allegretto.



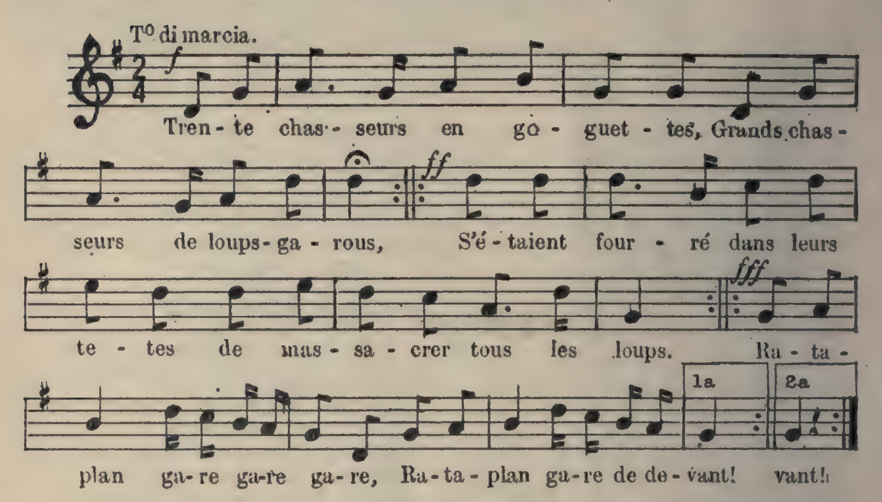




Ap - pro - che, va, ne crains rien ; Couic ! couic ! couic ! sœur



Les Chasseurs de Loups



NOTE.—Chaque motif do t être chanté d'abord par une seule voix. Les reprises, faites par toutes les voix, rendront la chanson excessivement amusante.

1er COUPLET
Trente chasseurs en goguettes,
Grands chasseurs de loups-garous,
S'étaient fourré dans leurs têtes
De massacrer tous les loups.

REFRAIN
Rataplan gare
Gare gare,
Rataplan gare
De devant !

2e COUPLET
S'étaient fourré dans leurs têtes
De massacrer tous les loups,
Les loups et surtout les louves,
Comme aussi les louveateaux.

3e COUPLET
Les loups et surtout les louves
Comme aussi les louveteaux,
Ils partent en criant gare,
Plus chargés que des chameaux.

4e COUPLET
Ils partent en criant gare,
Plus chargés que des chameaux ;
Leur attirail formidable
Fait le bonheur des badauds.

5e COUPLET
Leur ateirail formidable
Fait le bonheur des badauds ;
Leur aspect inénarrable
Effarouche nos moineaux.

6e COUPLET
Leur aspect inénarrable
Effarouche nos moineaux ;
Les lièvres.—chose incroyable,—
De peur tombent par morceaux.

7e COUPLET
Les lièvres,—chose incroyable—
De peur tombent par morceaux.
Les vieux loups s'en vont au diable,
Au diable les louveteaux.

8e COUPLET
Les vieux loups s'en vont au diable,
Au diable les louveteaux ;
Les louves inconsolables
Décampent sur les côteaux.

9e COUPLET
Les louves inconsolables
Décampent sur les côteaux ;
Les chasseurs, troupe implacable,
Vont se ruer à l'assaut.

10e COUPLET
Les chasseurs, troupe implacable
Vont se ruer à l'assaut ;
Un hurlement effroyable
Retentit sous les bouleaux.

11e COUPLET
Un hurlement effroyable
Retentit sous les bouleaux ;
Chair de poule inévitable
Des chasseurs pointe les peaux.

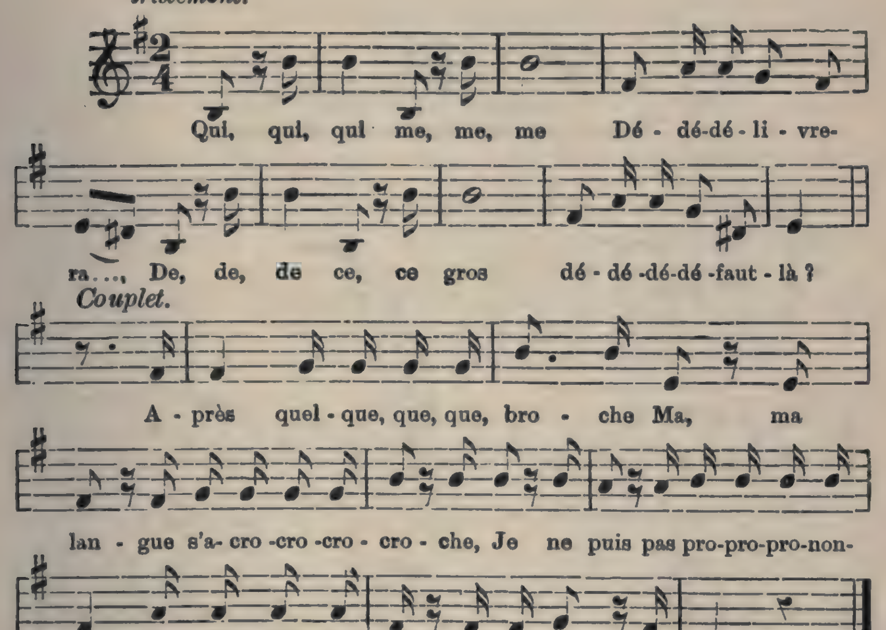
12e COUPLET
Chair de poule inévitable
Des chasseurs pointe les peaux ;
Lâchant fusils, couteaux, cables,
Ils beuglent en vrais taureaux.

13e COUPLET
Lâchant fusils, couteaux, cables,
Ils beuglent en vrais taureaux
Les loups! Les loups "insécrables"!!
Et filent tels des levreaux.

14e COUPLET
Les loups! Les loups "insécrables"!!
Et filent tels des levreaux ;
Cette blague est véritable,
N'étant point dans les journaux.

Le "Bégayeux"

Paroles et musique de AUGUSTE CHARBONNIER



II

Or je pus, pus, pus à peine
D'u-d'une seule halei-lei-lei-leine,
Quand j'étais pe-pe-petit enfant
Pro-pro-prononcer pa-papa, maman.

III

Comme tout, tout, tout le monde
Plus, plus tard, j'eus ma, ma, ma, ma
Mais n'ai pu la ma-marier ["blonde",
Sa-sa-sachant trop bien bé-bégayer.

IV

Lui dis : je vous, vous, vous aime
Bien, bien plus que moi-moi-moi-moi-
[même,
Voudrais bien vous épou-pou-pouser
Au, au, au plus tôt sans bé-bégayer.

V

Vraiment ! dit la, la, la belle,
Voilant sa pru-pru-pru-prunelle,
Si vous voulez m'épou-pou-pouser,
Faut, faut, faut cesser de bé-bégayer.

VI

A son tour la, la, la "Brune"
M'envoie dans la, la, la, la lune,
S'écriant : Point d'épou-pou-pouseurs,
Beau, beau, beau garçon, mais bé-bégayeux.

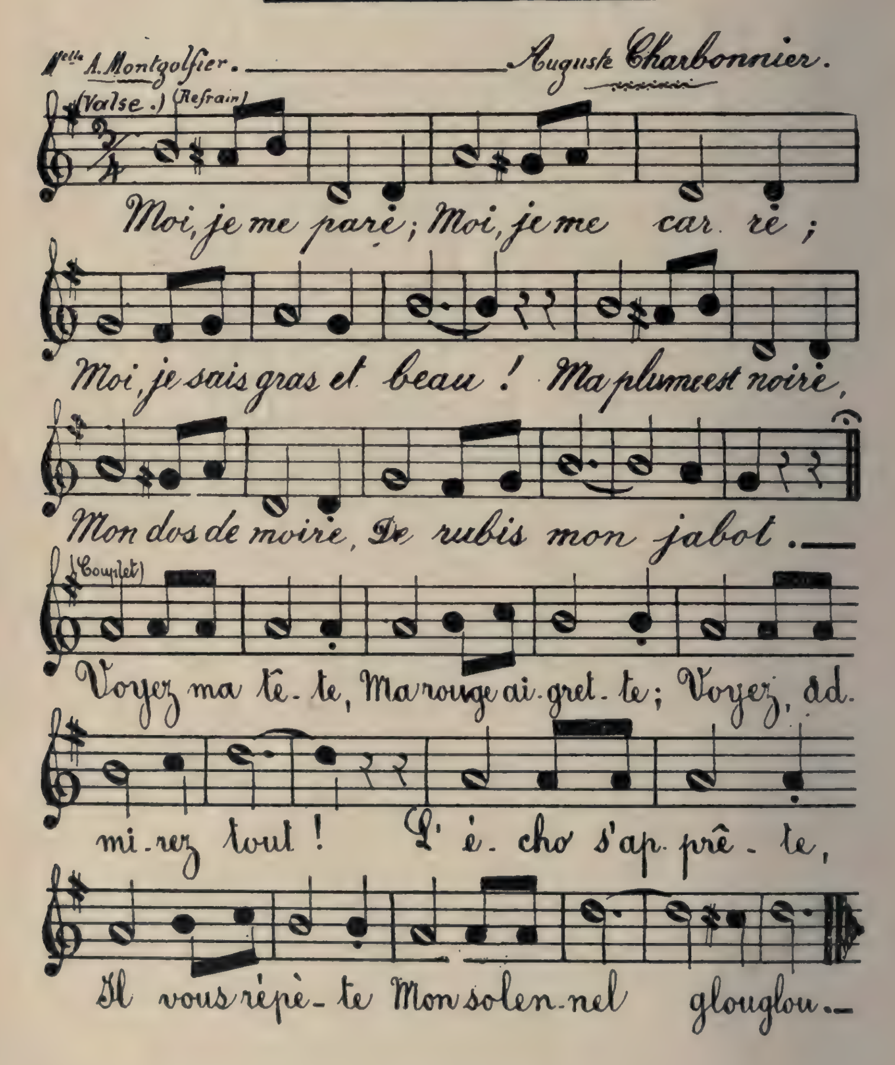
VII

La "Noire" cru-cru-cru-cruelle,
Franchement rebê-bê-bê-belle,
M'envoya me pro-pro-promener
Lê-lê-lestement, sans bé-bégayer.

VIII

Je prends fa-fa-femme rousse :
C'est la lu-lu-lu-lune rousse
Que faute, faute-te de mieux,
J'épou-pou-pouse en fê-fermant les yeux.

Le Dindon


Mlle A. Montgolfier.
Auguste Charbonnier.
(Valse.)
(Refrain)
Moi, je me pare; Moi, je me car. re;
Moi, je suis gras et beau ! Ma plume est noire,
Mon dos de moire, De rubis mon jabot.
(Couplet)
Voyez ma tê. te, Ma rouge ai. gret. te; Voyez, ad.
mi. rez tout ! L' é. cho s'ap. prê. te,
Il vous répè. te Mon solen. nel glouglou.



LE DINDON

REFRAIN

Moi, je me pare ;
Moi, je me carre ;
Moi, je suis gras et beau !
Ma plume est noire,
Mon dos de moire.
De rubis mon jabot.

1er COUPLET

Voyez ma tête,
Ma rouge aigrette ;
Voyez, admirez tout !
L'écho s'apprête
Il vous répète
Mon solennel gouglou.

2e COUPLET

Ma queue est-elle
Fournie et belle !
Voyez, c'est un soleil ;
Tout brille et tremble ;
Que vous en semble ?
Suis-je pas sans pareil ?

3è COUPLET

Elle frissonne ;
Elle rayonne.
Ma plume de velours !
Faites-moi place,
Et que je passe
Triomphant dans ma cour.



Le Dindon (Valse).

Auguste Charbonnier.

mf.


FIN
ff.
D.C.

UN HEUREUX COIN DU MONDE

Dans l'Amérique ouverte par Colomb existe un vaste pays d'une majestueuse beauté.

Découvert au XVIe siècle, par un marin français, d'illustre mémoire, ce pays merveilleux, qui voyait autrefois, sous ses grands bois touffus, errer les tribus sauvages, est aujourd'hui habité par le peuple le plus libre, le plus hospitalier, le plus heureux du Globe.

Les rives enchanteresses de ses fleuves, ses beaux lacs où le poisson foisonne ; ses plaines d'une richesse inouïe ; ses forêts vierges, impénétrables, où croissent le pin et le sapin, le chêne et le noyer, le bouleau et l'incomparable érable, fascinent le voyageur charmé.

Dans son sein l'homme découvre de riches et nombreux gisements de houille, de mica, de fer, d'argent, de cuivre et d'or ; et son sol, labouré avec un soin jaloux, fournit le froment précieux, les grains de toute sorte, avec une telle abondance que ce pays nourrit et ses propres enfants et les enfants de l'Ancien Monde.

Sur cette terre bénie de Dieu, la Religion et la Justice, la main dans la main, comme autrefois Adam et Eve dans le Paradis terrestre, se promènent avec amour, couvrant de leur manteau protecteur le pays tout entier. L'Industrie, les Sciences et les Arts s'y sont donné rendez-vous, et marchent maintenant côte à côte sans jamais se heurter.

La douce Liberté, si chère au cœur de tout mortel, honorée, adulée, y règne en souveraine.

Sur ce sol unique, la prospérité, fille de la Liberté, le bonheur, enfant du Travail et de la Religion, ont établi leurs demeures hospitalières où viennent s'abriter avec confiance les citoyens de l'univers entier.

Et cette terre merveilleuse, sœur du Ciel, terre que le sang héroïque de nos ancêtres féconda autrefois, ô vaillants Canadiens, c'est le Canada.

LE MONT-ROYAL

Près des bords enchanteurs du Fleuve Saint-Laurent, roulant, majestueux, son flot d'azur argenté, et caressant avec amour les contours gracieux d'une Ile merveilleuse—l'Ile de Montréal—se dresse une Montagne unique au monde par sa forme, sa grâce et ses attraits divers.

Frappé de sa beauté, l'immortel Cartier la baptisa, jadis, du nom poétique de "Mont-Royal."

Lorsque le gai Printemps étend sur elle son riche manteau de verdure et de fleurs, elle paraît aux yeux éblouis, telle une splendide émeraude sur le chaton d'or d'une bague de prix.

Modeste dans sa majesté, la Montagne Royale ne va point, de son sommet, insulter, dans les airs, la nuée fugitive, ni mendier au soleil les caresses de quelque rayon inconnu ; mais s'inclinant légèrement vers la jeune et florissante Cité qui se développe à son pied, elle semble la contempler avec orgueil et lui sourire avec amour.

Comme une tendre mère, pleine de sollicitude pour ses enfants, cette montagne bienfaisante protège les Vivants de Ville-Marie contre les vents de l'Ouest, ouvrant avec tendresse à ses Morts, son sein, pour dernière demeure.

Mais quand les rayons d'or de l'Astre embrasant l'horizon se jouent sur ses épaules multicolores, elle apparaît alors comme un gigantesque Lion de Numidie assis majestueux, et portant fièrement ses regards vers les mystères d'un Pôle qu'un intrépide et vaillant Canadien-Français aura bientôt peut-être la gloire de découvrir.

Sur ses flancs ombragés, tels de gracieux nids d'hirondelles sous un toit, s'abritent de nombreuses et coquettes villas.

Autour d'elle, comme autrefois les bourgs et les hameaux autour des Castels du Moyen-âge, s'éparpillent, nombreux et prospères, de gracieux villages, non pour y chercher un refuge contre les terribles maux de la guerre, mais pour y savourer, dans les bras de la Paix, les doux fruits de la prospérité et du bonheur.

Et quand, par une froide nuit de novembre, le Canadien foule d'un pied frémissant, son sol tranquille, il entend, le cœur ému, les voix mélodieuses et suaves d'un mystérieux concert, passant comme un souffle sur les feuilles mortes, enveloppant dans une tendre caresse et la Montagne-Royale et l'Ile de Montréal tout entière.

Ce sont les grandes âmes des Cartier, des Champlain, des de Maisonneuve, des Montcalm et de leurs héroïques compagnons, qui reviennent de l'"Au-delà" pour saluer leurs vaillants petits-fils, et chanter avec eux la gloire de Ville-Marie et les brillantes destinées de leur cher Canada.

LES DEUX FLEURS DU MONT-ROYAL.

. Une vieille légende m'ayant appris que, dans un coin ravissant du Globe terrestre—où ? je l'ignorais alors—abritées par un arbre gracieux dont la feuille est devenue l'emblème d'un pays le plus libre, le plus généreux du monde, pays jeune encore, mais plein de gloire et d'avenir, fleurissent, sans jamais se flétrir, deux plantes, deux fleurs, deux sœurs d'une incomparable beauté, je résolus de les découvrir. Ces fleurs divines sont si délicates, si belles que nul n'a le droit d'en murmurer le nom magique s'il n'a eu au préalable, l'ineffable bonheur de les cueillir; et leur possession fait largement le bonheur de la vie.

Désireux de posséder un trésor si rare, si précieux, et vivement entrainé par l'enthousiasme de mes vingt ans, je quitte tout sans hésiter, et me voilà par monts et par vaux, fouillant, scrutant l'univers avec ardeur et persévérance.

Après avoir inutilement escaladé les volcans éteints de l'Auvergne, les pics de la Suisse, les Pyrénées, les Alpes, je traverse l'Italie, l'Autriche, l'Allemagne, la Russie, grimpe en Hindoustan, sur l'immense Gaurisankar (Everest,) explore l'imposant Himalaya, visite les sommets célèbres de la Grèce antique, parcours, en vain, sous le soleil brûlant de l'Afrique, la massive chaîne de l'Atlas, domaine du lion farouche ; fais un saut dans le Nouveau-Monde, et, conduit par ma bonne étoile, je foule enfin le sol enchanteur du Canada.

J'arpente sans succès les Montagnes Rocheuses, les Alleghanys, (Apalaches), les Monts Notre-Dame, la mystérieuse et insondable grotte du "Pain-de-Sucre" (mont Saint-Hilaire) avec son petit lac, miniature du terrible Mont-Pelée. J'arrive sur les bords féériques du majestueux et royal Saint-Laurent et, avec les premiers rayons de l'astre qui se lève radieux à l'Orient, je gravis jusqu'au sommet le flanc ombragé mais abrupt du modeste Mont-Royal. Là, avec une joie, un transport, un ravissement impossible à décrire je découvre, protégées par les rameaux bénis d'un gracieux érable, les délicieuses et incomparables fleurs que je cherche en vain depuis si longtemps.

Leurs ravissantes corolles, l'une rose, l'autre plus éclatante que la plus blanche neige, sont supportées gracieusement par deux calices vert-émeraude dont les tiges, en leur milieu, s'unissent étroitement en une seule, mariant ainsi quelques-uns de leurs pétales, qui paraissent se donner mutuellement le plus pur, le plus tendre baiser.

Le cœur débordant de joie, d'une main avide mais tremblante, je cueille—oh ! combien délicatement,—les deux fleurs divines, exhalant autour d'elles un parfum d'une suavité incomparable et les portant avec ivresse à mes lèvres frémissantes, j'aperçois au fond au cœur des brillantes corolles, de superbes étamines pourpre et or, entrelacées avec un art infini autour d'un ravissant pistil, et formant distinctement ces mots célestes, écrits par l'aile d'un ange exilé sur la terre : "Amour et Poésie !"

LA PREMIERE COMMUNION

OU LE CRI DU CŒUR



Aimable jusque dans ses défauts, Hélène B..., gracieuse fillette de neuf ans, inestimable trésor et unique consolation de sa mère, veuve depuis plusieurs années, est appelée à faire sa première communion.

La touchante cérémonie eut lieu le 5 mai dans l'église Saint-Jacques. La petite Hélène s'est préparée à cet acte si important de la vie chrétienne, avec toute la dévotion, toute la ferveur dont son petit cœur est capable.

Son excellente mère, comme aussi ses compagnes ont été les témoins étonnés et ravis du changement qui s'est opéré dans sa conduite.

D'étourdie, babillarde, capricieuse, volontaire et légèrement colère, la mignonne était devenue subitement sérieuse, discrète, obéissante et douce comme un agneau ; une véritable métarmophose opérée par la Baguette magique de la Fée bienfaisante qui s'appelle la Religion catholique. Arrive la retraite : le recueillement d'Hélène fut si profond, si extraordinaire, la pensée de sa première communion l'absorbait si complètement, que déjà elle semblait ne plus appartenir à la terre. Son âme, son cœur, toutes ses facultés s'élançaient vers Jésus-Hostie, vers le ciel. Dans sa ferveur exaltée, s'étant adressée à chacune de ses compagnes, elle les avait suppliées de demander à Dieu pour elle une grande grâce :

Mourir le jour de sa première communion.

Toutes le lui promirent sans peine ; car toutes auraient volontiers demandé pour elles-mêmes une semblable faveur, si elles avaient su ne point laisser dans la désolation et les pleurs un père, une mère qui les adorent et qu'elles aiment tant.

Enfin, voici le grand jour, l'heureux jour et, sans contredit le plus beau de la vie. Hélène reçoit son Dieu avec une piété, une ferveur, une adoration vraiment angéliques. Ah ! quel ravissement indicible dans son âme de petit Séraphin ! C'est le Ciel tout entier qui la possède et qu'elle possède.

Toute à son divin Sauveur, elle ne voit, n'entend plus rien. Au milieu des divins transports qui l'inondent, elle parle à son Bien-aimé et lui dit du fond du cœur :

"Mon Dieu, faites-moi la grâce de mourir aujourd'hui, afin que je puisse vous voir et vous aimer pour toujours dans votre Paradis."

Et il lui semble que son âme se dégage insensiblement de sa terrestre enveloppe. Les yeux de l'enfant s'ouvrent comme pour contempler le ciel et rencontrent les regards — oh ! combien émus ! — de sa mère qui, à quelques pas d'elle, pleure de joie et de bonheur.

Tel un tendre rameau agité par le vent, le corps de la fillette est secoué d'un grand et étrange frisson.

"Mon Dieu ! fait-elle... Maman !... O Jésus, un peu plus tard !...... ce soir !... la nuit prochaine !... Oh ! laissez-moi l'embrasser encore !

Une heure après, l'heureuse communiante se jette palpitante dans les bras de sa mère qui la baise avec un respect et une tendresse infinis.

La journée se passe sans incidents. Cependant la fillette ne veut point s'éloigner de celle qui lui donna le jour : elle parait agitée, nerveuse.

Voici l'heure du repos : Hélène, sur le point de se mettre au lit, tremble de tous ses membres et violemment éclate en sanglots.

Surprise, inquiète, sa mère l'interroge vivement :

—"Ma fille, mon enfant, pourquoi trembles-tu ? Pourquoi pleures-tu ? Qu'as-tu ?

L'enfant sanglote de plus belle.

Vaincue enfin par les caresses maternelles, elle s'écrie au milieu de ses larmes :

—"Maman, Maman, je l'ai demandé à Jésus...... toutes mes compagnes l'ont demandé pour moi... et je ne veux pas te quitter !...... Je ne veux plus mourir ! !...

Madame B. émue au-delà de toute expression, sent, malgré sa joie, son cœur se serrer douloureusement et, frémissant à la pensée que la prière imprudente pourrait être exaucée, elle console sa fille, la rassure et ne tarde pas à l'endormir sous ses caresses et ses baisers.

Puis tombant à genoux et levant vers le ciel ses yeux noyés de larmes :

"Mon Dieu, fait-elle, dans un cri de détresse,

"Mon Dieu, laissez-moi ma Fille ! !"

KIKI PRISONNIER DES RATS



Vous ne lirez pas sans rire peut-être, sans trembler à coup sûr, mes amis, l'invraisemblable mais authentique aventure suivante, arrivée à un enfant canadien, bon garçon, actif, affectueux, aimable en un mot, mais désobéissant quelque peu et curieux... en diable.

J'ai hésité longtemps avant de vous narrer cette merveilleuse aventure—elle me paraissait si incroyable ! Mais enfin, puisqu'elle est rigoureusement vraie, je me décide, vous octroyant néanmoins toute liberté d'en prendre et d'en laisser.

C'était le jour de Pâques. Les parents de Jean-Paul âgé de 9 ans et surnommé Kiki—pourquoi Kiki ? Sa petite sœur Nini (Annette) seule pourrait nous le dire—les parents de Kiki donc, comme les années précédentes, le conduisirent à Longueuil chez son parrain, auquel Kiki, en filleul bien appris, débita à merveille un fort joli compliment. Ce compliment valut à Kiki les félicitations accompagnées de magnifiques récompenses de l'excellent parrain, de son prénom Jean-Paul, comme son filleul, mais que sa petite sœur n'avait point nommé Kiki, et pour cause, puisqu'il n'en avait jamais eu.

Bref, après le souper, Kiki, laissant parents et parrain aux prises sur des questions politiques, s'en va, poussé par son invincible curiosité, fureter dans tous les coins et recoins de la maison, pour y trouver... quoi ? Kiki ne le sait pas lui-même. Néanmoins il furète en conscience, quand tout à coup une planche manque sous ses pas. L'infortuné Kiki, plus mort que vif, n'ayant pas eu seulement le temps de crier ouf ! se trouve étendu sur le sol humide d'un cachot où il ne voit à peu près goutte. Pauvre Kiki ! Que va-t-il devenir ? Peu à peu ses yeux s'habituent à l'obscurité et l'infortuné Kiki toujours étendu à plat ventre, aperçoit à quelques pouces à peine de son visage un énorme rat noir, armé d'une sorte de lance et coiffé d'un bonnet en forme de cloche—le général, le roi des rats sans doute. D'un bond sire rat saute sur l'échine de Kiki. Kiki, malgré ses efforts surhumains pour se mettre sur son séant, parvient tout juste à se placer à quatre pattes, c'est-à-dire sur les mains et sur les genoux. Impossible de se lever. Il lui semble que le rat noir pèse autant qu'une montagne. Kiki veut crier : Aucun son ne sort de sa gorge. Une sueur froide com-

mence à l'inonder partout. Pauvre Kiki ! Il sent le gros rat noir se promener et gesticuler sur ses épaules ; il l'entend pousser de petits cris de commandement. Alors l'infortuné Kiki voit avec effroi un autre gros rat, gris celui-là et coiffé d'un bonnet pointu, qui porte gravement une quenouille de marais en guise de bannière. L'animal s'avance à la tête de trois autres rongeurs (voir la gravure) battant le pas militaire. Tous portent sur l'épaule droite une longue quenouille en guise de lance, tandis qu'un cinquième — Ratapoil — également armé, saisit Kiki par une mèche de cheveux et veut l'obliger à ramper. Kiki résiste. Aussitôt il se sent fouetter les mollets : Une troupe nombreuse et armée de quenouilles, elle aussi, sortie, il ne sait d'où, marche en ordre de bataille sur ses talons.

Notre pauvre Kiki se demande s'il rêve tout éveillé et se traîne lourdement sur le sol humide tandis que le bataillon des rats entonnent un chant funèbre, au commandement de leur roi qui, avec son sceptre, bat la mesure sur la tête de Kiki. Kiki tremble de tous ses membres: des sons plaintifs s'échapent de sa gorge; mais bon gré mal gré, il faut se traîner, ramper comme une couledvre. L'étrange procession s'avance à travers un souterrain interminable. Elle durerait probablement encore si le parrain Jean-Paul, caressant doucement la blonde chevelure de son filleul qui s'agitait désespérément sur la chaise où il s'était endormi, ne l'eut réveillé en disant tendrement : "Tu te fatigues, mon brave filleul ; va, va te mettre dans ton "dodo" ; tu y dormiras plus à l'aise.

Jean-Paul Kiki, encore sous le coup de la terreur occasionnée par son rêve étrange, qu'il me conta la semaine suivante, obéit sans mot dire, et se réveilla le lendemain complètement transformé.

C'est aujourd'hui le petit garçon le plus obéissant, le plus discret que je connaisse.

Osez dire après ça que les rats ne sont pas de braves bêtes !

LE VEAU "DE MER" DE JEAN NICHAUD

CONTE FANTASTIQUE

Décidément, pour peu que cela continue, notre métropole détiendra bientôt le record des événements extraordinaires ! Après la fameuse et authentique baleine, d'inoubliable mémoire, trouée en écumoire par les balles de nos habiles tireurs, et capturée à Longueil ; après le plus ou moins historique serpent de mer (lisez tronc d'érable). hissé à tour de bras sur un des vaisseaux de Sa Majesté, dans notre port de Montréal ; après la course échevelée de l'automobile-fantôme, voici que Ville-Marie vient d'être mise en émoi par un événement unique dans les fastes de l'histoire des... veaux. Un veau, un veau de mer,—remarquez bien, je ne parle pas des vaches marines ou des veaux marins appelés chiens de mer, et que nos pêcheurs du Labrador et autres lieux capturent en plus ou moins grande quantité, chaque hiver,—non : un veau, un veau de nos belles vaches canadiennes, un vrai veau, quoi ! naviguant majestueusement dans le Saint-Laurent... Mais n'anticipons pas. Voici de fil en aiguille l'histoire dans ce qu'elle a de plus véridique.

C'est jour de marché. De toutes parts, nos bons "habitants" apportent à la ville les divers produits de leur ferme. La récolte a été abondante, et tout,—même les veaux—tout se vend comme du beurre en galette. C'est donc le temps de faire de l'argent.

Jean Nichaud, un fermier à l'aise (ils le sont tous chez nous) du 4ème rang d'une des paroisses voisines de Montréal, et que je ne nommerai point, par respect et par discrétion ; Jean Nichaud, donc, jugeant le moment propice pour se débarrasser avantageusement du superbe veau que depuis trois mois il engraisse dans l'étable de ses vaches, se décide, après mûre réflexion, à mener l'animal au marché.

Malheureusement, le cheval de Jean Nichaud a le "crapaud", et tous les fermiers amis de Jean sont depuis longtemps partis pour la ville.

—Bah ! se dit notre paysan, la ville n'est pas très loin, et, comme du temps de mon défunt père—que Dieu ait son âme !—les veaux, batêche ! même les veaux gras, sont encore capables de marcher ! Une bonne et solide corde au cou, ça fera l'affaire !

Sitôt dit, sitôt fait. Mais la bête récalcitrante donne du fil à retordre à son maître ; car, voyez-vous, c'est vraiment un veau extraordinaire et d'une force de taureau que le veau de Jean Nichaud. Impossible de le faire avancer.

—Oh ! oh ! s'écrie Nichaud, nous verrons bien qui de nous deux aura le dernier mot, mon garçon !

Et, fixant la corde à une grosse charette, mon oncle (vous ai-je dit que c'était mon oncle ?) s'en va quérir une brouette sur laquelle, ventre en l'air, il couche résolument le veau récalcitrant et le ligotte à tour de bras comme un porc qu'on mène à l'abattoir...

Le veau se plaint en son patois, mais Jean Nichaud n'en a cure ; saisissant brusquement les bras de la brouette, il bat le mesure, cadençant la mélopée du pauvre animal, qui trouve très cavalière cette façon de procéder à son égard.

—Wo ! Wo ! fait Jean Nichaud , Wo ! Wo ! Wo ! Mais, allez donc faire entendre raison à un animal ficelé comme un saucisson !

Cependant, un veau ne peut pas toujodrs beugler comme une petit garçon ; en conséquence, à bout de forces, il se tait ; et finalement, les deux voyageurs, l'un menant l'autre, arrivent sur la place du marché Bonsecours, non sans avoir suscité l'hilarité et les quolibets des personnes qu'ils ont rencontrées en cours de route.

—Tiens ! avait dit entre autres la fermière connue sous le nom de "Poule aux œufs", voilà Jean "Nigaud" qui promène son veau, à c'te heure ! Bientôt, ma fine, les chevaux se prélasseront en carrosse et les hommes s'attèleront ! N'est-ce pas le monde renversé ?

—Il est inutile, n'est-ce pas ? de vous décrire les bravos et les acclamations qui saluèrent l'arrivée de Jean Nichaud sur la place publique. Jamais ministre, pérorant pour les élections, n'en entendit d'aussi frénétiques. Pendant plus d'un quart d'heure, ce fut un vrai délire.

Craignant, au milieu de ce tohubohu, de perdre son veau, Jean Nichaud se garde bien de le mettre sur pied. Il le laisse donc toujours ficelé sur la brouette. Bientôt un acquéreur se présente; c'est un boucher de la ville, amateur de veaux gras ; il offre tant pour la bête, Nichaud en veut tant ; pas un sou de moins ; finalement, vendeur et acheteur décident de vider le différend, et... une pinte de vin canadien, par une partie de cartes. Ils entrent donc au restaurant le plus proche, laissant le veau sur la place, dans sa malencontreuse position.

L'animal, désespéré de ne plus voir son maître, se remet à beugler de tout son cœur. Un chien, deux, trois, dix, toute une bande, arrivent, très intrigués, s'approchent, flairent, mais, n'y conprenant rien, lèvent la patte et... A ce mortel affrnt, le veau, galvanisé, se démène si bien qu'il roule avec la brouette et se retrouve sur pattes portant crânement le véhicule sur son dos. A la vue de cette bête, aussi étrange qu'un monstre de l'Apocalypse, le bataillon des toutous lance son hurlement de combat, et le veau, un instant étourdi et désorienté, s'élance brusquement, détalant à toute vitesse vers les quais, poursuivi de près par la race canine.

Quelle course ! mes enfants. Veau, brouette, chiens, chiennes, dévalent comme des automobiles, renversant sur leur passage les femmes et les enfants trop curieux, et les hommes trop affairés pour songer à se garer.

Affolé par les aboiements des chiens de chasse, boule-dogues, roquets et autres dont il a déjà senti les caresses trop brutales, le veau infortuné, toujours portant l'encombrante brouette, qui danse une gigue endiablée, arrive près du fleuve, dans lequel il se précipite d'un bond désordonné, tandis que les chiens, plus prudents, s'arrêtent, tout penauds, sur le bord.

Soutenu par la brouette qui lui sert de barque, la bête de Jean Nichaud, les quatre fers en l'air, se sent emporter par le courant vers des régions inconnues.

Le chagrin de Jean Nichaud ne saurait se décrire : le pauvre homme, sous l'effet du vin canadien autant que sous celui des regrets, faisait réellement pitié ; il pleurait... comme un veau.

Le lendemain, on lisait dans les faits divers de nos quotidiens du soir l'entrefilet suivant :

PECHE MI RACULEUSE

Au moment où nous allons sous presse, une dépêche nous annonce que les pêcheurs du Golfe ont capturé, hier, dans la nuit, un magnifique veau de mer, d'une espèce inconnue, pour l'acquisition duquel une Cie américaine aurait déjà offert 20,000 dollars.

A plus tard d'intéressants détails sur cet événement pour le moins étrange.

Pour copie conforme. AUGUSTE CHARBONNIER.

LA VIEILLE CHATTE ET SON JEUNE MINET

UNE vieille mère chatte dormait près du feu. Réveillée par quelque bruit insolite, elle aperçut son jeune "minet" debout, les pattes de devant appuyées sur le bord d'une jatte de lait. Mais comme la pauvre vieille n'y voyait pas très clair, elle prit son propre minet à elle pour le minet de la voisine, qui, de temps à autre, leur venait rendre visite. Aussi, n'ayant nulle appréhension du danger que pouvait courir le jeune chat, puisque ce jeune chat ne lui appartient pas, la vieille mère chatte s'intéresse vivement à ce qui se passe et s'écrie tout d'abord : "Oh ! comme ce minou a l'air drôle sur cette jatte de lait ! Que veut-il donc faire ?" A cette interrogation. Minet répond en escaladant la jatte de lait, sur le bord de laquelle il grimpe, tourne, hésite un instant, et finalement allonge son petit nez rose vers la blanche et douce liqueur, chère aux bébés et aux jeunes chats.

"Sapristi ! s'écrie ,a vieille minette, il va tomber dedans, le petit imprudent, et, foi de minette, ce sera drôle !

Mais aussitôt la fine tête de Minet apparaît au-dessus de la jatte, et de sa petite langue rose il lèche consciencieusement le nez et les poils de moustache, qui ont plongé un peu trop dans la blanche liqueur.

"Ha ! Ha ! Ha ! Est-il drôle, un peu, ce minet-là ! s'écrie la mère chatte, amusée par ce manège ; c'est à se tordre de rire, vraiment !"

"Décidément, nos enfants aujourd'hui sont plus entreprenants et plus téméraires que leurs parents ; ils n'ont peur de rien, ne doutent de rien ; et, parole de vieille minette ! ils se jetteraient dans le feu sans en souffrir aucun dommage. Je croyais pourtant bien que celui-là allait tomber tête première au fond de la jatte. Mais, loin de là, à force de plonger et replonger son museau dans le lait, il finira par en boire la moitié. Bon ! le voilà maintenant qui y plonge la patte, sur laquelle ensuite il passe délicatement la langue. En a-t-il de l'esprit, ce minou-là ! Que c'est donc drôle de le voir faire !"

Ah ! mais il paraît que la soif vient en buvant ; mon beau minet trouve que ça ne va pas assez vite comme cela, et de nouveau la fine tête disparaît dans l'ouverture de la jatte.

Mais, cette fois, l'élan a été donné trop vigoureusement ; minet, gentil minet, gourmand minet culbute au fond, et vieille minette, qui s'est approchée en riant comme une folle, reconnaît tout à coup la queue et les pattes de son minou à elle.

Une seconde paralysée par l'émotion, elle ne tarde pas à pousser des cris pitoyables, et qui signifient clairement ces mots :

—Mille millions de bombes et de mitraille ! c'est mon "minou" ! Au secours ! Sauvez-le !

UN SINGE EXTRAORDINAIRE

Venu on ne sait d'où ; échappé probablement de quelque ménagerie ou d'un cirque ambulant quelconque, le gros singe dont je viens aujourd'hui, mes petits amis, vous raconter l'histoire incroyable, mais pourtant authentique, est un singe tout à fait extraordinaire. Il possède... ; mais n'anticipons pas, et à vous le soin de dévider, fil par fil, l'écheveau des qualités et des défauts d'un singe tel qu'on n'en vit et que onceques n'en verra jamais dans notre bonne ville de Montréal.

Un beau matin de l'an de grâce 1907—la nouvelle n'est pas rance, comme vous voyez— ; donc un beau matin de l'an de grâce 1907, un riche citoyen de Ville-Marie, aujourd'hui Montréal, vivant en seigneur dans une princière résidence portant le No 1 de la rue Eden, au haut de la rue Sherbrooke, fut très surpris et même un peu effaré d'apercevoir, à son lever, tapi dans un coin de son jardin, un singe de l'espère Ouistiti de la plus belle eau ; mais tout sale, tout crotté, crevant de faim et de misère, en un mot en fort piteux état. De ses petits yeux noirs (ceux du singe) de grosses larmes roulaient sur ses joues poilues amaigries.

Un tantinet rassuré par l'attitude de la bête, notre Crésus s'avance en se tenant toutefois prudemment sur ses gardes : On ne sait jamais au juste, en ce bas monde, à qui l'on a affaire. Le singe pousse de petits cris plaintiffs, et, de ses pattes velues, comme pour faire comprendre qu'il a l'estomac vide, se frappe à coups redoublés le ventre, qui sonne tel un tambour.

Touché de compassion, et se demandant si la chose qui se lamente sous ses yeux est bien un singe ou un être humain favori de la laideur, M. Baptiste (c'est le nom par lequel toute la ville de Montréal désigne le riche citadin), M. Baptiste ne doutant nullement des intentions pacifiques de la pauvre bête, lui adresse paternellement la parole et l'invite, en ces termes, à le suivre : "Mon pauvre "Monkey", tu meurs de faim, de soif et de bien d'autres choses, n'est-ce pas ? Viens, suis-moi sans crainte, et nous allons te restaurer. Si tu es une bonne pâte de singe, dépourvue de malice, tu feras partie de la famille."

Enchanté, le singe sèche ses larmes, saute, rit, gambade joyeusement, fait mille grimaces derrière M. Baptiste, auquel il semble dire en son langage : "Oh ! M. Baptiste, M. Baptiste ! quel bon cœur vous avez ! Que le bon Dieu des bêtes vous bénisse !"

Mais l'entrée triomphale du Ouistiti à la maison produit d'abord tout un émoi facile à comprendre : les bonnes, poussant des cris de dinde, gagnent la cour ; Mme Baptiste, paralysée par l'horreur, s'écrase sur un fauteuil en murmurant : "Mon mari est fou !" ; Prince, hurlant, se terre sous un buffet ; Minette, grondant, la queue en balai et le dos en brosse, enfile l'escalier menant aux combles. Réveillées par tout ce tintamarre, Annette et Louisa, les deux amours de fillettes de M. Baptiste, accourent à moitié endormies, dans leur robe de nuit, et, à la vue du singe accroupi dans une attitude humble et suppliante aux pieds de leur père : "Mais, papa, s'écrient-elles d'une commune voix, et sans le moindre effroi — l'innocence ignorant la laideur, et les anges n'ayant pas peur du diable — mais, papa, qu'est-ce que c'est que ça !

—Une bonne bête de singe qui meurt de faim, fillettes, répond M. Baptiste.

Annette et Louisa s'empressent de bourrer l'animal de friandises. Celui-ci, une fois repu, se laisse complaisamment débarbouiller par les fillettes, auxquelles il jure une reconnaissance et une fidélité sans limites.

La curiosité faisant taire la frayeur, les bonnes sont revenues à pas de loup, Mme Baptiste a repris ses sens, et Minette, au bas de l'escalier, se demande ce que cela peut bien être. Seul, Prince, appréhendant sans doute un rival, s'obstine à demeurer sous le buffet, d'où la famine seule le fera sortir, et bientôt M. Ouistiti devient le favori de la maison.

D'une intelligence vraiment surprenante, pour un singe, il saisit le moindre signe, et par ses mimiques toujours drôles, exprime clairement ce qu'il veut. Ce serait une perfection de singe auquel, comme disent les fillettes, il ne manque que la parole, s'il n'aimait pas tant, à l'occasion, jouer aux bonnes et aux serviteurs des tours de singe absolument pendables.

Un bien vilain défaut chez un singe, n'est-ce pas, mes amis ? Mais combien plus vilain encore chez un enfant ?

Vous n'ignorez pas la facilité d'imitation que possèdent ces bêtes-là. Or, un soir qu'Annette et Louisa étaient fort occupées à écrire sur leur adoise la leçon du lendemain, notre singe vint gravement s'asseoir à la place occupée un instant auparavant par le professeur des fillettes. Celles-ci, après avoir ri de bon cœur, écrivent en grosses lettres sur leur ardoise le mot "Monkey", puis passent à tour de;rôle tablettes et crayon au professeur improvisé. Le singe, exécutant sa plus belle grimace, écrit à son tour et sans manquer une lettre : "Monkey", sur la tablette d'Annette, "Monkey" sur celle de Louisa, à la grande joie des fillettes, qui battent des mains et crient bravo !

Monkey, comme vous l'allez voir, ne devait pas oublier sa première leçon d'écriture.

Le lendemain matin, au moment où la jeune cuisinière de M. Baptiste était fort occupée autour de ses casseroles, notre singe s'introduit très indiscrètement dans sa chambre. Sur la petite table, à côté d'un encrier et d'une plume, repose une enveloppe non cachetée, et qui portait cette adresse : M. Brindidi, commerçant en chiffons de laine et de coton, rue du Port (ville). Ouistiti y fouille adroitement et en retire une lettre qui commençait ainsi :

Mon cher Brindidi... D'un trait de plume, la bête, à la suite du mot Brindidi, écrit en grosses lettres : "Monkey" — ce qui faisait : Mon cher Brindidi Monkey, — puis remet tout en place et s'en va. La cuisinière, sans méfiance, puisqu'elle ignorait la visite du singe, cachète sa lettre, sans la relire et l'expédie à M. Brindidi, qu'elle devait épouser après le prochain carême. Naturellement, le mariage avec le commerçant en laine et en coton fut cassé, au grand désespoir de la cuisinière, qui n'a jamais su pourquoi.

Or, depuis ce jour-là, mes amis, malheur aux lettres qui traînent dans la demeure princière de M. Baptiste ; Monkey, très proprement, ne manque jamais d'en biffer la signature et d'y apposer sa griffe. Et je n'en finirais pas si je voulais vous raconter par le menu les procès, les chicanes et les guerres qui s'ensuivirent ; on en frémit encore dans "Landerneau". Il n'est pas jusqu'aux coffres et surtout aux boîtes à cigares de M. Baptiste lui-même qui n'aient à souffrir des

déprédations du Ouistiti, car un des plus grands plaisirs de notre singe est de jeter l'or et l'argent par la fenêtre : Il n'y a pas très longtemps, la semaine dernière, je crois, M. Baptiste, ayant oublié un soir de fermer son coffre-fort, en trouva le lendemain tout le contenu dans le jardin.

Mais les cigares ont pour Monkey un attrait extraordinaire invincible. Voyez-le en allumer un gravement, comme un fumeur consommé ; c'est le dernier de la boîte qu'il tient dans sa main gauche, et qu'il a trouvée traînant sur le bureau de M. Baptiste. La pauvre bête en a fait une maladie, mais que voulez-vous, mes amis, c'est plus fort que lui : Monkey est un singe d'ordre, il n'aime pas à laisser traîner les choses. C'est pourquoi, assis près de la table sur laquelle la servante a oublié un verre et une carafe aux trois-quarts pleine d'excellent bordeau, Monkey, qui n'aime pas la petite bière, après avoir rempli consciencieusement, et à deux reprises, le verre, vide la carafe et le verre jusqu'à la dernière goutte, et se saoûle comme un Polonais. Sous les fumées du vin, il met la maison à sac, n'écoutant pas plus M. Baptiste et Mme Baptiste que les domestiques. Mais à la voix de ses petites maîtresses, il redevient doux comme un agneau et se laisse enchaîner comme un caniche.

Aussi, quand les deux fillettes, accompagnées de leur bonne, sortent dans la rue, rien n'est plus curieux que de voir le singe les suivre pas à pas et rôder autour d'elles comme pour les protéger. Malheur à l'animal, chien ou chat, qui passe trop près de ses petites maîtresses, notre singe, avec une agilité sans pareille, saute sur leur dos et fait tant et si bien des griffes et des dents que chiens et chats, hurlant à pleine gorge, déguerpissent comme s'ils avaient le diable à leur trousse. C'est pourquoi la rue Eden est la rue la plus tranquille de Montréal: aucun animal n'ose plus s'y fourvoyer.

Hier, M. Baptiste ayant donné un grand repas de famille, l'ami Monkey, grâce à la complaisance des invités, ayant encore bu un coup de trop, n'a trouvé rien de mieux comme amusement que de jeter par la fenêtre ouverte de la salle, tout le service, nappe comprise : les chaises prenaient à leur tour le même chemin, quand Annette et Louisa firent leur apparition. Honteux, le coupable fut conduit à M. Baptiste, qui l'a mis au cachot, au pain sec et à l'eau. Vous avouerez, n'est-ce pas, que l'animal ne l'avait pas volé ? Si vous aimez à le voir, mes petits amis, prenez les tramways de la rue Sherbrooke ; ils vous conduiront directement à la rue Eden, au No 1, à la demeure princière de M. Baptiste, où Annette et Louisa, toujours aimables, se feront un plaisir de vous recevoir et de vous présenter à leur fidèle ami Monkey.

A TROMPEUR, TROMPEUR ET DEMI

POUR LES PETITS "MALINS"

Au sortir de son somme de l'après-dîner, Bébé, se frottant les yeux, s'en va trouver son fidèle ami, Azor, et lui raconte les jolies choses qu'il a vues durant son sommeil : De beaux jardins remplis de fleurs, de belles tables chargées de confitures, de beaux carrosses où les bébés montaient pour aller courir dans les nuages et jouer à cache-cache avec les anges du bon Dieu, et combien d'autres merveilles qu'il serait trop long de vous énumérer ; puis tout ému :

—N'est-ce pas, Azor, que c'est beau ?

Azor, la queue frétillante, répond à sa façon, c'est-à-dire en caressant de sa langue souple les joues roses de Bébé—car Bébé a les joues roses, de belles joues roses ; les yeux bleus, de beaux grands yeux bleus : le nez mignon, un beau petit nez mignon ; les dents blanches, de belles petites dents blanches, et une chevelure blonde, une superbe chevelure blonde, cachant des oreilles qui doivent être très fines. Ah ! c'est un beau Bébé, un très beau bébé ; et, si l'on en croit sa maman, il n'y a pas au monde un seul bébé aussi beau que ce bébé-là. Mais, ce beau bébé-là aime à faire son gros malin, et chaque fois que l'occasion s'en présente, il joue quelque bon tour—non pas à ses petits frères et à ses petites sœurs, il n'en a pas, malheureusement, mais à Mimi, son chat, et au fidèle Azor, le chien de son papa.

Pas plus tard qu'hier, Azor fut victime d'une farce de Bébé. Bébé, après avoir dévoré une bonne partie de la galette dorée que lui avait apportée sa tante Louise, appelle à grands cris Azor et Mimi. Le chien et le chat, flairant le morceau de galette, s'empressent d'accourir, Azor en gambadant et Mimi en ronronnant, le dos en rond.

Bébé, tenant le morceau de galette entre le pouce et l'index, et à une hauteur prudente, s'adresse à ses deux amis et leur tient à peu près ce langage :

—Ce que je tiens là, mes amis, est une partie de la galette que m'a apportée ma bonne tante Louise, et que je n'ai pu croquer toute, parce que je n'avais plus faim. Je voudrais bien vous en donner à chacun, mais le morceau est trop petit pour être partagé. Si je te le donne, Azor, Mimi sera fâché. Si je te le donne, Mimi, Azor ne sera pas content. Que faire ? Tirons à fa courte paille. Et Bébé, gravement, saisit de sa main libre deux bouts de carton, l'un plus long que l'autre, les présente à Azor, qui, en chien bien appris, enlève délicatement le plus court.

—Tu as gagné, Azor, s'écrie Bébé; à toi la galette !

Azor répond par un "Ouaou" joyeux. Bébé lui présente le morceau, et au moment où Azor allait le happer, Bébé se retourne vivement et donne la galette au chat, en s'écriant :

—Attrapé ! Azor, attrapé !

Serrant la queue et portant bas l'oreille, le pauvre Azor va se coucher dans un coin, en jurant par tous les chiens qu'il aurait sa revanche. Il l'eut, en effet, mes amis comme vous l'allez voir.

Dong ! dong ! dong ! dong. Le timbre de l'horloge sonnant quatre heures, rappelle à Bébé qu'il doit avoir faim. Aussi le voit-on apparaître, la main droite derrière le dos, tandis que, de la main gauche, il porte à sa bouche... — Quoi donc ? — on dirait une flûte — Une flûte ! oh non ; Bébé n'est pas encore musicien à ce point-là ; et puis, une flûte ne se joue pas par ce bout. C'est une longue tartine de beurre, sucrée, pleine de saveur, et qui vaut mieux pour Bébé que toutes les flûtes du monde.

Mais le petit bonhomme, malgré son air de Saint-Nitouche, médite sans doute quelque grand dessein, puisqu'il oublie de croquer son pain beurré, sucré, plein de saveur.

—Si je jouais un bon tour à Mimi ! se dit notre petit farceur, la beurrée serait bien meilleure !

Aussi, sans plus tarder, il appelle Mimi. Mimi, sachant parfaitement que c'est l'heure du goûter de Bébé, s'empresse d'accourir, et Bébé, trèt calin, lui dit :

—Ecoute, mon beau Mimi, comme tu es un amour de Minet, très sage et très fin, je t'invite à prendre part à mon repas. Seulement, tu n'en diras rien à ton ami Azor : il serait jaloux. Eh bien ! voilà comment nous allons procéder pour que le partage soit égal : En ma qualité de Bébé, je vais prendre une première bouchée—et Bébé mord à belles dents la tartine—en ta qualité de Minet tu prendras la deuxième. Alors, Bébé étend la main vers le chat, le chat allonge la patte vers la beurrée, Bébé retire vivement la main, et ce manège se répète un certain nombre de fois, à la grande joie de Bébé, qui rit comme un bossu. Azor, de son coin où il fait semblant de dormir, suit de l'œil tous les mouvements de Bébé. Celui-ci, après une dernière offre à son cher Mimi, porte la tartine à ses lèvres, y mord du bout des dents, et, s'adressant au chat :

—Cher Mimi, n'est-ce pas que c'est bon ? fait-il, en se caressant l'estomac.

Et, ce disant, il ramène la main gauche derrière son dos où, de toute sa longueur, la tartine s'allonge du côté d'Azor.

Azor, qui guettait l'occasion, s'avance à pas de loup, fait un clin d'œil à Mimi, puis ouvrant toute grande sa gueule de chien, happe d'un coup de dents et engloutit la tartine ; mais déchire la robe de Bébé ; puis, satisfait, se cache sous un meuble, où il digère en sûreté et sans remords le pain beurré-sucré plein de saveur de Bébé.

Les deux poings sur les yeux, la bouche grande ouverte, Bébé pleure comme un petit veau. A ses pieds, assis comme un pacha, la queue en crosse, les oreilles à pic, Minet se moque à son tour de Bébé. Elevant sa voix de Minet au diapason de la voix de Bébé, Mimi, les yeux brillants, hurle comme les chats et les enfants seuls savent hurler. Pauvre Bébé !

Or, mes enfants, depuis ce jour, Bébé, Azor et Mimi sont plus grands amis que jamais ; car Bébé, tout de bon corrigé, ne s'avise plus de jouer de vilains tours à ses fidèles compagnons à quatre pattes, qui sont pleins d'attentions, de prévenances pour lui, et ne savent que faire pour lui être agréables.

Moralité. — Il ne faut jouer des tours à personne, pas même aux chats et aux chiens, car le proverbe dit : A trompeur, trompeur et demi !

Mais, mes amis, comprenez-vous bien ce que ces paroles signifient? Non, peut-être. Eh bien, cela signifie que le "gros malin" qui se plaît à jouer ce qu'il appelle "de bons tours" — bons pour lui qui s'en réjouit, mais mauvais pour ceux qui en sont les victimes — finit toujours par rencontrer un jour ou l'autre, et au moment qu'il s'y attend le moins, un autre petit ou gros malin, plus malin que lui, qui le joue de la belle façon et le fait passer pour un dindon.

Du reste, la satisfaction éprouvée à la suite d'un bon tour bien réussi doit, si je ne me trompe, durer moins longtemps qu'une tartine de confitures sous la mâchoire d'un mignon qui aime les bonnes choses.

Aussi, croyez en l'expérience et les conseils de votre vieil ami : Loin de vous aviser de jouer des tours, exercez-vous à faire plaisir, à rendre service, et vous verrez, aprè une bonne action, combien le cœur bat heureux et tranquille.

QUAT'-PIASS'-LAPIECE

Il y a quelques années, les touristes qui se rendaient sur le mont Saint-Hilaire pour en admirer le petit lac en forme de cratère, et pour jouir, du haut du "Pain-de-Sucre", de l'admirable panorama, qui se déroule, à perte de vue, tout autour de la montagne, ne manquaient pas d'être arrêtés, à mi-chemin, par une petit vieillard, à l'aspect lamentable, venu on ne savait d'où, et habitant, depuis longtemps déjà, une vieille maison en ruines, et qui leur demandait invariablement : "La charité, s'il-vous-plait, pour l'amour de Dieu."

Les touristes avaient-ils été nombreux et généreux, le petit vieux se hâtait le lendemain matin, vers le village, pour échanger ses petits et ses gros sous, contre des pièces blanches, jamais en son nom, bien entendu.

S'adressant de préférence, aux petits commerçants de l'endroit : "Seriez-vous assez bons, leur disait-il, pour me donner une petite pièce blanche pour ces vingt-cinq sous ? C'est Monsieur un tel qui m'envoie. Puis quand le "Bonhomme" se voyait en possession de quatre pièces blanches, de vingt-cinq centins : "Voudriez-vous avoir l'obligeance de me donner une grosse pièce, pour ces petites pièces ; c'est madame une telle qui m'envoie... et les grosses pièces d'argent pour des pièces d'or; plus rares, celles-ci ; mais le vieux savait où les trouver. Il se rendait dare dare chez le Seigneur de l'endroit, dont les coffres, disait-on, en étaient toujours pleins.

Et si un curieux s'avisait de dire au vieillard : "Vous devez être riche comme un Crésus ?" il recevrait invariablement la réponse suivante : .Oh ! mon bon monsieur, riche, moi ! c'est à peine si j'ai pu mettre de côté quat'piass, pour mes vieux jours ! quat'piass', Monsieur, quat'piass' ! !

Or il arriva que le vieillard qui, de son nom s'appelait Lalimace, ne tarda pas à être désigné sous ceux de "Le vieux Lapièce Quat'Piass' Lapièce," disaient les gamins. Lalimace faisait ce commerce-là depuis plus de trente ans ; et dame rumeur, qui n'a pas toujours tort, prétendait que, sous quelque vieille pierre de la masure il y avait un vrai trésor ; d'autant plus que le vieux vivait aux crochets de tout le monde et ne déboursait jamais un sou.

Du reste, à diverses reprises, plusieurs touristes, qui s'étaient attardés sur la montagne, avaient, en passant près de la villa en ruines, le soir, cru entendre le son caractéristique de pièces de métal remuées à pleines mains : c'était le vieux Quat'Piass'Lapièce passant une partie de ses nuits à compter et recompter sa fortune.

....

Un dimanche du mois d'août de l'an de grâce 1893, je me trouvais en visite, chez mon oncle B..., qui, outre sa fortune possédait les trois plus charmants garçons du monde : Bruno, Maurice et Alexis, âgés respectivement de quinze, seize et dix-sept ans, mes compagnons d'étude et mes (amis) cousins enchantés de passer l'été à la campagne, dans la magnifique villa élevée sur le bord de la rivière Richelieu...... Allons au Lac ! La proposition est acceptée, et, une heure plus tard, nous devisions gaîment sous le chêne, plusieurs fois séculaire, qui essaye, mais en vain, de mirer ses branches dans les mystérieuses et sombres eaux d'un lac, grand comme la main, mais profond comme un cœur de femme : nul, dit-on ne put jamais en atteindre le fond.

En passant devant la masure, nous n'avions pas manqué d'être salués par l'éternel refrain du vieux Lapièce : "La charité, s'il vous plaît, pour l'amour de Dieu."

Vous devez avoir un joli magot, père Lalimace, lui avions-nous dit.

—Oh ! mes bons Messieurs, je possède bien peu de chose ! C'est à peine si j'ai pu mettre de côté "quat'piass" pour mes vieux jours ; "quat'piass", messieurs, "quat'piass" ! Et ce disant d'un air piteux, Lalimace avait porté furtivement set regards vers le fond de la cabane, prêt à bondir, si nous eussions fait mine d'y entrer.

Le souvenir du "Bonhomme m'obsédait.

Voulez-vous jouer un bon tour au vieux ladre, dis-je tout à coup à mes cousins ?

—Comment cela ? répondirent-ils.

—En le soulageant de son magot.

—Nous nous ferons assommer !

—Ne craignez rien, je m'en charge. Et j'explique mon plan ; oh ! un plan bien simple, comme vous allez voir.

Au crépuscule, j'envoie les trois frères en avant, leur recommandant de saluer très haut le vieux, et de m'attendre sous le couvert à quelque distance de la masure, mais sans éveiller la susceptibilité de l'avare.

Pour moi, travesti de mon mieux, visage barbouillé, chapeau déformé, manches et pantalons troussés, je descends, une heure après ; arrive à pas de loup, devant les quelques planches servant de porte au logis du vieil Harpagon, mais solidement barricadées.

Quat'Piass' caressait son or : j'entends les pièces roulant en cascade dans quelque sacoche. Je frappe violemment. Lalimace bondit, et, enfouissant précipitamment ses "chers petits" sous la paillasse :

—Qui va là ? fait-il, d'une voix moins que rassurée.

—Un pauvre chrétien égaré qui meurt de fatigue et de faim, dis-je, en imitant la voix chevrotante du vieux.

La charité, s'il vous plaît, pour l'amour de Dieu.

—"Je n'ai rien, s'empresse de répondre le vieux ladre... Je viens de manger ma dernière croûte... Je suis plus pauvre que vous... Suivez le chemin, il mène au village... Il n'y a pas loin"....

Je m'éloigne, faisant sonner très fort les cailloux de la route ; puis, revenant brusquement sur mes pas, je rampe comme un sauvage, vers un énorme peuplier, en face de la maison en ruines.

Le vieux Quat'Piass'Lapièce tremblant pour son or, ne le croit plus en sûreté dans la masure. Il écoute longtemps, longtemps, très longtemps, immobile, l'oreille collée aux planches.

N'entendant plus rien, il se précipite sur son trésor, le saisit, le caresse avec amour, le presse sur son cœur, telle une mère, son unique enfant échappé à la mort ; lui adresse les mots les plus tendres comme aussi les plus passionnés ; et, doucement, bien doucement, sans bruit, pieds nus, se glisse au dehors, le corps ployé en deux, le nez rasant la terre, l'œil et l'oreille au guet.

Où va-t-il ? Je l'ignore, mais ne bouge mie.

Bientôt le vieux revient dans son taudis, se jette sur son grabat, agité, inquiet... Si on le lui prenait !...

Il lui semble qu'on a marché sur le chemin. Il se lève, poussé par un ressort, écoute, et va s'assurer que son or est bien là où il l'a enfoui. Trois fois ce manège se répète. Finalement, harassé, le pauvre homme s'endort.

De ma cachette, je m'élance, sur le bout des pieds, vers un vieil ormeau à moitié desséché et finissant tristement ses jours à une vingtaine de verges en arrière de la bicoque. Plongeant le bras dans le ventre creux de l'arbre, je m'empare du magot, et, bondissant comme un chevreuil, je rejoins mes cousins.

Le vieux m'a-t-il entendu ou bien la corde qui relie son cœur d'avare au trésor a-t-elle vibré ?

Quoiqu'il en soit, Lalimace s'élance à son tour.

Il vient à peine de disparaître derrière les murailles en ruines qu'un cri terrible, un seul, traverse les airs, troublant le silence profond de la nuit. Ce cri parvient à nos oreilles, si déchirant, si angoissé que nos cheveux se dressent sur notre tête, et tous ensemble, en quelques sauts, nous arrivons, émus, auprès du vieil ormeau.

Au pied de l'arbre git une masse sombre.

C'est le cadavre du vieux Quat'Piass'Papièce foudroyé par la douleur.

Lançant la sacoche au fond de l'ormeau, je m'enfuis éperdu, précédé de mes trois cousins, filant comme des lièvres.

Le surlendemain, sulement, on découvrit le pauvre diable. Tout le monde crut à une mort naturelle, car nous avions gardé un prudent silence. Et si, aujourd'hui, je fais publiquement ma confession, c'est afin de soulager ma conscience bourrelé par le remords, depuis quatorze ans.

La masure fut fouillée de fond en comble. Pour toute fortune on découvrit, sous le grabat, quatre grosses pièces d'argent ; les quat'-piass', Monsieur, les quat'piass', que l'avare avait mises en réserve, non pour ses vieux jours, hélas ! mais pour payer les frais de son enterrement.

Et le magot du vieux Lalimace—Quat'Piass'Lapièce—repose probablement encore, dans la souche vermoulue du vieil ormeau emporté par le vent ; car ni mes cousins ni moi n'avons eu la tentation d'aller l'y quérir.

Avis aux chercheurs de trésors.

UNE VILAINE SORCIERE

CONTE CANADIEN POUR MES PETITS AMIS

En parcourant les riches et pittoresques campagnes du beau Canada, j'ai rencontré tout dernièrement, appuyée sur une forte béquille, une vieille, vieille sorcière, toute ridée, toute ratatinée et laide à faire peur à un ours gris.

Si encore la vilaine guenon était bonne ! mais non : sa méchanceté est telle, qu'elle entraîne les petits garçons au fond de l'eau ; met le feu à la soyeuse chevelure blonde ou brune et aux belles robes des petites filles ; empoisonne les uns, estropie les autres; en un mot, fait le plus de mal possible aux enfants qui ont le malheur de l'écouter ; car la plus grande, l'unique joie de la méchante vieille, c'est de pousser nos "Chéris" à faire ce que leurs papas et leurs mamans leur ont défendu. Oh ! la vilaine sorcière !

Arrivé près d'elle, je lui dis poliment : Où allez-vous, la mère ? Vous êtes bien trop vieille pour vous mettre ainsi sur le chemin !

Elle me répondit d'un ton bourru : "Tu es trop curieux, mon garçon : je vais où cela me plaît ; mêle-toi de tes affaires !" Et elle continue sa route en maugréant. Je fais mine de l'accompagner. Elle se retourne, lève son gros bâton et s'écrie d'un ton farouche : "Si tu as le malheur de me suivre, je te casse la tête, effronté polisson !"

Toi, pensai-je, vilaine vieille, tu dois ruminer quelques mauvais coups ! attention ! Je ne me trompais pas, mes petits amis.

Mais comment empêcher une sorcière de faire du mal ? c'est si malin, une sorcière, quand c'est mauvais !

Je la suivais donc des yeux sans oser faire un pas ; car malgré ma barbe grise, j'avais peur du gros bâton : ce doit être terrible un coup de bâton de sorcière.

Je me trouvais donc fort embarrassé,, quand une voix d'une douceur infinie murmure à mes oreilles :

"Tiens, mon fils, prends cet anneau." Et une mignonne main blanche me glisse au petit doigt un magnifique anneau d'or. La voix douce ajoute : Pendant deux heures cet anneau aura la vertu de te rendre invisible, toutes les fois que tu le désireras, et aussi la vertu de guérir toutes les plaies qu'il touchera. Va ; je suis la Charité.

Ah ! la bonne Charité ! comme j'aurais voulu la remercier ! Mais j'eus beau regarder de tous côtés, je ne vis personne.

La vraie charité, mes enfants, est comme les violettes ; elle cherche constamment à se cacher, elle n'aime pas à se montrer quand elle fait le bien. Imitez-la.

Seule, là-bas, la méchante vieille s'avançait clopin-clopant, vers le fleuve.

Bien vite je cours vers elle. En entendant le bruit de mes pas, elle fait volte-face, le bâton levé, prête à frapper et paraît fort surprise de ne voir personne. "Je l'ai pourtant bien entendu marcher, fait-elle, tout haut." Oui, mais l'anneau d'or de la Charité ne lui permettait pas de me voir.

Enchanté, je riais dans ma barbe de l'étonnement de la vieille chipie quand accourut en chantant, petit Pierre, enfant d'une ferme voisine.

S'approchant du fleuve, petit Pierre considère l'eau qui murmure et semble lui dire gentiment : "Viens donc que te je te caresse." Mais petit Pierre n'ira pas dans l'eau, non ! non ! ses parents le lui ont défendu.

La vilaine sorcière s'avance vers l'enfant et lui dit en adoucissant sa voix : "Eh bien ! mon mignon, tu ne te baignes donc pas" ?—Non, répond le petit, maman ne veut pas.

—Qu'est-ce que cela fait ? reprend la vieille : les mamans défendent toujours ce qui fait plaisir aux enfants ! Il fait bien chaud et l'eau est si douce, si agréable ! Baigne-toi, mon amour ; je te le permets, moi ; ta maman n'en saura rien.

Et l'imprudent enfant se jette à l'eau, très profonde et très rapide en cet endroit.

Entraîné par le courant, petit Pierre se met à crier au secours. Il va disparaître sous l'onde perfide quand je le saisis par la main et le ramène sur le rivage.

La vieille sorcière n'en revient pas. Je l'entends qui murmure entre ses quatre branlantes dents jaunes :

"Ce petit aurait dû se noyer... Je n'y comprends rien ! Il y a du diable ou du bon Dieu là-dessous !....."

Plus loin, près d'un verger, une jolie fillette de huit ans dévore des yeux les fruits appétissants d'un pommier.

"Eh bien ! ma fille, lui dit la vieille, d'une voix mielleuse, tu ne manges donc pas quelques-unes de ces bonnes pommes fameuses ?"

—"Oh ! non ! répond la fillette: Papa me l'a bien trop défendu" !

—"Qu'est-ce que cela fait ? reprend la vieille ; elles n'en sont que meilleures. Et les papas d'aujourd'hui ne sont bons qu'à contrarier leurs petites filles ! Va, mignonne, va, je te le permets, moi ; mange ces pommes : ton papa n'en saura rien.

Et la fillette écoutant l'infâme vieille, pénètre dans le verger et pousse bientôt un grand cri de terreur. Un énorme chien se précipite sur elle la gueule grande ouverte ; il n'en fera qu'une bouchée.

Saisissant la pauvre petite plus morte que vive, je la remets sur le chemin.

Surpris, le gros chien serre la queue et s'en va. Quant à la vieille ratatinée, elle n'en peut croire ses yeux. Je l'entends qui murmure entre ses quatre-vieilles dents jaunes:

—"Cette petite aurait dû être dévorée !... Je n'y comprends rien ! Il y a sûrement du diable ou du bon Dieu là-dessous."

Un peu plus loin s'élève une jolie maisonnette. La porte en est ouverte. La sorcière entre ; j'entre derrière elle, mais sans bruit.

Hélène et Yvan, l'un garçon de cinq ans et l'autre, adorable fillette de six ans, sont seuls en ce moment : leur mère est chez la voisine et le père, lui, travaille aux champs.

—Eh bien ! mes agneaux, fait la vilaine sorcière, on ne s'amuse donc pas ici ? Il est si facile pourtant d'avoir du plaisir ! Tenez, voyez comme c'est beau !" Et la méchante vieille frottant une allumette, la fait flamber aux yeux ravis des deux petits, en disant : "Pourquoi ne jouez-vous pas ainsi ?"

—"Nos parents, répond Hélène nous ont défendu de toucher aux allumettes."

—"Qu'est-ce que cela fait ? réplique la sorcière : les parents ont toujours peur de rien ! Allez, mes bijoux ; je vous le permets, moi, jouez aux allumettes : c'est si beau ! Jouez, mes mignons, vos parents n'en sauront rien ! Et les petits étourdis écoutant l'horrible vieille, montent sur une chaise, s'emparent des allumettes, frottent, frottent ; c'est à qui en allumera le plus... un vrai feu d'artifice.

Tout-à-coup le feu prend aux vêtements d'Yvan et se communique à la chevelure de la petite Hélène.

Le frère et la sœur poussent un cri d'effroi.

Toujours invisible, je serre les deux pauvres petits entre mes bras et étouffe la flamme.

La vieille en faillit tomber à la renverse. "C'est trop fort ! dit-elle en sortant : ce marmot et sa sœur auraient dû rôtir tout vivants !.... Je n'y comprends plus rien ! Il y a sûrement du diable ou du bon Dieu là-dessous !" Et furieuse elle s'en va ailleurs en bougonnant.

Décidément, l'affreuse guenon n'a pas de chance aujourd'hui. C'est bien fait pour elle, n'est-ce pas, chers enfants ?

Mais cette vilaine sorcière là dont je vous dirai l'affreux nom tout à l'heure, ne se décourage jamais lorsqu'il s'agit de faire le mal. Vous aussi, petits amis, ne vous découragez jamais quand il s'agira de faire le bien.

Donc, quelques minutes après, apercevant par une fenêtre ouverte le petit Adalbert à cheval sur un bâton, dans la chambre de sa mère, et, sur une tablette, à portée de la main, de petites bouteilles à moitié ou aux trois quarts pleines, la vieille "cathachrèse" dit à l'enfant : "C'est bien bon de jouer, mon chérubin, mais c'est encore meilleur de boire quelque chose de bon. Prends donc une de ces bouteilles... goûte.... tu verras comme c'est délicieux."

—"Non, répond Adalbert : c'est du poison ; maman me l'a dit. Si j'en bois, je mourrai."

—Gros nigaud, reprend la sorcière, ta mère t'a dit cela pour que tu n'y touches pas. Je te dis, moi—et je m'y connais—je te dis que c'est du sirop et du sirop délicieux. Goûtes-y tu verras.

L'enfant, gourmand, comme la plupart hélas ! de tous les petits enfants, se laisse facilement convaincre. Saisissant un flacon de laudanum, il le débouche sans peine et le porte à ses lèvres. Il va en avaler le contenu—du poison violent—quand d'un petit coup sec je fais tomber la bouteille à terre où elle se brise.

La maman accourt et corrige l'enfant qui pleure.

Oh ! combien imprudentes sont les mamans qui laissent ainsi du poison à la portée des enfants.

Malédiction ! hurle la vilaine sorcière. Ce chérubin-là aurait dû s'empoisonner !.... Je n'y comprends plus rien !... Il doit y avoir du diable là-dedans.

Et la rage au cœur, la vilaine sorcière grognant de plus belle, va porter ses méfaits ailleurs.

J'aurais bien voulu la suivre encore pour l'empêcher de semer le malheur sur ses pas ; mais hélas ! les deux heures fixées par la douce Charité, venaient d'expirer, et je m'aperçus avec regret que le bel anneau d'or n'était plus à mon petit doigt.

Du reste, j'eus beau regarder partout, l'exécrable sorcière avait disparu.

Vous êtes anxieux, chers enfants, de savoir le nom de la méchante vieille ? Mais vous la connaissez tous plus ou moins cette vilaine sorcière ; car elle vous a apparu bien des fois, et bien des fois elle vous a chuchoté à l'oreille ; peut-être avez-vous eu le malheur de l'écouter, ce que vous ne ferez plus jamais, n'est-ce pas ? Et vous serez de bons petits garçons, de charmantes petites filles, aimés de tout le monde, adorés de vos parents et surtout bénis du bon Dieu.

Voici : quand le diable, jaloux du bonheur d'Adam et d'Eve, envoya la vilaine sorcière sur la terre, il l'appela

DESOBEISSANCE.

C'est elle qui, sous la forme d'un serpent poussa, au Paradis terrestre, notre mère Eve, à manger le fruit défendu. Si j'eusse été là avec l'anneau d'or de la Charité, la première femme n'aurait pas mangé la fameuse pomme.

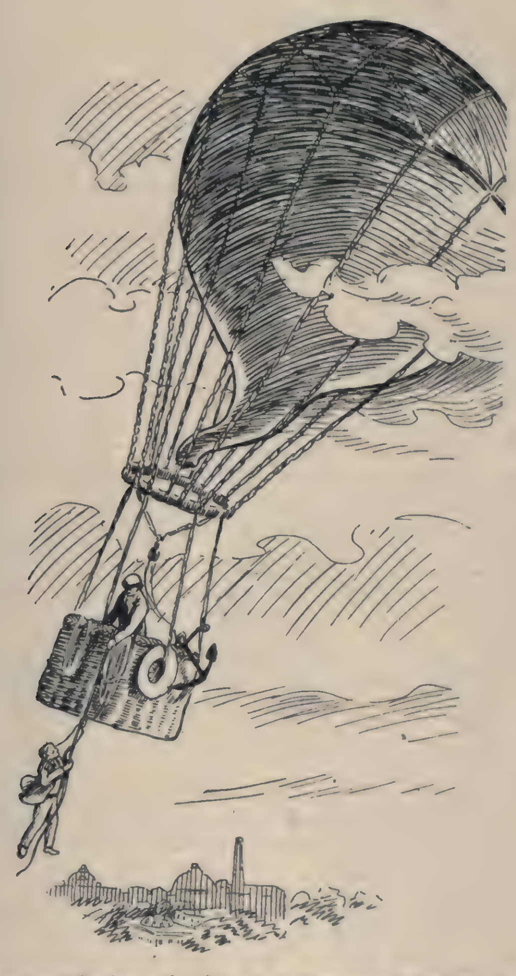
—Etait-ce une "pomme fameuse" ? l'histoire ne le dit pas ; mais c'est plus que probable—Eve n'en aurait pas présenté un quartier à Adam ; le monde ne serait pas si méchant et tous les enfants sans exception seraient des anges, tandis qu'il n'y a guère que ceux qui liront cette histoire, auxquels on puisse vraiment donner ce beau nom.

Je leur souhaite à tous de le mériter toujours.

GASPARD GRIMPEHAUT

OU L'ASCENSION INVOLONTAIRE

Les anciens qui ont la chance—ou la malchance—d'habiter encore notre planète et qui furent témoins de l'événement tragico-comique qui survint à Montréal, il y a plus d'un demi-siècle, ne se rappelle point cet extraordinaire événement sans trembler ni sans rire. Or voici ce que tout dernièrement me racontait l'un d'eux, un bon vieux Montréalais.



Par une splendide journée du mois d'octobre de l'an de grâce 1850, se massait aux abords du Champ de Mars de la bonne ville de Montréal, une foule considérable, citadins, villageois Canadiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, coudoyés par un certain nombre de purs Yankees accourus de Boston, Chicago, New-York et autres lieux.

Songez donc ! Un certain Godard, aéronaute français, célèbre depuis, devait, sur les ailes d'un gigantesque ballon de soie, s'élancer à la conquête de l'air.

On connaissait bien les "ballonnets" de papier, pour en avoir lancé, ou vu naviguer dans les airs, le jour de la Saint-Jean-Baptiste ; mais un ballon de taffetas, un ballon de soie, un vrai ballon, avec une nacelle au-dessous et un homme en chair et en os dans la nacelle, qui avait jamais vu ça ? qui aurait jamais cru ça ?

Aussi, les commentaires allaient-ils bon train. Et plusieurs de ces "finauds" qui se piquent de savoir tout—omnia scibilia et quœdam alia—c'est-à-dire tout ce qui peut être su et quelqu'autre chose encore, haussaient dédaigneusement les épaules, ne se gênant nullement pour affirmer bien haut leur science, pour exprimer plus haut encore leur incrédulité.

De ce nombre et au premier rang, se faisait remarquer un citoyen de Montréal, plutôt jeune que vieux, Gaspard Grimpéhaut de son vrai nom, nom prédestiné—célibataire endurci et barbier de son état ; petit, maigre, sec comme un Don Quichotte ; orné de deux bras d'une longueur démesurée, tels deux ailes de moulin à vent ; agité, remuant, nerveux ; appelant l'attention de tous par ses paroles et par ses gestes.

———o———

L'étrange "machine," aux trois quarts gonflée, se balance doucement sous le souffle caressant d'un imperceptible vent du Sud-Ouest et brille avec éclat sous les rayons d'un soleil illuminant le beau ciel du Canada, absolument veuf de nuages, ce jour-là.

Il est deux heures de l'après-midi.

Grande est l'excitation parmi la foule et plus grande encore sa curiosité.

Le barbier Grimpéhaut ne tient plus en place, va, vient, tourne autour de l'aérostat, touche aux cordages qui, enroulés solidement sur des pieux profondément enfoncés dans le sol, retiennent le ballon captif ; et indiquant du doigt le "monstre :"

"Ça ! fait-il, en soulevant les épaules, cette machine ! cette masse ! ça ! s'envoler dans les airs ? Allons donc ! à d'autres ! Pour moi, jamais on ne me fera avaler une couleuvre de ce calibre-là ! ! !

———o———

Cependant Godard a pris place dans la nacelle. Le petit homme rôde toujours, manie tout, touche à tout, de plus en plus convaincu que machine, nacelle et occupant iront s'abattre et s'écraser, au plus loin, sur le pavé de la rue Craig.

Le sacramentel : "Lâchez tout" vient de retentir. Les cordes sont vivement déroulées et le ballon, tel un coursier fougueux longtemps comprimé, s'élance d'un bond prodigieux vers le royaume de l'air, suivi et dépassé aussitôt par une clameur immense, cri d'horreur et d'épouvante sorti en même temps du fond de trente-mille poitrines.

Une forme humaine, bras écartés et tête en bas, pend ! Cette forme humaine, c'est le corps et l'âme angoissée du malheureux barbier Grimpéhaut, filant comme une flèche dans le sillage de l'aérostat.

L'infortuné, saisi par deux cordes qui—étrange hasard—se sont enroulées et, fort heureusement, nouées autour de ses pieds, est enlevé dans les airs tel un duvet.

Averti par le cri terrible de la foule qu'il se passe quelque chose d'anormal, Godard se penche sur la nacelle et voit avec stupeur l'étrange compagnon de route que le sort capricieux lui a donné. Ouvrir la soupape et redescendre, telle est sa première pensée. Il se met en devoir de la suivre, quand le malheureux barbier jusqu'alors immobile et glacé d'épouvante (on le serait à moins) s'agite désespérément, galvanisé par l'amour de la vie et l'instinct de la conservation.

Le ballon montait toujours. Obliquant légèrement vers le N.E. il passe alors au-dessus du Carré Viger et si haut déjà que l'infortuné Grimpéhaut n'apparaît plus que comme une petite loque informe agitée par le vent.

L'aéronaute lance vivement par-dessus bord une échelle de soie qui se déroule aux yeux des spectateurs secoués par une intense émotion, et passe à quelques pouces du pauvre pendu.

Des mains, des dents. Grimpéhaut la saisit avec une énergie farouche, tandis que, très distinctement, arrive à ses oreilles bourdonnantes, une immense clameur de soulagement et d'espérance.

Malgré ses entraves, le barbier grimpe avec l'agilité d'un singe, arrive au haut où, aidé par la main de l'aéronaute, il franchit le bord de la nacelle et s'évanouit.

Telle une vague lointaine et gigantesque monte de la terre un tonnerre d'applaudissements, tandis que le ballon continuant sa course diminue peu à peu de volume et enfin, disparaît à tous les regards.

———o———

Huit jours après, notre barbier, frais et dispos, arrive à Montréal. Ses concitoyens prévenus se précipitent au-devant de lui et le portent en triomphe jusqu'à sa boutique, magnifiquement décorée aux frais de la ville, et sur laquelle on lisait en grosses lettres rouges :

AU BALLON !
G. GRIMPEHAUT,
BARBIER.

Durant plus de vingt ans, ce fut le salon de toilette le mieux achalandé de l'Amérique : tout un chacun tenait à honneur d'être rasé et coiffé par un barbier si phénoménal, afin de l'entendre répéter avec un reste de frisson sur l'épiderme et un accent intraduisible :

Non, jamais je n'aurais cru qu'une semblable "machine" eût pu m'enlever comme ça !

LE SERPENT DE MER

Branle-bas universel dans le port de Ville-Marie : Bâteaux à vapeur, remorqueurs, goëlettes, barques, chaloupes, s'arment en toute hâte ; deux navires de guerre anglais sortent de leur flegme traditionnel et préparent leurs terribles engins de bataille. Partout, sur les ponts et les entre-ponts, c'est un va et vient extraordinaire, une animation inaccoutumée. Les quais sont insuffisants pour contenir les citoyens mâles et femelles, grands et petits, jeunes et vieux qui s'y sont précipités en hurlant sur tous les tons : Le Serpent de Mer ! Le Serpent de Mer ! ! Eh ! oui, le serpent de mer ; voilà la cause de ce remue-ménage.—Un vieux pêcheur, bien connu des marins, un vieux pêcheur absolument digne de foi, vient d'annoncer, il y a une heure à peine, qu'il a vu, de ses yeux vu, de l'autre côté du Pont Victoria, l'insaisissable monstre légendaire : Et même peu s'en est fallu que la terrible queue n'envoyât voltiger dans les airs et la barque et le pêcheur.

C'est bien le serpent de mer ; il n'y a aucun doute là-dessus ; car oncques ne vit dans les eaux du Saint-Laurent, animal pareil. La tête, pas très grosse, noire, écailleuse, est néanmoins épouvantable, avec ses deux grands trous ronds qui lui servent d'yeux. A égale distance des yeux, au milieu du museau, une vraie corne de rhinocéros, et qui doit être terrible. Une crinière énorme orne le cou de l'animal qui mesure, du museau au bout de la queue, certainement de soixante à soixante-dix pieds. Contrairement à toutes les données de la "Pisciculture", la queue ne se termine pas du tout en poisson ; elle est ronde comme un billot : On dirait qu'elle a été sciée par quelque golendard.

Quoiqu'il en soit, le légendaire serpent de mer a jugé à propos d'honorer de sa présence les superbes eaux du Saint-Laurent. Quoi d'étonnant ? La Baleine, elle, y est bien venue avant le Serpent.

Il s'agit donc de donner la chasse au monstre, de le capturer. Quel honneur pour Montréal ! La ville, après cela pourra dormir sur ses lauriers, jusqu'à la consommation des siècles.

En avant ! En avant ! ! Les vapeurs sifflent, grondent et mugissent ; les voiliers s'enflent et gémissent ; barques, nacelles, chaloupes craquent sous la poussée des rameurs vigoureux, et volent sur l'onde qu'elles effleurent à peine. C'est à qui retracera le premier l'invisible serpent ; c'est à qui s'en approchera le premier pour lui porter le coup de mort et le réclamer comme son bien. Quelle fortune ! !......

Déjà les vapeurs laissant loin, derrière eux, la flotille légère, louvoient à qui mieux mieux près du Pont Victoria. En première ligne évoluent les deux navires de guerre, mitrailleuses, revolvers, canons prêts à faire feu. Officiers et matelots scrutent avidement le fleuve. Bien malin sera le monstre s'il passe inaperçu.

Un long quart d'heure s'écoule ; près du pont, part du fond des barques retardataires un grand cri, que répète, à l'envi, le tout Montréal ancré sur les quais. Le Serpent ! Le Serpent ! ! Oui, le voilà, là-bas, au milieu du courant.—J'aperçois sa tête, dit l'un ; sa corne, dit l'autre ; sa queue, clame un troisième. Quelle longueur ! Regarde sa crinière ! Il descend vers l'Ile Sainte-Hélène... Quel animal ! Quel monstre ! ! Hourra pour le serpent de mer ! A nous le serpent de mer ! !... ...

Comme une troupe de papillons, les barques légères, voiles et rames, s'élancent. C'est une course échevelée impossible à décrire. Les coups de fusils se font entendre ; pour la plupart les balles se perdent dans le fleuve; quelques-unes, en sifflant, trouent la peau du monstre qui n'en a cure et continue tranquillement son chemin. Les bateaux virent de bord et sont bientôt devancés par les vaisseaux de guerre de Sa Majesté. A la blonde Albion doit revenir l'honneur de la capture.

Lorgnette sur le nez, les officiers immobiles sur le pont, comme des statues de bronze, suivent la marche indolente du serpent qui, sans souci du danger, parait dormir et se laisse tout doucement aller au fil de l'eau.

Au nombre des matelots anglais faisant le service se trouve un Canadien célèbre "harponneur" de baleines. Appelé à l'ordre par le capitaine, il s'avance avec assurance, comme un homme conscient de son adresse et de son mérite.

Jos., lui dit le capitaine, y a-t-il un harpon sur le navire ?

—Oui, mon capitaine.

—Te souviens-tu encore de ton ancienne adresse ?

—Oui, mon capitaine.

—Tu vois le serpent de mer ?

—Oui, mon capitaine.

—Tu prendras un harpon.

—Oui, mon capitaine.

—Tu le lanceras adroitement dans les flancs de la bête.

—Oui, mon capitaine.

—Et nous la hisserons à bord.

—Oui, mon capitaine.

—Hourra pour l'Angleterre !

—Oui, mon capitaine.

Cinq minutes plus tard, aux yeux ébahis de tous les spectateurs, un harpon, lancé de main de maître, s'enfonçait en vibrant, dans le dos du reptile, en produisant le son particulier d'un coin de fer pénétrant, sous le maillet, dans une souche de chêne ou d'érable. Le serpent oscille comme frappé au cœur, mais nullement ne s'enfonce sous l'eau comme sa cousine la baleine. Ah ! c'est un fier animal que le mystérieux serpent de mer !

Hisse ! Hisse ! clame le capitaine, ne se possédant plus d'aise, et presque aussi heureux que s'il eût remporté la victoire de Trafalgar. Un long câble muni d'un nœud coulant, et adroitement lancé, enserre le cou du monstre. Les matelots attelés, tirent en cadence amenant bientôt au niveau du pont la tête horrible du serpent recouvert d'algues marines...... et qu'avec un juron des mieux conditionnés ils rejettent promptement dans le fleuve.

Avec une stupéfaction facile à comprendre les malheureux viennent de s'apercevoir que le fameux serpent n'est autre chose qu'un long et vieux... billot.

Fiez-vous au serpent de mer après ça !

UN PARADIS DES BETES DISPARU

Un ami des bêtes qui, dit-il, sont souvent plus intéressantes que les hommes, ayant lu dans les grands quotidiens de Montréal le désarroi qui existait chez les gens et chez les animaux de Sainte-Madeleine, contrée jusqu'alors vierge de tout émoi "animal", par suite de l'apparition fantastique et funambulesque de bêtes plus ou moins féroces échappées des cages du cirque Sells and Downs, se rendit, touché de compassion, dans les parages arrosés par la sinueuse rivière Chambly ou Richelieu—comme vous voudrez. Or, ayant poussé une pointe jusque dans les forêts mystérieuses de Sainte-Madeleine, voici ce qu'il apprit de la bouche même des bêtes du lieu susdit, car l'ami des bêtes—il nous l'a affirmé du moins—comprend à merveille le langage des animaux gros et petits. Mais laissons-le parler :

"Arrivé à l'orée du bois, je découvris, tapi sous une touffe d'herbes sèches, un mignon levreau, pas plus gros que mon poing, et qui pleurait comme un veau, le pôvre ! L'ayant délicatement saisi, je lui demande doucement : Qu'as-tu donc à geindre de la sorte, pauvre petit ?

—Ah ! m'sieur, fit-il, de sa voix "léporeuse" et en essuyant ses yeux rougis du revers de sa patte gauche, ne m'en parlez pas ! depuis que le diable des bêtes a passé par là, nous sommes les plus malheureux du monde. Jugez-en plutôt. Vous voyez ce parc immense ajouta-t-il, en étendant sa patte droite vers la forêt, hier encore c'était un paradis avec des pelouses diaprées de fleurs, des lacs transparents comme le cristal, de grands arbres changés la plupart de fruits, ombrageant dans toutes les directions des perspectives de verdure ; et sur ces pelouses, à la surface et au fond de ces lacs, dans les branchages de ces arbres, tous les animaux de Sainte-Madeleine étaient heureux. Tous : insectes, oiseaux, poissons, quadrumanes, quadrupèdes, tous s'aimaient ; ours, chevreuils, souris et chats, mouches et araignées... vivaient côte à côte. Pas un coup de griffe ni un coup de dent. Pas la moindre querelle, aucun meurtre. Tous heureux, bénis, fraternels.

Hier, encore, vous auriez pu entendre, là, à la lisière de ce petit bois isolé, ce propos qu'un loup et un agneau échangeaient ensemble :

LE LOUP.—Vous avez soif ? moi de même. Justement, au creux de cette roche, voici de l'eau. Buvons.

L'AGNEAU.—Hé !! Il n'y a pas là de quoi nous désaltérer l'un et l'autre.

LE LOUP.—Buvez....

L'AGNEAU.—Après vous.

LE LOUP.—Non, non. Après vous.

L'AGNEAU.—Permettez, mon frère, que je refuse.

LE LOUP.—Et moi, mon frère, que j'insiste.

L'AGNEAU.—Je sais trop le respect que je vous dois.

LE LOUP.—Le respect implique l'obéissance. Buvez le premier.

L'AGNEAU.—Allons ! puisque vous y tenez.

LE LOUP, gracieusement.—Je l'exige.

L'AGNEAU, après avoir bu.—Ciel ! j'ai tout bu ? Qu'allez-vous penser ?

LE LOUP.—Que vous êtes un amour d'agneau. Et il l'embrasse.

Mais depuis, Ms'ieu, le loup furieux dévore les agneaux. Ah ! quel malheur ! quel malheur ! ! Et le petit lièvre se remit à pleurer.

—Va, ne pleure pas, pauvre petit chou, lui dis-je tout ému, nous tuerons le loup.

Après avoir essuyé pour la seconde fois ses larmes de sa patte gauche—car les lièvres qui pleurent ne sèchent jamais leurs larmes avec la patte droite. Pourquoi ? je vous dirai ça une autre fois. Ayant donc essuyé ses larmes de sa patte gauche, le petit lièvre poursuivit :

Hier encore, M'sieu, vous auriez pu être témoin du dialogue qu'une cigale perchée sur ce jeune érable à droite, et une fourmi, trottinant au pied de l'arbre, échangèrent ensemble :

La cigale disait.—C'est plaisir de vous voir aller et venir comme vous faites ; sans cesse en quête de votre nourriture. Vous n'arrêtez pas avant que vos greniers ne soient remplis. Ah ! ma mie, vous ne chômez guère !

La fourmi répondit.—Le bonheur de la vie, c'est l'activité.

La cigale ajoutait.—Vous avez raison. Au reste, si les gens comme vous n'amassaient pas, de quoi vivraient les oisives comme moi, qui ne savent que chanter, couchées au soleil ? Le travail des uns profite aux autres.

—Et tout le monde est satisfait, ma sœur. Chantez, chantez, je vous nourrirai.

Eh bien, M'sieu, aujourd'hui, la cigale chante bien encore, mais la fourmi ne lui donne plus rien à manger. Quand la pauvre cigale affamée lui demande quelque grain, elle lui répond brutalement, comme si ça pouvait lui remplir l'estomac : Vous avez chanté m'amie, eh bien, dansez maintenant !

O malheur ! les bêtes sont devenues aussi cruelles que les hommes Et le levreau se remit à pleurer.

Console-toi, petit, lui dis-je, nous tuerons la fourmi.

S'étant essuyé les yeux, toujours avec sa patte gauche, le petit lièvre continua ainsi :

—Hier encore, M'sieu, vous auriez pu juger de notre bonheur en entendant le monologue de l'âne à Martin de Sainte-Madeleine. Cet âne, vraiment philosophe et observateur, depuis une bonne heure errait, comme un magistrat, à travers le parc. S'étant arrêté près d'une vieille souche qui me servait de gîte, je l'entendis s'écrier :

"Où que j'aille, ce n'est autour de moi qu'embrassades et protestations de dévouement. Quelle entente ! Quelle union ! Quelle concorde ! Mais c'est le paradis des bêtes, ici ! Si je me tourne à droite, j'aperçois un jaguar en train de cueillir, pour la "petite" d'un vieux chevreuil, un bouquet de mignonnes pâquerettes. Si je me tourne à gauche, un épervier, épris d'une tourterelle, lui module une tendre cantilène. Ici des souris et des chats jouent à cligne-musette. Oh ! la joyeuse compagnie ! Là une même ronde emporte les loups et les brebis. Quel entrain ! Que de grâce ! Mais que dire de ce léopard qui tient un jeune singe entre ses pattes velues ! Comme il le dorlote et le baise ! Et, comme au fond de l'onde transparente de ce lac, ce bro-

chet et cette truite s'en donnent à cœur-joie des bonnes histoires qu'ils se racontent !—O fraternité universelle ! Solidarité ! Harmonie ! Mon Dieu ! pourvu que ça dure !

Mais à peine l'âne à Martin a-t-il prononcé ces derniers mots, m'sieu, qu'il voit accourir à lui le singe exotique de monsieur le maire, dont la mimique explique le plus grand trouble.

LE SINGE, effaré.—Malédiction.

L'ANE.—Hein ! Quoi ? mon frère, qu'avez-vous ?

LE SINGE.—J'ai que tout est perdu ! Le tigre !... le tigre !...

L'ANE.—Le tigre !... Il n'y a pas de tigre à Sainte-Madeleine ; ce sont tous de braves gens ! Expliquèz-vous.

LE SINGE.—Un tigre échappé d'une ménagerie de passage à Montréal, vient de s'élancer dans ces parages, où il met tout à feu et à sang, semant la terreur et la folie parmi tous les animaux et chez les habitants. Ah ! c'en est fait de l'harmonie et de la tendresse. Nous allons tous désormais nous détester, nous haïr, nous entre-dévorer à qui mieux mieux ! Le paradis des bêtes au Canada n'existe plus.

L'ANE.—Bon ! qu'est-ce que je disais ! Ah ! mon frère !

LE SINGE.—D'abord, laissez-moi tranquille avec "votre frère." Je ne suis pas votre frère. Vous êtes un âne, et je vous défends de vouloir que je sois de votre famille. (Il s'enfuit en hurlant).

L'âne secoua alors douloureusement la tête, M'sieu, et s'écria en retournant à l'écurie :

"Ça commence ! Ça commence ! Le paradis des bêtes n'existe plus à Sainte-Madeleine. Quel malheur !

Et le petit lièvre, répétant "quel malheur !", ajouta tout tremblant : Depuis ce temps-là, M'sieu, c'est un va et vient continuel de gens, armés de fourches, de fléaux, de pioches, de bêches, de haches, de faulx, de carabines, de vieux fusils, de bombardes, que sais-je, moi? à la recherche d'un être fantastique, qui n'a jamais mis le nez dans ces parages. Ah ! les braves gens le savent bien, car s'ils étaient convaincus du contraire, il n'y a pas de doute, M'sieu, qu'ils n'auraient pas assez de verrous pour se barricader chez eux ; que nous, nous vivrions heureux, comme par le passé, et que le paradis des bêtes de Sainte-Madeleine existerait encore.

Et le mignon levreau se remit à pleurer amèrement. L'ayant consolé de mon mieux, je le posai à terre délicatement, lui disant : "Va, pauvre petit, cache-toi dans ton terrier ; sois prudent, vis heureux, si tu peux. (Imité de Signoret.)

UNE PEUR ATROCE

La semaine dernière, m'arrivait de Boucherville un ami d'enfance—Louis Lormeau—que je reçus à bras ouverts, cela va sans dire.

Lormeau était un superbe garçon de 20 ans, à la chevelure noire comme l'ébène, au teint blanc et rose, aux doux yeux bleu-firmament, au cœur d'or ; mais d'une timidité, d'une couardise à rendre jaloux un lièvre anglais.

La peur, cette terrible infirmité incurable,—(Eh ! la peur se corrige-t-elle ?) la peur possédait Louis à tel point qu'il en était malheureux ; d'autant plus malheureux que le pauvre garçon était devenu la risée de tout son canton.

Possesseur d'une jolie fortune, Louis Lormeau aurait bien voulu la mettre avec son cœur aux pieds d'une aimable et spirituelle Bouchervilloise ; et déjà plusieurs tentatives matrimoniales infructueuses—hélas ! avaient été faites.

Les jeunes filles, quoique très honorées de la demande de M. Lormeau, se contentaient de lui rire au nez. Que voulez-vous ? Nos bra-Canadiennes n'épousent pas un poltron.

Après les premiers épanchements donnés à l'amitié, Louis me raconta par le menu toutes ses infortunes, tous ses déboires passés, comme aussi ses terribles appréhensions pour l'avenir. Pour rien au monde il n'aurait voulu rester garçon, car, disait-il, très convaincu, les vieux garçons, c'est de la marchandise avariée pour le ciel ; et ma foi, il n'avait pas tort.

Franchement, mon pauvre ami me fit pitié. Après avoir essayé de le consoler et de l'encourager de mon mieux, je me jurai de l'aguerrir, d'en faire sinon un Champlain ou un Dollard, du moins, un citoyen comme le commun des mortels ; en un mot, de le délivrer de sa peur.

La suite de cette très véridique histoire vous dira le moyen que j'employai pour arriver à une cure si merveilleuse.

Suivez-moi bien, je continue.

Louis, dis-je le lendemain, te serait-il agréable de faire une excursion sur notre Mont-Royal, après-midi ?

Certainement, me répondit-il, d'autant plus que je n'ai jamais vu cette intéressante montagne que de loin....

Mais, es-tu bien certain que le Mont ne sert pas d'asile à quelque animal féroce : tigres, ours, loups, renards... que sais-je ? moi. Tu sais bien, mon cher Auguste, qu'un rien me donne la fièvre.

Sois tranquille là-dessus, ajoutai-je en riant, il y a belle lurette que les ours du Mont-Royal sont allés "ad patres" ; et les tigres ne sont nullement des quadrupèdes canadiens : le seul qui ait jamais existé au Canada—en imagination du moins, ne sortira pas de sitôt des bois de Sainte-Madeleine. Quant aux loups et aux renards, ces messieurs ont, depuis longtemps, établi leurs quartiers généraux—leurs terriers—en plein centre de la ville.

—Alors, quand partons-nous ?

—Le plus tôt possible.

Deux heures plus tard nous escaladions la montagne, au grand plaisir de mon ami qui ne songeait nullement à la peur.

Parvenus au sommet, nous avisons, au pied d'un érable, un soyeux tapis de mousse ; nous nous y étendons paresseusement pour admirer tout à notre aise le superbe panorama qui se déroule entre le Mont-Royal et son frère le Mont Saint-Hilaire dont nous distinguons parfaitement l'orgueilleux "Pain de sucre" illuminé par les rayons du soleil.

Etendus sur la mousse et la tête sur la main, nous contemplons, ravis, la campagne qui reprend ses habits de fête, Laprairie, Saint-Lambert, le pont Victoria, sur lequel passe en ce moment une longue file de wagons trainés et poussés par deux fumantes locomotives et qui, cependant, nous paraissent immobiles.

Nous admirons le superbe Longueil et surtout la coquette île Sainte-Hélène qui, petite fille capricieuse, voulut un jour, nous dit une légende huronne, quitter l'île de Montréal, sa mère, dont elle restera séparée probablement pour toujours.

Eh bien ! mon ami, comment trouves-tu le panorama, demandai-je à mon compagnon ?

Certes, fit-il, il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus ravissant et, vraiment, je regrette que nous ne soyons pas venus là plus à bonne heure, pour jouir plus longtemps d'un tel spectacle : c'est tout simplement féérique !

N'est-ce pas, ajoutai-je, que notre Canada offre des beautés à nulle autre pareilles ? Va, console-toi, nous reviendrons ici, si le cœur t'en dit.

....

Mais il faut songer au retour, car déjà le soleil est couché, et le vent, précurseur de quelque orage, s'élève. Donnons, toutefois, en passant, un coup d'œil au cimetière catholique qui — jusqu'où la vanité humaine va-t-elle se nicher — possède des monuments de toute beauté.

Depuis quelques instants nous marchions côte à côte, sans mot dire, quand tout à coup mon ami, faisant un saut de carpe, pousse un cri de bête qu'on égorge et, blanc comme un drap, articule furieusement ces mots :

Un serpent ! un serpent à sonnettes ! !

—Où ça, un serpent à sonnettes ?

—Là, là, fait Louis en me montrant du doigt un tronçon de branche morte.

—Pourquoi pas un boa, un crocodile ou le fameux serpent de mer ? Décidément, mon pauvre Louis, tu n'es pas raisonnable ; et saisissant le tronçon, le lui mettant sous les yeux : Tiens, dis-je, regarde ton serpent à sonnettes !

Est-il possible de rêver ainsi tout éveillé !

Pourtant, murmura Louis tout confus, j'ai bien cru entendre le cliquetis des sonnettes. Et la peur, l'horrible peur ne quitte plus mon pauvre ami qui voit surgir sous ses pas toutes les bêtes féroces de la création. Ici, c'est un fauve ; là, un animal fantastique quelconque, qui le font sursauter et crier comme un paon. Puis, à travers le cimetière, ce sont des revenants surgissant des tombes, des croix, des cy-

près, de partout. Louis me serre le bras à deux mains, claquant des mâchoires et plus tremblant que les feuilles que, maintenant, le vent qui souffle en tempête, agite furieusement.

J'ai beau parler raison à mon ami, j'ai beau, à chaque nouvelle alerte, lui faire toucher du doigt les objets de sa terreur; peine perdue : Louis n'entend rien, ne sent rien et continue à voir des monstres partout. Passablement inquiet sur l'état de son cerveau, je me demandais, le cœur serré, si Lormeau n'était pas réellement fou.

Tout en essayant de le rassurer, je rumine dans ma tête un projet pour le guérir à tout jamais d'une peur si terriblement bête : Guérir la peur par la peur : Contraria contrariis curantur.

Nous étions aux portes du cimetière.

Si tu veux m'en croire, Louis, dis-je à Lormeau, nous allons descendre à pied jusqu'à la rue Guy : une marche rapide calmera tes nerfs surexcités.

Comme tu voudras, répondit-il d'un air résigné. Le pauvre garçon se trouvait dans un tel état d'inconscience, qu'il aurait accepté, je crois, de faire la route sur ses genoux.

Le ciel est noir ; le vent souffle, siffle de plus belle à travers les arbres qui bordent la route. Nous y voyons juste assez pour nous conduire. Chemin faisant, je raconte à mon ami la Légende iroquoise du Diable prisonnier sur le Mont-Royal, où l'on voit encore, sur un rocher, l'empreinte de son pied fourchu. — Je vous conterai quelque jour, cette légende, amis lecteurs. — Je décris la lutte homérique du jeune Canadien, François Levaillant, contre deux ours énormes, au haut du chemin que nous arpentons en ce moment ; je narre l'histoire des deux prisonniers français torturés par les farouches Iroquois, quelques années après la fondation de Ville-Marie, mais qui trouvèrent moyen de fausser compagnie à leurs cruels bourreaux après en avoir assommé une demi-douzaine ; enfin une foule de contes plus terribles, plus fantastiques, plus effrayants les uns que les autres.

La peur, chez mon ami allait crescendo à chaque nouveau récit. Tenaillé, horripilé, pressant le pas, Lormeau venait de me devancer. Il allait prendre probablement ses jambes à son cou ou s'évanouir de peur peut-être, quand, avisant une branche de bouleau brisée par le vent, je la fixe au moyen d'une ficelle et d'une épingle aux basques de l'habit du pauvre garçon et la poussant vivement du pied sur ses talons, je m'écrie :

Un ours ! Un ours ! Sauvons-nous !!

L'effet fut magique : Lormeau hurlant un cri intraduisible, dévale la côte avec la rapidité d'un chevreuil. La branche de bouleau portée par le vent et violemment entraînée, s'attache aux pas du fuyard, roule, saute, bondit, lui battant les mollets reculant pour revenir à la charge. A chaque nouvel assaut, Lormeau répond par des cris de plus en plus aigus et fait des efforts surhumains pour accélérer sa marche, hurlant comme un forcené : Un ours !... un lion !... un tigre !!... un hyppopotame !!...

Tout son répertoire y passa.

Tout d'abord je serre mon ami d'assez près ; mais bientôt, malgré mon extrême agilité, ne pouvant le rejoindre, je me contente de le suivre de loin, me demandant avec une certaine angoisse quel sera le dénouement de cette farce abracadabrante.

Bref, trois minutes après j'arrive à la rue Guy, Louis est étendu de son long au milieu de la route, écrasant sous son poids la branche de bouleau. Je trouve mon pauvre ami sans mouvement, sans souffle et sa chevelure d'ébène blanche comme de la neige.

Je crus qu'il était mort.

La peur, une peur atroce menace de s'emparer de mon être, quand Lormeau se redresse tout doucement, se frotte les yeux et demande, comme s'il fut revenu de l'autre monde : Où suis-je ? Que s'est-il donc passé ? Il me semble que j'ai eu un affreux cauchemar.

Sans un mot, je montre à mon ami la terrible branche encore accrochée aux basques de son habit.

Lormeau part d'un grand éclat de rire et s'écrie d'un ton joyeux : Merci, mon ami, tu aurais pu me tuer, mais va, sois tranquille, je suis guéri et bien guéri.

Ah ! mon pauvre Louis, lui dis-je, les larmes aux yeux, ta guérison te coûte cher, puisque te voilà blanc comme un vieillard.

Bah ! fit-il, une tête à chevèux blancs au-dessus d'un cœur de vingt ans, sans peur et sans reproche, ne vaut-elle pas mille fois la plus belle tête noire sur les épaules d'un peureux, d'un poltron.

Dieu soit loué mon ami, et vive le Canada ! !

Aujourd'hui Lormeau passe, et à bon droit, pour le garçon le plus intrépide du comté de Boucherville. C'est à qui, parmi les spirituelles et jolies Bouchervilloises se disputera, malgré sa tête blanche, la main, le cœur et la fortune de Lormeau. Celui-ci, tout en pardonnant de bonne grâce les dédains antérieurs de ses rieuses compatriotes, ne les a pourtant pas relégués complètement dans le domaine de l'oubli. Voilà pourquoi sans doute, quelques semaines plus tard, mon ami, après une nouvelle excursion sur le Mont-Royal, jetait son dévolu sur une mienne cousine, charmante brunette de la rue Saint-Denis de Montréal.

AVIS

La célébration du mariage de M. Louis Lormeau et de Melle Blanche Vertefeuille, célébration à laquelle parents et amis sont cordialement invités, se fera solennellement au premier quartier de la lune nouvelle.

INITIATION MERVEILLEUSE A L'AUTOMOBILISME

L'automobile ! le teuf ! teuf ! ! le véhicule par excellence de l'avenir ! dit-on. Ne vous est-il jamais arrivé d'exprimer tout bas, et même tout haut, peut-être, le désir qui s'empare de votre âme, lorsque sous vos yeux... passe comme un météore éteint, une de ces machines, propriété des.... grosses bourses : "Je voudrais bien, moi aussi, aller en automobile ! Eh ! mon Dieu ! c'est ce désir, bien légitime en somme, sinon facilement réalisable, qui, depuis une huitaine s'était emparé de mon esprit. Jour et nuit, je ne rêvais qu'automobiles. Sous l'empire de cette obsession, appétit, gaieté, sommeil, avaient fui. Je maigrissais à vue d'œil. Et quand mes amis inquiets, ou à coup sûr paraissant l'être, me demandaient pitoyablement : "Mais, qu'as-tu donc ? tu as l'air d'un déterré ! Je répondais invariablement d'une voix sépulcrale : Un mal terrible me mine, me ronge, mal pire que l'alcool et auquel nul autre mal ne saurait être comparé ; un mal vingtième siècle, un mal contre lequel la science médicale est impuissante et qui s'appelle "le mal d'automobile !" Sûrement, j'en mourrai !



Cette déclaration si franche avait pour résultat d'exciter un fou-rire chez mes amis qui finalement, me tournaient le dos en disant : "Pauvre garçon ! pauvre homme ! Confiez vos peines à vos amis, après cela. O ingratitude, ô fourberie humaine !

Une après-midi que le fatal mal d'auto me tenaillait plus fortement que d'habitude, je quitte ma demeure, et, titubant comme un homme ivre, sous les coups d'un vrai désespoir, j'arrive à l'angle ouest des rues Sainte-Catherine et Saint-Laurent, en même temps qu'un automobile princier, lequel s'arrête à deux pas de la porte flamboyante d'un hôtel afin de permettre à ses occupants d'ingurgiter, sous prétexte de se rafraîchir, une demi-douzaine de verres d'eau de feu.

Le teuf ! teuf ! est là, au repos, seul, tous en sont descendus.

Fasciné, hypnotisé, comme le petit oiseau par le serpent, le cœur battant très vite et très fort, l'œil dilaté et fixe, je m'approche du véhicule moderne, lentement, pas à pas, plus près, toujours plus près. Indifférent complètement à tout ce qui m'entoure, piétons, voitures, cavaliers, tramways, je n'aperçois qu'une chose, je ne vois qu'une chose : l'automobile. Puis, mu comme par un choc électrique, au moment où ma main le touche, je bondis sur le siège en poussant un grand soupir de soulagement aussitôt converti en angoisse. Hélas, n'ayant jamais jusqu'à ce jour conduit autre chose que des tombereaux, j'ignore absolument le secret de la mise en mouvement du moderne véhicule. Je me démène, je tâte des pieds, des mains, avec une hâte fébrile facile à comprendre, les têtes de clous dorés, les poignées nickelées du guidon, tout, tout ce qui se trouve à ma portée.

Déjà, les passants intrigués se rassemblent, deviennent cohue ; et j'entends très distinctement la voix et les pas des maîtres du teuf ! teuf ! qui abandonnent l'hôtel pour reprendre leurs sièges sur l'infernale machine.

Sous l'empire de la folie qui s'empare de mon cerveau surexcité, je m'emballe comme un énergumène ; et, au moment où les propriétaires du "meuble" impassible mettent le nez à la porte de l'hôtel, je ne sais par quel hasard, la machine hurlant tout à coup son cri de guerre, prend son élan et file à toute vitesse vers la rue Bleury. O délices inénarrables ! Nul bonheur ici-bas, ne saurait être comparé à l'infinie jouissance que je goûtai à cet instant psychologique. J'étais ravi au troisième ciel. Hélas ! ce bonheur fut de courte durée, car aussitôt, j'entendis derrière moi des cris, des hurlements, un brouhaha indescriptible du milieu desquels parvenaient distinctement à mes oreilles ce mot : Arrêtez ! arrêtez ! Aux trois-quarts satisfait, je m'empresse de faire volte-face afin de ramener l'auto au point d'où je l'avais pris, ruminant quelques phrases d'excuse pour apaiser le légitime ressentiment des propriétaires lorsque je leur remettrais en mains propres l'objet de mon escapade.

O malheur ! n'ayant jamais possédé la clef de la locomotion du teuf-teuf, j'ignorais par le fait même, le principe et la cause de son arrêt. Aussi, pendant que je sens mes cheveux se dresser sur ma tête, l'incontrolable machine file-t-elle comme une trombe à travers la foule déjà compacte et sous le nez des "proprios" ahuris. Ceux-ci, revenus de leur stupeur, s'égosillent à crier : arrêtez ! arrêtez ! mais arrêtez donc ! arrêtez-le !

La foule fait chorus. Oui, mais arrête-t-on les avalanches ? Je dévale donc sur la rue Sainte-Catherine avec une vitesse vertigineuse, concentrant toutes mes facultés, toutes mes forces à maintenir la folle machine, en pleine rue. Les piétons effarés se garent comme ils peuvent et poussent des cris de paons ; les chevaux se cabrent menaçant de prendre le mors aux dents, les dames et les demoiselles se pâment, et les agents de police brandissant leur "casse-tête" font mine de s'élancer à ma poursuite. La police à cheval arrive à bride abattue, le tocsin d'alarme résonne, les cloches se mettent en branle et tintent le glas ; de tous les postes de la ville et de la banlieue les pompiers avec tout leur attirail arrivent ventre à terre, cherchant l'automobile fantastique qui hurle et bondit à travers les obstacles, sans ralentir sa course.

Plus mort que vif, je manœuvre néanmoins le gouvernail avec l'énergie du désespoir ; car, déjà, un certain nombre de femmes, d'enfants ee même d'honorables citoyens ont été renversés, foulés, écrabouillés par le véhicule enragé qui file toujours, insensible aux cris de douleur des victimes, insensibles aux cris d'horreur des témoins involontaires de ces massacres.

Jamais révolution ne mit une ville aussi sens dessus dessous. Banques, magasins, bureaux, manufactures sont fermés partout. Et les employés sont dehors, anxieux d'apercevoir l'automobile fantôme ; car la nouvelle s'est répandue comme une trainée de poudre. Plusieurs riches Américains, m'a-t-on dit, avertis par des amis, se sont mis en route de diverses parties des Etats-Unis pour jouir d'un événement si extraordinaire, d'un spectacle si inouï. Bon nombre de mères de famille se sont barricadées avec leurs nourrissons, dans leur demeure ; et les vieilles commères montréalaises entassant signes de croix sur signes de croix ont, parait-il, affirmé solennellement qu'elles l'avaient bien toujours dit, que la fin du monde, ou du moins la fin de Montréal, arriverait sûrement par les automobiles.

Quoiqu'il en soit, l'auto continue sa course insensée, et je me demande, une terrible angoisse au cœur, comment tout cela va finir. De toutes parts déjà, on a élevé obstacles sur obstacles, barricades sur barricades. 'Les tramways que l'on a scientifiquement fait dérailler sont placés en travers des rues qu'ils bloquent. Montréal présente l'aspect de Paris lors de la Commune en 1871. De tous côtés on entend les hurlements sinistres des chiens agacés par cet inusité remue-ménage ; les cris, les lamentations et les vociférations d'une foule hors de ses gonds, que surveillent d'un regard paterne et le bâton au poing, les agents de notre Corps de Sûreté ; tandis que des fenêtres, des toits et des trottoirs s'élève, continue, comme un bruit de houle d'une mer démontée ce cri qui m'horripile : Arrêtez ! Arrêeez ! C'est un fou ! Arrêtez-le ! !

Rassuré néanmoins par la facilité avec laquelle je me maintiens en équilibre, et très fier de mon adresse à conduire l'infernal auto, j'ai enfin conscience de mon immunité et, gouailleur, j'apostrophe la foule par des aménités de cette nature : Tas de nigauds, c'est cela, arrêtez-nous, je ne demande pas mieux, moi. Allons! que le plus brave vienne m'attacher le grelot... Trente sous de récompense. Et l'auto file toujours. Vous dire le nombre de rues parcourues, la quantité d'obstacles franchis, n'est guère possible. Toujours est-il que, arrivé en face de l'église Saint-Jacques, je vois avec stupeur la rue fermée par une haute et épaisse barricade de poutres de fer solidement rivées entre elles—ouvrage des forgerons de la ville sous l'habile dirèction du plus renommé ingénieur du "Dominion." C'est la mort à brève échéance ! Et quelle mort ? effroyable, inéluctable !... Tout mon être frémit, une sueur froide m'inonde, je ferme instinctivement les yeux... puis un choc épouvantable, un bruit de ferraille qui s'écroule, une clameur sans nom à travers laquelle j'entends distinctement ces mots prononcés à mes oreilles par une voix plus ou moins aigre, qui me réveille en sursaut: Lève-toi, mon homme ; six heures ont sonné.

....

Si jamais le mal d'auto vous torture, essayez en réalité le remède employé en rêve par votre humble serviteur : C' est un sérum infaillible contre la rage d'automobile : c'est moi qui vous le dis.

LE DOCTEUR MICROSS

L'illustre docteur Micross, médecin pratiquant de la célèbre ville de Micropette, président de la Faculté des "Infiniments Petits", et directeur de l'Institut microbien de l'île de Microba, cultivait avec amour, depuis l'âge de raison, la science ineffable et sans horizons des intéressants, parfois inoffensifs, mais aussi, hélas ! souvent terribles et désastreux microbes. Or, je ne surprendrai personne en disant ici que les poches du savant docteur étant perpétuellement bourrées de petites bouteilles appelées fioles, dans lesquelles se multipliaient et pullullaient des microbes de tout sexe, de tout âge, de toute condition, de toutes les formes et de toutes les couleurs.

Il arriva que, après une sauterie endiablée, chez un de ses amis, le docteur Microscope, qui venait de fiancer officiellement sa fille unique —Microscopique—au fameux avocat Microphile, l'illustre docteur Micross s'aperçut que les microbes prisonniers dans les petites fioles que par habitude il avait glissées dans les profondeurs de sa redingote, avaient, à peu d'exception près, passé de vie à trépas.

Le savant docteur employa toutes les ressources de son art pour les ressuciter ; peine perdue ! Les infortunés microbes étaient bel et bien trépassés : la sauterie endiablée à laquelle — oh ! bien malgré eux—ils avaient pris part, les avait étouffés, asphyxiés, foudroyés. A cette découverte, Micross, hors de lui-même, fut sur le point de s'élancer, en costume de nuit, dans les rues de la ville de Micropette, comme autrefois le grand Archimède, en costume de bain dans les rues de Syracuse, et de crier à tout venant : Eurêka ! eurêka ! ! J'ai trouvé ! j'ai trouvé ! ! Mais retenu par le respect humain, il se contente de clamer dans sa chambre : "j'ai trouvé ! j'ai trouvé un nouveau principe médical ; principe infaillible, indélébile, indestructible, riche en promesses pour l'avenir, pour ma fortune et pour ma gloire ! !

L'agitation tue les microbes !

L'agitation tue les microbes !

Devant un adversaire si redoutable, les maladies les plus graves, les maladies mortelles même, n'auront plus désormais qu'à se bien tenir ; car, chacun sait ça : Les microbes seuls sont la cause déterminante et efficiente de toutes les misères humaines; physiquement, c'est sûr ; moralement, ça se pourrait bien.

Oui, mais comment appliquer le fameux principe ? Faire danser les malades ?... Hum ! autant faire chanter les morts !

Cette réflexion refroidit un peu l'enthousiasme du docteur qui, un coude sur la table, le front dans la main et les yeux dans le vide, réfléchit profondément et se trouve dans une grande perplexité.

Soudain, bondissant sur son fauteuil, il pousse deux nouveaux Euréka plus formidables que les premiers.

Une idée de génie a traversé son cerveau. Quelques heures après, menuisiers et plombiers arrachent;en conscience les planches servant de parquet à un petit salon attenant au bureau du docteur Micross ; placent à niveau et côte à côte, une multitude de tuyaux de fer qu'ils recouvrent d'une toile de zinc en guise de plancher.

Un appareil électrique puissant permettra de chauffer à volonté les tuyaux, au contact desquels le plancher de zinc deviendra plus ou moins brûlant, au gré du docteur, à qui il suffira de presser sur un bouton pour faire fonctionner la machine.

Le cœur palpitant d'espoir et le cerveau envahi par les fumées de la gloire, le savant Micross voudrait expérimenter sur le champ, non la grandeur de sa découverte, il n'en doute nullement, mais sa complète efficacité.

Un patient survient à point : C'est un ouvrier d'un certain âge, perclus de rhumatismes et marchant à grand'peine à l'aide de deux fortes béquilles.

Voilà justement mon affaire, se dit Micross. Puis s'adressant au "perclus" : "Mon ami, fait-il, vibrant, l'agitation tue les microbes ! Grâce à cet incomparable axiôme que j'ai eu l'honneur de découvrir, guérir la maladie, les rhumatismes n'est plus qu'un jeu. La chose est tellement sûre que, si vous voulez en faire l'expérience, vous laisserez ici vos béquilles et vous vous en retournerez chez vous guéri pour toujours ; foi de docteur Micross !

Le pauvre diable ne demandait pas mieux, certes ! Aidé par le bon docteur qui ne cesse de lui répéter sur tous les tons : L'agitation tue les microbes ; il entre bientôt, en costume de bain, dans la chambre au plancher de zinc et, debout au milieu, une béquille sous chaque bras, il attend, non sans se demander qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire : "L'agitation tue les microbes".

Ramenant brusquement la porte vitrée qui sépare les deux pièces, l'illustre Micross s'assied commodément, en face, dans un large fauteuil et presse le bouton. Deux minutes s'écoulent ; le "rhumatisant" va perdre patience, lorsqu'il sent sous lui le zinc s'échauffer graduellement. Légèrement inquiet, il lève les yeux sur le docteur. Celui-ci sourit paternellement. Rassuré, le pauvre homme lève un pied, puis l'autre, lentement d'abord, puis un peu plus vite, frappant en cadence le zinc qui résonne sous le choc des bâtons ; petit à petit, le mouvement s'accélère, plus vite, de plus en plus vite à mesure que la chaleur devient plus sensible, plus forte.

Sans perdre son paternel sourire, le bon docteur chauffe de plus belle.

Par plaques, le zinc rougit et le malheureux perclus, brandissant ses béquilles, danse une sarabande à rendre jaloux un Polichinelle en goguettes.

Il crie à tue-tête : Assez ! assez ! ! ...

Rayonnant, Micross fait la sourde oreille et chauffe toujours. Bientôt, sur le plancher devenu rouge, l'homme aux béquilles saute, bondit, trépigne, se démène avec une dextérité et une vélocité incroyables.

Satisfait, l'illustre docteur diminue la pression ; le zinc, sa chaleur ; le patient, ses gambades, et ruisselant de sueur, à bout de souffle, s'écroule comme une masse sur le plancher encore chaud.

Saisissant une puissante loupe et poussant trois formidables hourras, le savant Micross se précipite auprès de son malade ; s'agenouille à côté du corps étendu immobile, et l'œil sur la loupe, la loupe près du plancher, avec une hâte fébrile scrute le zinc ; se relève aussitôt galvanisé, en délire.

Pensez donc ! à ses yeux, des milliers, des millions de microbes, par bandes, par tas, par gros tas, gisent sur la tôle.

Agitant triomphalement la loupe, Micross hurle comme un forcené:

"L'agitation tue les microbes ! L'agitation a tué les microbes !!" et cela sans plus s'occuper du pauvre "perclus" que s'il n'eut jamais existé.

Du reste ce dernier était guéri, radicalement guéri, guéri pour toujours !

L'agitation trop violente et trop prolongé avait fait sortir de son corps non seulement les microbes du rhumatisme, mais aussi, hélas ! les microbes de la vie. Le malheureux était mort.

Quant à l'illustrissime Docteur Micross, si jamais il vous prend fantaisie de visiter l'asile d'aliénés de l'intéressante ville de Micropette, dans le royaume de Microba, vous l'y trouverez sûrement et le reconnaîtrez sans peine dans la personne d'un "gentleman", qui, une petite fiole d'une main et une énorme loupe de l'autre, ne manque jamais de saluer, en souriant, chaque visiteur par ces mots :

"Monsieur, l'agitation tue les microbes.

Morale.—De tout temps l'excès fut nuisible. La sagesse consiste dans une juste mesure.

"In medio stat virtus."

LE CHIRURGIEN MEGASS

Ni petit ni grand, ni gras ni maigre, ni jeune ni vieux, ni chauve ni chevelu ; barbe poivre et sel ; yeux gris d'acier ; teint de bistre ; Arabe, Turc ou Grec, tel est le chirurgien Mégass, voguant très haut sur les ailes d'une renommée plus grande que le monde.

Depuis trois jours le phénoménal chirurgien est arrivé du fond des Indes Occidentales dans notre bonne ville de Montréal où l'a appelé par dépêche un richissime citoyen peu satisfait de la tournure de son crâne, vide de cervelle disent les mauvaises langues : j'aurai l'honneur de vous en dire quelques mots tout à l'heure.

Redresser un buste, fut-il vieux comme un buste de Mathusalem ; allonger un bras, une jambe, fussent-ils torts comme une queue de porc ; ouvrir les oreilles d'un sourd, les yeux d'un aveugle-né, aveugle par accident ou autrement ; remettre un nez emporté, une oreille arrachée ; enfoncer une bosse, deux bosses, trois bosses... est absolument un jeu d'enfant pour le chirurgien Mégass qui, du reste, je m'empresse de lui rendre cette justice, opère uniquement par amour de l'art et pour la gloire.

—Mais alors, il est très riche, ce chirurgien-là ? Ah ça, c'est plus que je ne saurais dire. Personne ne l'a jamais vu ni rire, ni pleurer, ni dormir, ni boire, ni manger. Quoiqu'il en soit, partout où l'illustrissime chirurgien passe, les tordus, les bossus, les fracassés, les écrabouillés reviennent comme par enchantement à l'état naturel ; si bien que nombre de citoyens, même les moins crédules, se demandent avec un petit frisson sous l'épiderme, si, réellement ce mystérieux docteur en chirurgie n'est pas le fameux antechrist annoncé par les prophètes.

Et certes, il y a de quoi, car la manière de procéder de Mégass renverse toutes les lois chirurgicales des temps passés et présents. Oyez plutôt :

S'agit-il d'un membre tordu ? le savantissime Mégass, par la puissance de son regard insensibilise si parfaitement son patient que celui-ci prend instantanément l'apparence d'un cadavre. Et Mégass, avec une dextérité tenant du prodige, tranche d'un seul coup, au moyen d'un couteau circulaire très curieux, le membre en question. De souffrance, aucune ; du sang, pas une goutte. Le chirurgien opère sur un cadavre froid comme la glace, rigide comme le fer. Sur son ordre la vie s'est concentrée tout entière dans une goutelette de sang logée quelque part au cerveau ou au cœur.

Introduisant le membre enlevé dans un moule spéciale fort ingénieux inventé par son génie, Mégass, en quelques secondes, le ramène à l'état parfait le remet ensuite habilement en place, sans ligature, sans soudure aucune. Quelques signes cabalistiques sur le front du patient et, ô merveille ! la circulation se rétablit aussitôt ; la moelle, les os, les nerfs, les artères et les veines, la chair, le derme et l'épiderme, séparés un instant, sont de nouveau parfaitement d'accord, plus d'accord que jamais. Et l'infirme guéri, gambade, saute, bondit comme un jeune chien, criant à tue-tête : "Vive le grand chirurgien Mégass ! tandis que la foule en délire trépignant et claquant des mains, hurle à plein poumons : Hosanna ! Hosanna ! Gloire et immortalité à l'illustrissime Docteur ! Car les opérations se font invariablement au

grand air et en plein jour. Inutile de dire que le corps chirurgical et médical, les yeux grands ouverts, est présent, au complet, serrant de près le chirurgien Mégass.

S'agit-il d'un œil absent et même d'un œil qui ne fut jamais, une matière spéciale et inconnue de la science, matière sans saveur, sans odeur, est introduite dans un appareil très simple d'apparence et qui se charge, en un tour de main, de fabriquer et de fixer dans les orbites les yeux nuancés au gré du borgne ou de l'aveugle.

Et ces merveilles de chirurgie se répètent pour tous les cas les plus invétérés, les plus incurabfes.

En présence d'un tel spectacle, chacun se demande, en se frottant les yeux, s'il ne rêve pas, s'il est bien éveillé, s'il n'assiste point à quelque tour de passe-passe habilement exécuté ! Mais non, car l'aveugle de tout à l'heure voit maintenant comme vous et moi; le sourd entend ; le cul-de-jatte court comme un lièvre ; le manchot, tel un moulin à vent, manœuvre deux bras robustes ; le bossu est droit comme un I, et son échine unie comme une planche fraîchement rabotée !.... Mais alors ?.... Alors ! alors ! c'est inouï ! fantasmagorique ! renversant ! ! mais c'est comme ça !

Un de nos chirurgiens Montréalais des plus en renom ayant demandé au docteur Mégass le secret d'opérations si merveilleuses : "Je ne puis vous satisfaire en ce moment, mon cher collègue, répondit poliment Mégass, car ce secret ne conservera sa vertu qu'en autant qu'il ne sera dévoilé qu'à un seul, à mon dernier soupir seulement. Je le regrette pour l'humanité, mais que voulez-vous ? Ce secret ne m'appartient pas.

Je reviens au richissime citoyen.

L'opération—et quelle opération, bon Dieu ! doit avoir lieu à midi précis, en plein champ de Mars, au centre duquel a été placé pour la circonstance un guéridon de marbre.

Bien avant l'heure fixée, le champ des militaires est envahi. Le Tout Montréal s'y trouve, qui sur le sol, qui sur les arbres, qui sur les poteaux ; et les toits des alentours surchargés de nombreuses grappes humaines menacent de s'écrouler ; mais qu'importe ! Mégass ne sera-t-il pas là ? L'impatience est grande. Enfin le cadran de l'Hôtel-de-Ville se décide pour une fois à marquer l'heure exacte—Midi—quand apparaît le phénoménal chirurgien, ayant à sa gauche, son richissime patient que la plupart des curieux reconnaissent sans peine.

Malgré son air d'assurance. Mégass est légèrement pâle et son compagnon plus pâle encore. Songez donc ! il ne s'agit rien moins que de décapiter ce dernier et de lui refondre une tête plus digne de son état de fortune ; opération délicate, s'il en fut, et la première de ce genre qu'était résolu à tenter le phantasmagorique chirurgien Mégass.

Dans l'attente de quelque événement extraordinairement inouï, la populace est muette comme une carpe, et sans le "pia-pia" des nombreux "pierrots" babillards et indifférents, on se croirait dans une nécropole, tant le silence est profond et lugubre. Chaque citoyen entend distinctement le cœur de son voisin battant, à l'unisson du sien, le tocsin dans sa poitrine.

Mégass plonge son regard d'acier dans les yeux du patient debout en face de lui près du guéridon. Le Crésus montréalais frémit comme un chêne que vient de frapper la lourde hache du bûcheron, puis reste immobile et glacé, telle une statue de marbre.

La main gauche dans la chevelure du malheureux, Mégass de la main droite applique délibérément autour du col le curieux couteau circulaire, et... crac ! d'un seul coup, avec ce bruit particulier que fait une pomme tranchée, détache proprement du tronc la tête exsanguë qu'il dépose délicatement sur le guéridon.

Ce qui survint alors dépasse tout ce que l'imagination d'un cerveau humain puisse rêver.

Au moment ou l'effrayant Mégass se dispose à employer le moule magique, la tête du décapité ébranle l'air de ce cri abracadabrant, qui fait passer dans la foule un long frisson d'épouvante': Où donc sont mes épaules ? tandisque le corps mutilé s'avance automatiquement, hurlant—horrible ventriloque : — où donc est ma tête ?

Saisissant à deux mains le chef grimaçant et exsangu du décapité, Mégass horriblement pâle, l'applique vivement et adroitement sur les épaules du patient en même temps qu'il prononce les paroles cabalistiques et magiques qui, pour la première fois, demeurent sans effet.

Damnation ! s'écrie l'infortuné chirurgien affreusement vert, j'ai partagé la vie entre le cerveau et le cœur, tandis que j'aurais dû la confiner entièrement dans le cerveau ! L'erreur est irréparable ! ! et il s'écroule comme une masse. Un grondement de houle monte de la foule angoissée. Chirurgiens et docteurs se sont précipités vers Mégass en criant': Le secret ? le secret ?

Une voix caverneuse étrange, une voix d'outre tombe sortant de la poitrine du chirurgien Mégass étendu immobile sur le sol leur répond:

"Malheur, malheur à qui ose tenter Dieu !"

Quant au richissime citoyen, inutile de vous affirmer mes amis, qu'il ne retrouvera sa tête qu'au grand jour de la Résurrection.

FASCINATION

OU LE PATRE, LA MESANGE ET LE SERPENT

Pâtre, au service d'un riche fermier d'Outre-Mont, je devais, chaque jour, avec l'aide d'une houlette et d'un chien nommé Fidèle, mener, sur le flanc de la montagne, paître un troupeau de moutons.

Jeudi dernier, j'accomplissais ma tâche quotidienne, quand, poussé par un vif désir de contempler la ville de Montréal, je laisse les moutons à la garde de Fidèle. et m'élance au sommet. Il est trois heures de l'après-midi.

Avisant, au pied d'un érable, un soyeux tapis de mousse, je m'y étends avec plaisir, puis, admire, tout à mon aise, le superbe panorama qui se déroule sous mes yeux.

Un sifflement étrangement modulé, et paraissant sortir d'un vieux bouleau voisin, frappe, tout-à-coup, mes oreilles et m'arrache à ma contemplation.

Portant vivement les yeux sur le bouleau, j'aperçois, au pied, et enroulé sur lui-même, un serpent dont la tête et le cou ondulent, à quelques centimètres du sol, comme un épi de blé, sous le souffle des zéphirs ; tandis que son dard va, vient, se précipite, et produit ce sifflement particulier de "bête maudite", qui donne le frisson, même aux plus braves.

Au sifflement de la "bête" répond, presqu'aussitôt, un chant d'oiseau, chant étrange, doux et fort à la fois, plaintif et joyeux.

Levant un peu les yeux, j'entrevois dans un nid, presqu'au bout d'une branche, un petit, puis deux, trois, toute la nichée, ouvrant bien grand leur bec, et réclamant la chenille ou le ver. Et tout près, sautillant, voletant, s'éloignant, s'approchant, une jolie mésange- la mère sans dodte—attirée, fascinée par le serpent.

La pauvre infortunée, les deux ailes au vent, songe à ses chers petits ; fait un saut en arrière, jetant un cri plaintif ; fait deux sauts en avant, lançant un cri de joie ; s'élance au bas brusquement ; s'avance plus près, plus près, toujours plus près du monstre qui la couve des yeux et l'attire à lui, comme l'aimant attire le fer.

Vivement intrigué par un spectacle si nouveau pour moi, je me sens envahir peu à peu par l'horreur et surtout par la pitié.

Laisserai-je périr la mère ? Mais les petits, que vont-ils devenir ? Je n'aperçois le père nulle part. Peut-être a-t-il été lui-même victime, le premier, des charmes de l'horrible serpent ?

La mésange, à deux pouces à peine du gouffre empoisonné qui l'attire, jette un dernier cri, cri de détresse infinie, cri d'agonie : elle va s'élancer et disparaître dans les flancs du "maudit", quand, plus prompt que l'éclair, d'un coup de ma solide houlette, je fais de l'immonde animal deux tronçons bien distincts.

La queue, encore en vie, se tord, bondit, se roule et se déroule et rebondit encore à travers les rochers et les fougères : elle erre à l'aventure, semblant chercher son chef, et, après maints soubresauts, s'étend, immobile au pied d'un jeune pin.

La mésange sauvée, sur le bord de son nid, chante sa délivrance à sa chère couvée.

Nombreux, parmi les humains, sont les serpents qui s'enroulent et modulent avec art pour fasciner de charmants petits oiseaux, d'innocentes mésanges. Mais les pâtres, où sont-ils ? Hélas ! On n'en voit guère ! !

LE LAC MONTREAL

Appelé, par une pressante dépêche, à Paris, où j'ai des intérêts considérables dans une importante manufacture de "membres artificiels électriques", je prenais, hier, passage sur le triple aérostat "Le Trinité" qui, malgré les vents et la tempête, fait le service quotidien entre Montréal et Paris, et vice versa.

Le départ eût lieu à 11 heures du soir, du haut du magnifique observatoire construit sur le point le plus élevé du Mont-Royal.

Dix heures après, la nacelle (un vrai palais) la nacelle du Trinité repose tranquillement sur la plate-forme de la Tour Eiffel où, entre autres, fonctionne, en permanence, un appareil fort ingénieux qui, non seulement enregistre instantanément les moindres catastrophes de l'univers entier, mais encore se charge de les annoncer, les unes après les autres, à tous les grands centres du globe.

Or voici les premières nouvelles qui saluèrent mon arrivée :

La Tour penchée de Pics s'est redressée !

—Tant mieux pour elle !

Le Schah de Perse s'est cassé la jambe.

—Pauvre homme ! !

Le sommet du Mont-Blanc est descendu en avalanche.

—Allons, bon ! Si les montagnes maintenant, se mêlent de perdre la tête, que nous restera-t-il donc à faire, à nous, pauvres hommes."

A peine ai-je formulé cette ironique réflexion qu'une sonnerie endiablée annonce un événement extraordinaire. En même temps, une puissante projection de lumière éclipsant celle du soleil, illumine, d'un bout à l'autre, le firmament sur lequel, ahuri, je lis, en caractères gigantesques, ces mots abracadabrants, clamés aussitôt, d'une voix de tonnerre, aux quatre coins de Paris, par un quadruple phonographe : A 3 heures, ce matin, l'Ile de Montréal a disparu !

Hein ! m'écriai-je, en voilà une blague !

Et comme le départ du Trinité, pour Montréal, ne doit s'effectuer que deux heures plus tard, je me précipite dans l'ascenseur de la Tour, et me trouve, en quelques secondes, dans les rues de la Ville-Lumière.

Une foule grouillante les encombre.

Magasins, boutiques, manufactures banques, hôtels, cafés, kiosques, tout est fermé.

L'excitation est à son comble.

L'Ile de Montréal a disparu ! L'Ile de Montréal a disparu ! Ce cri domine tous les autres, mais ne m'apprend rien de nouveau.

Presque fou d'anxiété, je reviens au ballon, me demandant si je ne rêve pas, si je suis bien éveillé. Tandis que j'attends l'heure du départ avec une impatience facile à concevoir, l'énorme phonographe continue à hurler ces mots qui me glacent jusqu'à la moëlle des os.

L'Ile de Montréal à disparu !

Enfin, à 11 heures, nous levons l'ancre, et le Trinité, plus rapide qu'une flèche, m'emporte avec cinq ou six cents passagers, tout droit sur le Canada.

Parvenus au-dessus du golfe Saint-Laurent, nous distinguons quatre flottes d'aérostats, accourant des quatre points cardinaux, et dont les nacelles, larges comme des navires, sont bondées de curieux, avides de constater, de visu, la réalité d'une si invraisemblable nouvelle. Parmi eux pérorent plusieurs savants, démontrant, sans doute, par A plus B, les causes probables et même improbables d'un événement si extraordinaire, d'une catastrophe si soudaine et si imprévue.

Il est six heures et quart. Nous mettons le cap droit sur Montréal, à toute électricité. Moins d'une heure après, le Trinité plane à quelques pieds au-dessus d'un îlot d'une certaine longueur, mais fort étroit, sur lequel, comme des âmes en peine, errent ça et là, pleurant et gémissant, un certain nombre d'hommes, de femmes et d'enfants. Ce sont les habitants affolés de Notre-Dame de Grâces, dont nous apercevons le clocher et le village à l'extrémité sud-ouest de cet îlot, qui n'est autre que la crête du Mont-Royal émergeant tristement non loin des bords d'un lac nouveau. L'observatoire est en ruines. Montréal et le reste de l'île n'existent plus. Riches, pauvres, petits et grands, églises, palais, monuments, tout, tout a plongé comme une masse de plomb, dans un abîme qui, soudain, s'est creusé sous les assises de l'île infortunée. Et maintenant, humains, animaux et choses dorment pour toujours, hélas ! sous les ondes d'un lac uni comme un miroir, calme comme la mort !

En face de cet effroyable malheur, étreint par une angoisse sans nom, broyé par une douleur indicible, je jette un grand cri et... me réveille brusquement, baigné de larmes, tremblant comme la feuille secouée par l'aquilon.

Quel rêve étrange ! !

LES DEUX ABIMES

PREMIER ABIME

Le cœur battant d'espérance, sous les caresses des illusions, je traversais, ardent, la sombre vallée de la vie, à la recherche du bonheur, quand j'arrivai, soudain, sur le bord d'un abîme, qui me parut insondable.

L'idée de l'explorer s'empare de ma volonté. Confiant aux mains de l'Observation, l'échelle sans fin de la Curiosité, j'en déroule une partie, et, hardiment, je descends.

A peine ai-je disparu dans le gouffre béant, qu'une voix de Maître retentit à mes oreilles.

—Où vas-tu ? Mortel.

—Visiter l'abîme.

Et j'aperçois, entouré de trois sœurs superbes, un arrogant démon portant très haut le regard et le front.

Qui donc es-tu ? demandai-je, surpris.

—Je suis l'Orgueil. Et voici mes trois filles : La Vanité, la Gloire et l'Ambition. Je parais dominer sur ce vaste empire, et cependant, j'obéis au caprice d'un être plus puissant que moi.

Descends, tu le verras au fond.

Aux pieds de l'Orgueil, les yeux baissés et les mains jointes, dans une attitude de résignation et de prière, se tient une femme modestement vêtue, mais d'une grande beauté. C'est l'Humilité.

Au-dessous, je pénètre dans une caverne éclairée par un reflet métallique. J'y distingue un vieillard, au visage parcheminée, au crâne dénudé, qui, avec de petits cris d'ivresse, plonge ses doigts crochus dans un coffre rempli de pièces d'o et d'argent ; tandis qu'à deux pas, une Vierge folle, à peine voilée, éparpille à pleines mains, les pierres précieuses, les diamants, l'argent et l'or.

Je reconnais sans peine, l'Avarice et la Prodigalité.

Plus bas, troisième caverne vivement éclairée par des lustres d'une richesse inouïe. Là, habite la Volupté, étendue sur un lit de roses, autour duquel jaillissent plusieurs fontaines de nectar et d'ambroisie, que boivent, à longs traits, les Plaisirs, fils de la Volupté. A droite, enfermée dans un sombre cachot, gémit la Mortification.

Plus bas encore, s'ouvre un réduit obscur, où se démènent avec rage, grinçant des dents et l'écume aux lèvres, deux horribles mégères. A leurs pieds, pleure silencieusement une jeune femme d'une beauté céleste, dont les traits, malgré ses larmes, reflètent une douceur infinie. C'est la Charité, prisonnière de la Jalousie et de l'Envie. Mon cœur se serre étrangement, et, les yeux pleins de larmes je poursuis la descente.

Au milieu d'une salle brillamment illuminée, assise à une table richement chargée de mets délicieux, de fruits de toute sorte, de sucreries, de friandises, le front couronné de fleurs, une personne, entre deux âges, souriante, large, replète, mais fort pâle, satisfait son appétit désordonné. D'un geste gracieux, me désignant un siège à ses côtés : "Viens, dit-elle, jouis de toutes ces friandises ; là est le bonheur."

Je reconnais la favorite de la plupart des petits, et aussi, hélas ! de bon nombre de grands. C'est la Gourmandise. Derrière elle s'avance un bataillon serré : Ce sont les maladies et les infirmités.

Déclinant l'invitation, je descends, et me trouve bientôt à l'entrée d'un arsenal formidable.

Debout, au milieu, un poignard à la main, les yeux et la face injectés de sang, hurlant des imprécations entrecoupées d'horribles blasphèmes, trépigne, bondit la Colère, écrasant sous ses pieds la Douceur évanouie.

L'horreur, l'épouvante et la pitié s'emparent de mon être ; mes cheveux se dressent sur ma tête, et, tremblant violemment, je me précipite dans la caverne suivante.

Là, sur un lit de duvet, côte à côte, mollement étendues, deux sœurs, à moitié endormies, chevelure et vêtements en désordre, se tiennent par la main. Chacune d'elles "soupire, étend le bras, ferme l'œil et s'endort."

J'ai nommé la Paresse et la Mollesse.

Je les considère l'une et l'autre un instant, songeur. De toute leur personne, mais surtout de leur front, émane un je ne sais quoi de fatigué, d'horriblement las, qui me serre le cœur, et me porte invinciblement au repos, au sommeil, à la Mort.

Secouant la torpeur qui m'envahit, je descends précipitamment. et au fond, tout au fond, tapi dans l'angle le plus reculé, un être étrange, nain difforme, manœuvre sans relâche, avec une adresse et une dextérité incroyables, de nombreuses ficelles correspondant aux personnages de ce "théâtre de Polichinelles."

Intrigué, je demande :

Quel est donc cet abîme effroyable, ou plutôt, cette succession d'abîmes plus effroyables les uns que les autres ? Et toi, qui donc es-tu ?

Grimaçant un sourire, l'affreux nain, sans s'arrêter, répond.

"Cet abîme dont je suis le Maître, c'est le cœur de l'homme."

Et moi, moi, je suis l'Egoïsme.

SECOND ABIME

Je sors vivement de l'affreux gouffre.

Est-ce donc là l'Humanité ? me dis-je ; mais alors, l'Univers n'est qu'un vaste champ, où paradent l'Hypocrisie et le Mensonge !

Le découragement torture mon âme : j'erre dans la vallée, titubant comme un homme ivre.

Brusquement un second abîme s'ouvre devant moi. Je me penche sur le bord. Cet abîme me parait plus vaste, plus profond, plus insondable que le premier.

Plaçant, encore une fois, l'échelle de la Curiosité entre les mains de l'Observation, et poussé par le désespoir, peut-être, je veux tenter une nouvelle exploration, parfaitement convaincu que j'en mourrai, si l'expérience ne m'apporte que déceptions.

Néanmoins, je descends hardiment.

—Où vas-tu ? dit une voix de sirène.

—Visiter l'abîme.

Et j'aperçois, entourée de trois sœurs rayonnantes de fraîcheur, une Vierge au regard brillant, au sourire engageant et mystérieux fixant à son opulente chevelure des œillets et des roses.

Qui es-tu donc ? demandai-je étonné.

—"Je suis la Coquetterie ; et voici mes trois compagnes : La Grâce, l'Illusion et la Diplomatie. Je ne suis qu'à la surface. Va, descends, et tu verras, plus bas, la Reine incomparable de cet empire sans limites."

Pardessus l'épaule de la Coquetterie, je distingue le minois, espiègle et rieur de l'Amour à l'affût.

Au-dessous, j'entre dans un ravissant boudoir, dont les meubles reluisants, sans poussière et sans tache, sont rangés avec une symétrie parfaite. Une jeune Fée, un plumeau à la main est secondée par un gracieux Lutin ordonnant ça et là de riches bibelots. Je reconnais la Propreté et l'Ordre. Autour d'eux voltige l'Activité sous la forme d'un papillon aux ailes d'or.

Encouragé, je poursuis la descente.

Dans une salle immense, éclairée avec discrétion, s'alignent de nombreuses rangées de couchettes, aux couvertures immaculées, sous lesquelles, aux serres de la souffrance, gémissent de pauvres infortunés. Deux religieuses, suivies de deux aides portant un plateau chargé, volent d'une couchette à l'autre, soignant les blessures et les plaies, prodiguant aux corps les remèdes, et aux cœurs les encouragements et les consolations.

J'admire la Compassion et l'Abnégation servies par le Dévouement et la Douceur.

Le cœur étrangement remué je continue ma route vers le fond de l'abîme.

En face d'un Christ artistement sculpté dans de l'ivoire, deux princesses au front d'une sérénité parfaite et d'une noblesse frappante, adressent, à genoux leurs vœux au divin Crucifié.

Je salue avec respect la Religion et la Piété, fille de la Religion.

Plus bas, debout, immobile sur le bord d'un sentier qui se perd dans des montagnes escarpées, une Vierge, en costume de fiancée, porte obstinément ses yeux interrogateurs vers l'horizon, afin d'y découvrir la silhouette de l'être ardemment désiré, mais qui, fauché par la mort, ne reviendra plus jamais, hélas !

Cette Vierge, c'est la Fidélité.

Plus bas encore, deux Naïades plongent leur corps ravissants dans les eaux claires d'une source sortant d'un portor. Leurs gestes et leurs regards sont si chastes, si réservés, que je nomme la Pudeur et la Modestie ; mais à peine m'ont-elles entrevus, qu'elles disparaissent sous les eaux.

Souriant, je m'élance de nouveau dans le vide, et pose, enfin, le pied sur le sol d'un jardin sans bornes, émaillé de mille fleurs odorantes, et ombragé, de distance en distance, par des bouquets d'arbres chargés des fruits les plus savoureux. Une multitude innombrable de brillants oiseaux voltigent à l'envi dans cet Eden, qu'ils charment de leurs harmonieux concerts ; tandis qu'une lumière d'une douceur infinie enveloppe le tout de son manteau de soie nimbé de pourpre et d'or.

Oh ! qu'il ferait bon vivre toujours dans ce Paradis !

De chaque brin d'herbe, de chaque feuille, de chaque corolle, de chaque rayon de lumière, s'échappent les effluves d'un bien-être, d'un bonheur, qu'il me semble avoir déjà goûté autrefois—quand j'étais petit, tout petit.

Palpitant d'allégresse, je foule ce tapis de verdure et de fleurs, cherchant des yeux, la maîtresse fortunée de ce domaine enchanteur.

Des cris joyeux, des rires frais et perlés frappent soudain mes oreilles, et je vois, débouchant d'un bosquet voisin, deux ravissants enfants, le frère et la sœur, rayonnants de joie, de candeur et de santé.

A ma vue, ils restent un moment interdits ; puis, se donnant la main, ils rentrent vivement dans le bosquet.

Je me précipite à leur suite et me trouve brusquement en face d'un trône d'or massif, incrusté de diamants et de pierres précieuses, autour duquel s'empressent de nombreux courtisans ; entr'autres, l'aimable Douceur, les ineffables Caresses, le profond Dévouement, l'admirable Abnégation, le généreux Sacrifice et le divin Héroïsme. Sur ce trône d'une richesse inouïe et symbole de la Maternité, une Reine incomparable de majesté, de bonté, de douceur, entoure de ses bras et presse avec amour, sur son cœur, les deux chérubins qu'elle couvre de baisers.

Saluant très bas, et profondément ému : Quel est donc, demandai-je, cet abîme que je viens de parcourir, et vous, Madame, qui donc êtes-vous ?

—"Cet abîme qui, par mon royaume, se perd dans l'infini de Dieu, dit-elle, c'est le Cœur de la Femme :

Et je suis la Tendresse maternelle."

Le cœur de l'homme est donc un abîme profond,
Et le cœur de la femme, un abîme sans fond.

LE MOINEAU PENDU

La semaine dernière, vers trois heures de l'après-midi, je flanais sur le Carré Viger, jouissant par anticipation de l'ombrage futur de ses beaux arbres encore en deuil, lorsque j'aperçus sur le bord du toit d'une maison voisine, deux moineaux pépiant tendrement tout près d'un nouveau nid aux trois quarts construit. C'était à n'en pas douter, le mâle avec sa femelle ; tant ils paraissaient se conter de douces choses.

La "Petite", néanmoins, semblait inquiète et de temps à autre, tournait furtivement ses deux petites perles noires vers l'horizon.

—Tout à coup, poussant des pia, pia formidables, une douzaine de moineaux conduits par un mâle superbe, mais hérissé et furieux, passent en coup de vent au-dessus de ma tête, filant droit sur le nid.

L'un des amoureux reste coi. L'autre—la tête noire—essaye de s'enfuir, mais en vain : il est entouré, frappé par dix becs robustes qui certainement, vont le plumer tout vivant s'il fait mine de résister. Moulu, résigné, le pauvre moineau, pris en flagrant délit, fait le mort. Les membres de la bande le saisissent, qui par une patte, qui par une aile, qui par une plume et vivement l'emportent sur l'arbre le plus proche.

Ce qui survint alors dépasse toute imagination.

Le moineau hérissé, d'un coup sec de bec violent, casse net l'extrémité d'une jeune branche qu'il saisit ensuite et serre fortement de son gros bec, l'obligeant ainsi à se fendre par son milieu. Les "bourreaux" y introduisent adroitement le bout de l'aile de leur coupable victime.

Le moineau courroucé ouvre le bec.

Les deux parties de la branche se referment brusquement, comme autrefois le tronc d'arbre sur les doigts imprudents de l'infortuné Milon de Crotone.

Voilà donc le pauvre pierrot pendu.

Il veut s'envoler : vains efforts.

Je le vois qui se balance désespérément en poussant des cris de détresse, qui ne tardent pas à attirer autour de lui la gent ailée des environs.

Une foule de curieux—flaneurs attitrés du Carré Viger—s'empressent autour de l'arbre sur lequel s'agite le "pendu", et restent bouche bée ne pouvant comprendre un phénomène que seul j'étais en état d'expliquer.

Satisfait, le moineau offensé avait rejoint sa compagne infidèle. Lui administra-t-il une sage correction pour s'être laissé conter fleurette par un voisin trop galant ? Je l'ignore ; mais ce que je puis affirmer en toute vérité, c'est que plus d'un parmi nos bons Canadiens sont moineaux sur ce point, et que le nombre en serait fort restreint, si la justice humaine traitait les prévaricateurs à la façon de nos petits Pierrots du Jardin Viger.

CHATS TONDUS

L'an dernier, je visitais en touriste les féériques campagnes et tout particulièrement les plages si pittoresques et peut-être uniques au monde de la Gaspésie, sur le Golfe Saint-Laurent.

A quelques lieues de l'endroit où la Rivière "Chatte" se jette dans le Saint-Laurent, sur une plage de toute beauté mais déserte, je découvris certains vestiges d'habitations qui excitèrent vivement ma curiosité. Cette curiosité devint extrême quand, sur une pierre plate d'une certaine dimension je crus distinguer des lettres aux trois quarts effacées par le temps, le sable et la mousse.

Après avoir soigneusement débarrassé la surface de la pierre en question, j'y aperçus, en caractères gravés, suffisamment visibles, ces mots :

CAP LA PLAGE, 172...

Heureux de ma découverte, mais intrigué, je soulève avec difficulté le bloc incrusté dans le sol et jette un cri de surprise à la vue d'une petite cassette de bouleau placée dans une sorte de niche évidemment creusée à dessein. Ouvrir la cassette, en extraire un parchemin roulé et attaché par un fil de laine, le dérouler, fut pour moi l'affaire d'une seconde.

Or voici ce que j'y lus :

LA PLAGE, 5 AOUT, AN DE GRACE 1728.

L'an dernier, par une splendide journée du mois de mai, les paisibles habitants du village "La Plage" se trouvèrent dans un émoi extraordinaire ; non sans raison, comme vous l'allez voir.

Nul n'en ignore, il n'est peut-être pas une seule famille de nos courageux pêcheurs et de nos bons "habitants qui ne possède au moins une de ces intéressantes petites bêtes qu'on appelle communément "des chats" ; car si, dans les villes, ce gracieux animal est plutôt un agrément, un ornement qu'une nécessité, dans les campagnes, il est considéré à juste titre comme un auxiliaire, un serviteur indispensable.

Or, imaginez-vous la stupéfaction générale lorsque, l'année dernière, à pareille date, un certain nombre de familles du village La Plage s'aperçurent que leurs félins avaient été bel et bien tondus, rasés depuis le museau jusqu'à l'extrémité de la queue.

Trois jours plus tard tous les chats de l'endroit, tous sans exception, avaient subi la même opération. ...

"Le premier qui les vit, de rire s'éclata ;" le second devint soucieux ; le troisième et le quatrième mirent à contribution les plus beaux jurons de leur répertoire gaspésien et canadien ; et tous firent serment de tirer une vengeance éclatante de l'auteur de cette farce sans nom.

Naturellement, en qualité de maire de l'endroit, et possesseur des trois plus beaux chats du village, je résolus de tirer la chose au clair et jurai sur la crête du gros coq de mon poulailler, de retrouver le ou la coupable et de lui faire subir sans miséricorde la peine du talion.

Qui que tu sois, m'écriai-je, furieux, si jamais je te mets le grapin dessus, je t'épilerai de telle sorte que je te laisserai nu comme ver !

Animé de ces intentions vengeresses, je pars aussitôt en campagne, bien résolu à pousser mon enquête j'usqu'à complet résultat.

Ma première visite fut pour ma voisine, une bonne vieille, vivant seule dans sa maisonnette avec le plus gros et le plus heureux des matous du village. L'animal avait subi le sort de ses congénères, hélas !

L'indignation, la fureur, la rage, le désespoir de la pauvre vieille étaient arrivés à un tel paroxysme que je ne pus tirer d'elle autre chose que ces mots prononcés du ton le plus lamentable que j'aie jamais entendu : "O mon minet ! mon minet !... Pauvre Bijou !... dans quel état ils me l'ont mis, les monstres, les sans cœur, les bandits ! !..."

—Oui, les monstres, fis-je, ému ; vous les connaissez ?

—Non ! ô mon minet ! ô mon minou !... et l'infortunée arrosait de ses larmes le corps épilé de son pauvre Bijou qu'elle serrait tendrement dans ses bras.

Ailleurs, ce fut à peu de chose près la même scène—chez les femmes et les enfants du moins—car les hommes, eux, se répandaient en mille imprécations, mille menaces plus terribles les unes que les autres, qui devaient nécessairement faire frémir l'auteur de l'abracadabrante tondaison, s'il les entendait.

J'eus beau questionner de droite et de gauche, petits et grands, tout le monde, personne n'avait rien vu ; nul ne connaissait, ne soupçonnait même pas l'auteur d'une farce dépassant de cent coudées les farces faites au village jusqu'à ce jour.

Nous nous demandions tous avec un petit frisson d'effroi sous l'épiderme, comment un être humain avait pu s'y prendre pour tondre ainsi en trois jours tous les chats du village, une cinquantaine environ.

Un chat, deux chats, dix chats, passe encore ; mais cinquante !...

L'air passablement gouailleur de la plus âgée des filles de la "Grosse Louison" et celui non moins "méphisto" de la plus jeune des filles à la "Petite Jeannette" auraient dû éveiller mes soupçons; mais toutes deux aimaient tant les chats ! Et puis, du reste, comment auraient-elles pu s'y prendre pour jouer un tour si pendable ?

Qui sait, fis-je, ébranlé, en revenant chez moi, qui sait si ce n'est pas une maladie subite et inconnue de nos félins... il y a bien la picote chez les hommes, et...

A peine entré, j'appelle doucement mes pauvres bêtes qui, par pudeur, sans doute, se tenaient obstinément cachées sous la grande armoire, depuis leur mésaventure. Pressées par la faim et la soif, elles viennent en rampant, serrant leur queue dénudée, comme des chiens en faute. Les saisissant l'une après l'autre, je constate une fois de plus qu'elles ont bel et bien été tondues, rasées comme des moutons.

Il était tard : je pris le parti de me mettre au lit ; ce que je fis de grand cœur, car j'étais harassé, me promettant bien toutefois de connaître le court et le long de cette affaire pour le moins étrange. Tous les chats du village tondus comme des moutons au printemps, tous sans en excepter un seul, avouez que c'était renversant.

Mon sommeil ne fut pas tranquille. Le nombre de chats tondus, rasés, pelés, écorchés qui hantèrent mes rêves, cette nuit, est incalculable.

A trois heures du matin, j'étais debout, ruminant mille projets, lorsque la pensée d'un pauvre "innocent"—venu on ne savait d'où—et qui vivait isolé depuis quelques années, aux crochets de la charité de tous, dans une misérable hutte sur les bords du golfe, vint orienter mes investigations.

Sans plus délibérer, je me rends sur la grève et ne tarde pas à pousser doucement la porte vermoulue de la cabane de l'innocent que—pour cause—tout le monde désignait sous le nom caractéristique de : "Le Goëland."

Le Goëland est là, étendu tout de son long sur un misérable grabat. Sa tête ébouriffée repose enfouie dans un volumineux oreiller de coutil grossièrement et imparfaitement cousu, qu'au premier abord, on aurait pris volontiers pour un oreiller de duvet.

Où diable le Goëland s'est-il procuré cet oreiller-là me demandai-je surpris ? Un oreiller de paille, de foin ou de laine, passe encore, mais un oreiller de duvet !... Les oies sont si rares au village !...

Eh ! l'ami, m'écriai-je en secouant le dormeur, réveille-toi et réponds à mes questions.

Le pauvre diable brusquement tiré d'un profond sommeil, ouvre les yeux comme s'il revenait de l'autre monde, et se lève d'un bond en poussant un cri de terreur. Personne jusqu'à ce jour n'avait eu l'idée de pénétrer dans sa retraite.

Le Goëland montrait une physionomie si lamentablement comique que j'aurais volontiers éclaté de rire, si l'image de mes trois chattes tondues, rasées, raclées, eût pu un instant sortir de ma mémoire.

—D'où vient cet oreiller ?

—Je l'ai cousu moi-même.

—C'est évident ; mais avec quoi l'as-tu cousu ?

—Avec une aiguille, pardienne !

—Sans doute, je voulais dire avec quoi l'as-tu fabriqué ?

—Avec des feuilles et de la mousse.

—Tu mens : Le duvet passe au travers ! c'est avec du duvet volé !

—Eh ben ! non. C'est avec des poils.

—Des poils ! Des poils de quoi ? des poils de chiens sans doute ?

—Eh ben ! non. Des poils de chats. Et le Goëland comme s'il eut été heureux de mon peu de perspicacité ; montrait ses dents dans un gros rire niais d'innocent.

—Mais enfin pourquoi des poils de chats et non de la ouate, de la plume ou du duvet ?

—Eh ben ! je vas vous dire, monsieur le maire : Depuis trois semaines je ne dormais plus, rapport à un mal de dents effrayant.

La plus grande des petites à la "Grosse Louison" et la plus petite des grandes à la "Petite Jeannette" du village m'ont dit un jour comme ça :

"Le Goëland si tu veux te guérir et dormir comme un castor, mets ta tête sur un oreiller de poils de chats ; c'est le seul moyen ; ça ne rate jamais !"

Eh ben ! la nuit, les chats se promènent ; je me suis promené la nuit, moi itout. Les chats du village qui me connaissent, rapport que je les ai souvent caressés, se sont laissés prendre les uns après les autres sans résistance. Je les ai proprement tondus sans les écorcher ; avec les poils j'ai fabriqué l'oreiller et, comme me l'avaient dit la plus grande des petites à la Grosse Louison et la plus petite des grandes à la Petite Jeannette du village, j'ai mis ma tête dessus ; et paraît que je dormais comme un castor quand vous m'avez brusquement réveillé.

En face d'une telle confesssion, qu'eussiez-vous fait à ma place ?

Mais le plus malheureux de l'histoire, c'est que, à partir de ce jour et même longtemps après que les poils eurent repoussé sur le corps et la queue de nos minets, on ne nous désigna plus à vingt lieues à la ronde que sous le nom de "Chats Tondus".

Désespérés, furieux, nous abandonnâmes le village de La Plage pour aller tenter fortune ailleurs.

Depuis lors, le nom de Chat tondu, d'abord, puis de Chat — tout court—fut donné à la rivière, au grand et au petit cap, à l'anse, etc., de cette partie du Canada qui s'étend depuis l'anse à Perry jusqu'au Cap Chat actuel.

Quant à "Le Goëland" et à son oreiller de poils de chats, ils disparurent tous deux le jour même de leur découverte et nul n'en a jamais entendu parler depuis.

(Signé:) JEAN DITOU,

Maire de La Plage.

Pour copie conforme :

Auguste CHARBONNIER.

RECONNAISSANCE

Autour d'un bol de lait fleurant le serpolet, le thym et la lavande, une mouche gourmande voltigeait.

Attirée par la suave odeur qui s'échape du bol, la bestiole se pose hardiment sur le bord, se penche pour atteindre le blanc liquide, vin des vieillards, nourriture des petits enfants, mais délices des mouches, des éléphants et charme des serpents ; culbute dans ce lac d'un nouveau genre ; disparaît presque tout entière ; revient à la surface ; se démène avec rage ; tourne sur place ; nage ; touche aux parois glissantes qu'elle s'efforce, mais en vain, de monter ; retombe à chaque effort, inondant de plus en plus ses fines ailes ; s'enlize peu à peu, et va périr enfin quand, poussé par je ne sais trop quel esprit, je lui tends le bout de mon doigt. La bête s'y cramponne, le suit, arrive, en se trainant, au haut, laissant sur son passage un léger sillon d'argent ; se repose un instant ; passe et repasse ses pattes grêles sur ses ailes, sur son dos, sur sa trompe, sur sa tête, sans trève ni repos ; s'assèche enfin ; étend les ailes avec délices ; bourdonne un chant de bonheur, sans doute ; me pique fortement et s'envole !

O douce Reconnaissance, voilà bien de tes coups......

Hélas ! que d'êtres humains
Sont mouches sur ce point.

LES MOINEAUX PRISONNIERS

Qui vit sans liberté, vivra dans le malheur.

Deux moineaux babillards, tout près de ma fenêtre, un beau jour de printemps, bâtirent, pondirent, couvèrent, eurent enfin des petits, peu nombreux, deux en tout : les parents étaient vieux.

Les petits devinrent bientôt gros et gras, sous les soins empressés du père et de la mère, que je voyais infatigables, leur porter, du matin au soir, la délicieuse becquée.

Déjà les deux petits pierrots essayaient leurs ailes pour aller bientôt, eux aussi, comme leurs cousins, sous les yeux de leur mère, picorer sur la rue, entre les pieds des chevaux, sans souci des passants; lorsque, allongeant le bras, je les pris l'un après l'autre, très délicatement. Voilà les oisillons en cage, sur le bord de ma fenêtre.

Surpris d'abord, les pauvres petits se tapissent au fond de leur nouvelle demeure, serrés l'un contre l'autre, bec clos. Le naturel cependant reprend bien vite le dessus. De nombreux et vibrants "pia-pia" ne tardent point à résonner dans ma chambre, comme une sonnerie de clairons fêlés.

Gosier et bec pleins, la mère arrive. Etonnée, elle voltige avec avec méfiance, en avant de la cage, se demandant sans doute, comment il se fait que sa chère couvée se trouve dans un nid si grand et tout barbelé de fer. Les petits, à sa vue, lancent plus pressants leurs cris de famine—les petits moineaux, comme les gros, ayant toujours faim—et ne permettent point à leur mère de résoudre la question.

Entrainée par leurs pressants appels, celle-ci se pose hardiment sur le bord de la prison de fer.

Les deux frères (ou le frère et la sœur, je ne sais trop) ouvrent tout grand leur jeune bec, battent des ailes, s'approchent, avides, des barreaux, entre lesquels ils reçoivent, goulus, la riche et tendre becquée qui leur est équitablement distribuée. La mère s'envole.

Une minute après, nouveaux "pia-pia", timides d'abord, puis allant crescendo.

Le père arrive à son tour, mais, plus défiant ou moins tendre, il hésite, s'éloigne, revient et, finalement, la scène précédente se renouvelle.

Emu jusqu'aux larmes d'une telle sollicitude, je forme le projet de réunir tous les membres de la petite famille.

Plaçant un tabouret près de la fenêtre, je porte, à chaque nouvelle becquée, la cage légèrement en arrière, puis, ramenant l'un des volets, j'attache à l'autre une ficelle dont je garde l'extrémité entre mes doigts et, m'effaçant de mon mieux, tel un chasseur à l'affût, j'attends.

Moins d'une minute s'écoule. La mère arrive et, sans se préoccuper du volet fermé, se pose, comme par le passé, sur le bord de la cage, commence la distribution.

D'un mouvement brusque tirant sur la ficelle, je ramène violemment le volet qui claque avec un bruit sec, mais sinistre pour l'oiseau.

La pauvre mère surprise et effrayée, lâche le reste de la becquée, voltige, fort en peine, un peu partout dans ma chambre ; s'étourdit légèrement contre le mur ; tombe haletante, angoissée et, prisonnière à son tour, après m'avoir fortement mordu le doigt de son gros bec d'acier, elle rejoint ses petits......

J'ouvre le volet. Quelques secondes après, le père subit le même sort, au moment où, intrigué, il demande à sa vieille compagne pourquoi elle a passé de l'autre côté.

Voilà donc la famille réunie. Seront-ils heureux? Hélas ! le père et la mère ne reconnaissent plus leurs petits et ceux-ci, étonnés et muets, se demandent avec effroi quels sont ces gros oiseaux hérissés qui se meurtrissent les ailes et le bec contre les barreaux de la cage de fer cherchant, désespérés, le chemin du ciel, le chemin du bonheur.

Plus d'amour, et partant, plus de famille sans liberté.

QUELQUES PLAISIRS D'ETE AU CANADA

Au Canada, si l'hiver a ses charmes, la saison d'été est d'autant plus agréable qu'elle est plus courte, et la joie, les amusements, les plaisirs des Canadiens croissent en raison directe de la brièveté des beaux jours. Aussi est-ce plaisir de voir comme tout un chacun met à profit les journées ensoleillées des mois de juin, juillet et août, que l'on voudrait voir durer encore, lorsqu'apparaissent les premières feuilles jaunies par les baisers trop frais de l'automne. Trois mois, 90 jours sur 365, un quart de l'année tout au plus, pour jouir de la nature, les mains libres et le front à découvert ; c'est peu, mais suffisant pour celui qui saura mettre le temps et les circonstances à profit.

A la campagne, c'est l'époque des plus rudes travaux. A la ville, c'est la saison du repos plus ou moins complet, en un mot, la morte saison ; autant, là, règne l'activité, le souci des récoltes ; autant ici, domine la mollesse, le marasme des affaires. Les citadins, ayant peu ou point à faire, désertent à l'envi cité, magasins et foyers, surchauffés par les rayons trop ardents et concentrés de l'astre du jour, pour se précipiter à la recherche de la fraîcheur des bois, des rivières et des lacs, et devenir les témoins inutiles et béats des rudes travaux de nos robustes campagnards.

Les plus huppés, ceux que le Fortune comble de ses caresses, donnent le signal du branle-bas et partent, à l'apparition des premiers lilas, pour les villas princières qui les attendent sur quelques rives enchanteresses, comme il y en a tant au Canada, laissant à la garde vigilante et désintéressée de nos braves policemen, et leurs palais clos, et leurs coffres-forts, dans lesquels ils n'ont eu garde d'oublier leurs titres de rente : les cambrioleurs sont si adroits, si malins, et la police... Les rues des quartiers fashionables se vident rondement, et bientôt les chats et les chiens, oubliés volontairement ou par mégarde, en sont les seuls occupants. Pauvres bêtes ! Poursuivant sa course, le soleil monte toujours à pic vers le zénith ; ses rayons perpendiculaires tombent comme du plomb fondu sur le commun des mortels, qui, n'en pouvant mais, se préparent à leur tour à laisser le soleil et la poussière grise de nos rues pour le verdoyant gazon des plaines et l'ombre des montagnes de nos fertiles campagnes. L'été bat son plein ; chacun veut en goûter les plaisirs et les charmes, et si l'état de fortune, l'amour du lucre, la passion de l'argent, ou toute autre passion plus ou moins avouable, ne permettent point de passer en villégiature des semaines, des mois entiers, on s'arrange de façon à laisser tout souci durant une huitaine pour se livrer, sans réserve, aux plaisirs si sains et si variés de la campagne, ou simplement à un doux farniente, sur une île ombragée et déserte.

D'autres, et c'est le plus grand nombre, n'ayant ni le loisir et surtout ni les moyens de se payer le luxe d'une villégiature prolongée, s'ingénient, pour ravir à l'atmosphère embrasée de la ville, un, deux ou trois jours par semaine, afin de se livrer sans arrière-pensée à leur goût prononcé pour le canotage, la chasse et la pêche ; heureux et fiers de rapporter, à leur retour, quelques maigres goujons, en guise d'esturgeons, une demi-douzaine d'étourneaux en guise de perdrix, et trois ou quatre écureuils comme orignals : ce qui ne les empêchera nullement de raconter emphatiquement à leurs amis une infinité d'ex-

ploits cynégétiques tous plus extraordinaires les uns que les autres. Quelques-uns, moins avisés, en fait de gibier, ne tuent que le temps, et, soit dit entre nous, c'est sans contredit la chasse, sinon la plus fructueuse, de fait, la moins dispendieuse.

D'autre part, pendant que les maris, les pères, se morfondent à la poursuite de quelque lièvre imaginaire, ou se livrent aux délices de la pêche à la ligne dans une anse solitaire, domaine des grenouilles, les femmes et les enfants, tranquillement assis à l'ombre d'une haie naturelle d'arbustes en fleurs, protégeant le verger d'un fermier, se livrent à cœur-joie au plaisir de la lecture, de la musique, des cartes et...... des pommes, que, à qui mieux mieux ils croquent à belles dents. La langue des femmes, grisée par le grand air, ne reste pas inactive, je vous prie de le croire. C'est un chassé-croisé perpétuel d'anecdotes, de mots piquants, de questions et de réponses à rendre jaloux les avocats d'une cour de justice, mais toujours en tout bien tout honneur. Nos mères et nos filles canadiennes sont trop chrétiennes pour se permettre de déchirer une amie absente, avec les dents de la calomnie ou de la médisance.

A quelques pas, les demoiselles rivalisent d'ardeur et d'harmonie avec les rossignols des bosquets d'alentour, tandis que les jeunes garçons barbotent tout à leur aise sur le bord de la rivière, dont le murmure mystérieux semble redire à tous la puissance et la bonté du Créateur.

Mais qu'aperçoit-on, là-bas, au milieu des roseaux levant fièrement leur tête verte au-dessus des eaux limpides du lac ? Vite, en barque, mesdemoiselles, et prudemment, en côtoyant les bords—il faut se défier de l'onde perfide qui, chaque année, hélas ! ravit tant de précieuses existences—en côtoyant les bords, maniant la rame comme de vieux pêcheurs, vous verrez les roseaux s'incliner gracieusement comme pour vous saluer au passage, vous, les gracieuses nymphes terrestres ; et cueillant de vos blanches mains une abondante moisson de superbes nénuphars, vous en parerez vos soyeuses chevelures et paraîtrez ainsi plus charmantes, plus belles..

Et puis, quelles belles parties de plaisir à l'orée et sous le couvert des bois touffus, où il suffit d'étendre la main pour cueillir les délicieux fruits sauvages que la nature produit partout à profusion ! Que de douces idylles écloses à l'ombre d'un chêne séculaire ou au milieu de framboisiers ployant sous le poids de leurs gracieuses grappes rouges ! Les tracas, les soucis, les affaires... il s'agit bien de cela ! On les retrouvera toujours assez vite. Amusons-nous, jouissons sans arrière-pensée de tout ce que le séjour à la campagne offre de bon, de sain et d'agréable, et à demain les affaires sérieuses !

Tel est le cri général. Et l'on fait ample provision d'air pur et de forces pour recommencer le lendemain le dur combat de la vie enfiévrée de nos rues.

Mais déjà le soleil décline à l'horizon : il faut songer au retour. Comme au départ, les voyageurs se précipitent en foule vers les quais les plus proches. Hommes, femmes, enfants, dans un pêle-mêle indescriptible, l'un trainant l'autre, se poussant, se bousculant, s'engoufrent comme une trombe dans le bâteau qui les ramènera près de leurs foyers déserts, où rôdent, surpris et fort en peine, les chiens ou les chats qu'on y a laissés, tandis que le serin dans sa cage, ou le perroquet sur son perchoir, semblent paralysés de saisissement et d'effroi par le silence inaccoutumé et mystérieux de la maison déserte.

Sur le pont, de la poupe à la proue, chacun se case comme il peut, afin de jouir le plus commodément possible des divers panoramas qui se dérouleront en cours de route.

Sur les différents quais du parcours, les mêmes scènes d'embarquement, fort prosaïques en somme, mais toujours nouvelles, intéressent les voyageurs, surtout fillettes et garçons, qui n'ont pas assez d'yeux et ne peuvent se lasser de contempler les veaux, les vaches, les cochons, les moutons, infortunés compagnons de voyage, destinés à la boucherie, et que l'on parque plus ou moins délicatement dans l'entrepont, malgré la résistance désespérée des "habillés de soie", qui, eux, selon leur bonne habitude, poussent des cris de bêtes qu'on égorge. Entre temps, vaches et veaux font entendre leurs beuglements plaintifs, dernier concert fort peu harmonieux, disant aux oreilles de tous la brièveté des plaisirs terrestres, de la vie, et la vanité des choses humaines ! Ce qui, le retour une fois effectué, n'empêche nullement les citadins de s'écrier : A l'année prochaine !

LES TROIS ETOILES OU LEGENDE DES STELLAIRES

L'Univers est créé. Le Paradis terrestre, orné de verdure et de fleurs, riche en fruits, en animaux de toute sorte, attend avec impatience le Roi de la Création, l'Homme.

S'écartant de la route d'argent, d'azur et d'or que le Créateur leur a tracée au Firmament, trois jeunes Etoiles, trois sœurs, Alsine, Holostée et Morgeline, forment le projet de visiter la Terre pour en admirer de plus près les richesses et les beautés.

Afin de quitter inaperçues le palais féérique du Firmament, les trois sœurs, d'accord, choisissent l'instant où l'Astre du jour se cache complètement dans les profondeurs de l'Horizon et, s'enveloppant du sombre manteau de la Nuit, bras-dessus, bras-dessous, elles filent à travers les espaces, en droite ligne vers la Terre. Le chemin sera long peut-être, mais qu'importe ?

Les voyageuses célestes se montrent du doigt, en frissonnant, le vieux et vorace Saturne, dont elles admirent néanmoins le gigantesque anneau ; passent auprès du bouillant Mars, qui fait mine de les poursuivre ; s'inclinent devant l'imposant et majestueux Jupiter ; saluent de leur plus gracieux sourire la brillante, coquette et toujours belle Vénus, et, plus bas, envoient du bout de leurs doigts de flamme et d'or, d'aimables baisers à la douce Phébé, surprise de les voir si près d'Elle ; puis, planant un instant au-dessus du Paradis terrestre, les trois Etoiles descendent hardiment, effleurant à peine de leurs pieds légers, le sol du magnifique Jardin destiné à l'Homme ; se débarrassent du manteau de la Nuit ; brillent de tout leur éclat ; respirent avec délices le parfum suave des fleurs. dont elles admirent les fraîches et brillantes corolles ; caressent le le lion, le tigre et une foule d'animaux accourus charmés au-devant d'elles ; cueillent sans plus de façon les fruits savoureux dont les arbres de l'Eden sont surchargés ; s'étonnent à la vue de l'Arbre étrange du Bien et du Mal, dans les branches duquel se tapit l'Amour espiègle déjà à l'affût ; arrivent enchantées aux sources du Tigre et de l'Euphrate et, relevant gracieusement le bord de leur robe de feu, d'argent et d'or, plongent avec ivresse leurs pieds nus légèrement voilés de poussière, dans l'eau limpide et transparente comme le cristal, riant, devisant gaîment entre elles.

Trois jeunes Zéphirs, trois frères, qui sommeillaient tout près, au milieu des roseaux, réveillés par les notes argentines de ces voix insolites, jettent les yeux sur les trois Sœurs, et, émerveillés de leur rayonnante et céleste beauté, s'approchent sans bruit, caressent de leur douce haleine le front auréolé et candide, la chevelure de soie et d'or des trois Etoiles interdites ; murmurent à leurs oreilles surprises de si douces, si tendres, si délicieuses choses, que les trois voyageuses, ravies, se jettent dans leur bras, oubliant pour toujours, sous leurs tendres caresses, le palais féérique du firmament, leur patrie.

De l'union des trois brillantes Etoiles avec les doux et charmants Zéphyrs naquirent trois des plus intéressantes familles des "Caryophyllacées" qui enchantent par leur éclatante blancheur, leur précocité, et brillent comme des étoiles, en se cachant en vain sous les épines et dans les haies.

Les Botanistes, qui n'ignoraient pas la légende, ont désigné sous le nom général de "Stellaires" (Etoiles) ces trois Familles qui produisent l'Alsine modeste, la Morgeline ou mouron blanc, si cher aux oiseaux de volière, surtout aux serins babillards, et enfin, l'Holosté ou bec d'oiseau, dont les fleurs blanches un peu rosées se penchent tristement, après la floraison, comme pour pleurer le splendide et incomparable Firmament, déserté par leur Mère.

Telle est l'origine des Stellaires.

ALLONS AUX CHAMPS

Les arbres ont reverdi.

Les muguets, les lilas ne sont déjà plus ; les violettes, après avoir joui des caresses embaumées des zéphyrs et s'être doucement ouvertes, ont laissé autour d'elles la douce odeur qui trahit leur retraite.

Les roses et les œillets répandent, maintenant, au loin, leur parfum ; la terre, partout, est couverte de verdure et de fleurs.

Dans l'onde clair du ruisseau, la truite, le goujon et les carpillons prennent leurs ébats sur quelque rayon de soleil se baignant dans les eaux. Gare au pêcheur ! gentils poissons ; n'allez pas, goulus, vous jeter sur les vers qui se tordent, traversés par les hameçons.

Les fourmis, empressées, vont, viennent, traçant de nombreux petits sentiers, par où elles portent ou trainent dans leurs mystérieuses retraites, les fardeaux plus lourds qu'elles, qui, l'hiver prochain, leur donneront la vie nécessaire pour faire éclore leurs larves, au printemps suivant.

Depuis longtemps, déjà, notre amie l'hirondelle nous est revenue ; elle a reconstruit ou plutôt réparé son nid sous le bord du toit de notre demeure, et, mère tendre, sous son aile, elle abrite ses petits.

La tourterelle roucoule tendrement dans les branches des pins : Ecoutez sa douce voix disant : "Que la nature est belle ! Que mon nid est charmant ! Que Dieu est bon !"

La bécassine bêlante barbote dans le marais, et, sur la colline, les agneaux bondissants folâtrent autour de leurs mères qui les allaitent en broutant l'herbe courte et la mousse.

Brisant les murs de sa prison de soie, l'immonde chenille prend son essor, sous la forme d'un papillon aux ailes pourpres nuancées d'azur et d'or ; l'insecte ailé, heureux, voltige de fleur en fleur, s'enivre du nectar contenu dans le cœur d'une rose, pendant que les grillons, sous quelques brindilles, se content d'aimables et tendres choses.

Dès l'aurore, le merle sifflote ses airs coquins, regardant, sur le côteau voisin, la grive folle qui se gorge de raisins.

Le rossignol prépare ses concerts, fusant vers les airs ses notes inimitables ; et la grise fauvette, sa sœur, fait de vains efforts pour ravir au divin chantre son titre de "champion" de l'harmonie.

Dans le cœur des lys immaculés, les coccinelles, que les enfants se plaisent à nommer "bêtes du bon Dieu", causent gaîment, entre elles, du beau, du mauvais temps.

L'affreux hibou, la nuit, perché sur une branche morte, fait frissonner les bois de son lugubre houhouhou ! pendant que la chouette, de ses gros yeux ronds, fascine une souris imprudente ou quelque inexpérimenté raton.

Les corneilles croassent sur les ormeaux, répondant aux grenouilles coassant au fond des marais ou sur le bord des étangs.

La pie bavarde et voleuse emporte dans son nid, pour orner ses petits, des perles, des rubis ou va fourrer sous un vieux toit, des gobelets, des anneaux, etc., saluée au passage par les moineaux babillards qui, eux, continuent leurs éternels et agaçants "pia-pia."

La diligente abeille s'en va butiner au loin, le miel incomparable, autrefois nourriture des dieux. Et dans le duvet des nids, les nouvelles couvées, bec tout large ouvert, réclament à grands cris la traditionnelle pâtée.

Sous le joug gémissant, les bœufs au pas lent, monotone, se sont arrêtés, haletants ; et le laboureur, de sa main pleine, a lancé dans le sillon le froment qui, bientôt, se métamorphosera en pain.

La faucheuse râcle les boutons d'or de la prairie ; femmes, filles, garçons fanent le foin avec ardeur, lançant, à pleine voix, aux échos, les notes de leurs champêtres chansons.

Les milans et les éperviers planent vers le ciel bleu où les enfants turbulents lancent leurs cerfs-volants, ou poursuivent les papillons blancs à travers la prairie, et les jaunes libellules sur le bord des eaux.

La blonde Cérès, une faucille à la main, parcourt la plaine et la colline, invitant tout le monde à moissonner demain ; et le rude paysan, guidant la moissonneuse criarde, couche, sur le sol, les blés d'or.

Sur les aires chargées de gerbes, les cultivateurs, d'un fléau séculaire, frappent en cadence le grain de l'an : tandis que, sur son enclume, levant comme un duvet, son gros et lourd marteau, le Vulcain du village leur répond.

L'activité, la vie règne partout. La nature entière est en liesse sous les baisers fécondants de l'astre du jour qui, satisfait, poursuit sa route, guidé par le Doigt infaillible du Créateur.

LA LANGUE RETROUVEE

Dieu vous préserve, Mesdames,
d'un mari taciturne et boudeur

"Hélas ! Hélas ! Rien n'est parfait ici-bas, pas même mon mari !"

C'est en ces termes que madame Alphonsine Tranquille épouse légitime de M. Jovial Tranquille, exhalait l'état de son âme, dans la salle à dîner d'une villa mirant sa coquetterie dans les eaux limpides de la rivière Richelieu.

Hélas ! Hélas ! la pauvre femme n'avait que trop raison.

Depuis la veille, son mari, M. Jovial Tranquille, un bon garçon s'il en fût, est là, assis, sur une berceuse qu'il manœuvre régulièrement de l'avant à l'arrière, et de l'arrière à l'avant.

Le brave homme, à la suite d'une observation un peu brusque de sa chère moitié, est devenu subitement plus muet qu'une vieille carpe.

Impossible de lui arracher le moindre mot, la moindre syllabe. La pipe aux dents, il fume comme un cratère.

—Jovial, le dîner est prêt ; à table !

Jovial dépose sa pipe, se met à table, boit, mange, reprend sa place sur la berceuse, sa pipe entre ses dents, se berce, fume, mais toujours dans le plus obstiné silence.

Voyons, mon ami, réponds-moi, fait Mme Tranquille, les larmes aux yeux : En quoi t'ai-je offensé ?

—Pas de réponse.

—Veux-tu que je te demande pardon ?

—Jovial suit les spirales de ses bouffées de pipe, comme s'il n'avait rien entendu.

—Dis-moi, reprend la pauvre femme, dis-moi, que faut-il faire pour retrouver ta bonne et franche gaîté qui me rend si heureuse ?

—Jovial, ému sous son masque d'impassibilité, fume un peu plus vite, mais se garde bien de répondre.

Après plusieurs efforts, tous plus inutiles les uns que les autres, l'infortunée se retire dans sa chambre, où elle laisse couler ses larmes longtemps contenues, en murmurant : Que faire, mon Dieu, pour retrouver la langue de mon mari ?...

Une idée vraiment lumineuse—je vous la recommande, mesdames—nait, se développe, grandit dans le cerveau de Madame Tranquille, qui prononce tout bas, mais avec joie, le fameux "Euréka" (j'ai trouvé) d'Archimède.

Oui, elle avait trouvé, la pauvre femme, et son idée, comme vous l'allez voir, fut vraiment une idée de génie.

Il est deux heures de l'après-midi :

Le soleil bat son plein.

Sans plus s'occuper de son mari que s'il n'eut jamais existé, Madame Tranquille s'empare d'une grosse lanterne, l'allume, sort, fait le tour de la villa ; inspecte avec soin le sol ; rentre dans la cuisine, en disant assez haut pour que son mari l'entende :

"Elle n'est sûrement pas au dehors ; c'est donc dans la maison qu'il me faut la chercher." Et Madame Tranquille, tout doucement, pas à pas, sans se presser, porte sa lanterne à droite, à gauche, sous la table, les meubles, les tapis, etc., répétant à chaque instant : "Elle n'est pas ici... ; elle n'est pas là... ! Où donc s'est-elle perdue ? Dans la chambre à coucher peut-être ? Dans le salon ?... Rien non plus. Voyons au grenier. Qui sait si elle ne s'est pas réfugiée là-haut ?" Et brusquement Madame Tranquille escalade l'escalier.

Jovial, intrigué, suit ce manège ; la langue lui démange terriblement ; mais il ne dira rien, non ! non ! il l'a juré.

La pipe en souffre ; sûrement il va la brûler.

Notre matoise créature poursuivant son jeu, revient, tourne autour de son mari de plus en plus intrigué ; examine de nouveau à la flamme de la grosse lanterne les coins et les recoins de la salle à dîner... s'écriant par intervalles :

"Où donc est-elle passée ?... Je la trouverai ! il faut que je la trouve !... elle n'est pas perdue, et le chat ne l'a pas mangée !!"......

Comme un coup de foudre, la pensée que sa femme est devenue folle saisit le "muet". Il considère un instant sa douce moitié avec une véritable épouvante ; et, n'y tenant plus, s'écrie d'une voix angoissée: "Pour l'amour du bon Dieu..., Phonsine, que diable cherches-tu donc là, en plein jour, avec la lanterne ?"

—"Je cherchais ta langue, répond aussitôt la femme, souriante ; Dieu merci, et grâce à notre vieille lanterne, je viens de la trouver enfin ; fais en sorte, mon homme, de ne plus la perdre."

Jovial, un moment désorienté, part d'un franc éclat de rire, embrasse sa femme qui pleure, mais de joie, cette fois.

Depuis lors, la gaîté et le bonheur règnent en permanence au logis de Monsieur Jovial et de Madame Alphonsine Tranquille, son épouse légitime.

CONSEIL

A vos maris boudeurs, Mesdames, opposez... la lanterne.

MORALE

Lanterne et douceur font plus que larmes et violence.
C'est moi qui vous le dis.

MA COUSINE

Agée de deux ans à peine et, hélas ! orpheline de père et de mere, ma cousine Blanche que je me plaisais à nommer "ma Blanchette" me fut donnée pour compagne, pour sœur.

J'avais trois ans.

Nos deux petits cœurs volèrent bien vite l'un vers l'autre : Nous nous entendions si bien et nous nous aimions tant que le sombre voile de la nuit pouvait seul nous séparer.

Depuis plus de quinze printemps, j'allais donc à ses côtés, charmé par sa douceur toujours égale ; joyeux de sa gaité ; mêlant mes jeux innocents à ses jeux candides, mes chants à ses rires et mes rires à ses chants ; poursuivant avec elle, à travers la prairie embaumée et fleurie, les brillants papillons ou chassant sur le bord des eaux les vives libellules, les insectes dorés.

Quelquefois, entrainés par les caprices espiègles, nous plongions, ravis, nos pieds jusqu'aux genoux, nos bras jusqu'aux épaules, dans l'onde transparente du ruisseau, riant comme deux fous ; réveillant de nos cris de joie les feuilles endormies des vieux saules, et mettant en déroute les nombreux oiseaux qui gazouillaient tendrement leurs doux secrets dans les bras touffus des ormeaux.

Assis sur la colline, nous regardions, un soir, le soleil se coucher majestueux à l'horizon, quand l'astre royal, obéissant à un dernier caprice, sans doute, voulut mirer ses derniers rayons d'or dans les riants yeux bleus de ma blonde cousine, pour y chercher, peut-être, quelque riche trésor caché là par les Mystères, les Grâces ou les Lutins moqueurs.

Après avoir baisé le cœur palpitant de ma compagne, un rayon d'or éblouissant, accompagné de l'Amour, s'élance des yeux songeurs de ma Blanchette, ardent, sur mes yeux : les traverse brusquement ; s'empare de mon âme, l'illumine, l'enflamme, disant au tendre Amour :
"Loge toi dans le cœur !"

EPILOGUE.

L'astre du jour satisfait avait disparu à l'horizon emportant sur son chariot de feu les dernières feuilles de notre joyeuse enfance, nous laissant en retour les pétales écarlates de l'amour.

Emus, embarrassés, nous revinmes au foyer, silencieux, comme deux coupables.

Deux ans après, les doux liens de l'hyménée s'enroulaient pour toujours autour de nos deux cœurs palpitants d'ivresse sous les baisers caressants du Bonheur.

LES DEUX ANGES GARDIENS

Veillez sur moi quand je m'éveille,
Bon ange, puisque Dieu l'a dit.

Qui de vous, chers enfants, n'a jamais adressé une prière semblable à l'Ange que Dieu, dès le premier instant de notre venue sur la terre, a commis à la garde de chacun de nous ? C'est la croyance et l'enseignement de l'Eglise,—et il faudrait être plus que téméraire pour oser admettre le contraire,—c'est la croyance de notre sainte Mère l'Eglise catholique, que Dieu, à la naissance de toute créature humaine, délègue un de ses anges, qu'il charge tout particulièrement du soin de veiller sur elle, de la garder, de la protéger dans son corps et surtout dans son âme. Et cet ange délégué par Dieu sera le fidèle compagnon de l'homme jusqu'au moment où l'âme, esprit comme l'ange, abandonnera sa dépouille mortelle pour retourner en Dieu, de qui elle émane.

Mais cet ange gardien, nous ne le voyons pas, car notre âme seule pourrait le contempler, si elle n'en était empêchée par la matière, par notre corps.

A côté de l'ange gardien céleste, Dieu, dont la bonté pour nous est infinie, a placé un autre ange ; ange gardien terrestre auquel l'enfant confiant adresse également cette belle prière que l'enfant pieux, à son réveil, ne manque jamais d'adresser à son bon ange gardien du ciel :

Veillez sur moi quand je m'éveille,
Bon ange, puisque Dieu l'a dit,
Et chaque nuit quand je sommeille
Penchez-vous sur mon petit lit.

Et cet ange gardien de la terre, mes enfants, c'est votre mère. Une mère ! mais c'est le chef-d'œuvre par excellence de la création, l'image la plus parfaite de la Divinité, un océan inépuisable de bonté, de tendresse, de dévouement, de sollicitude, d'amour en un mot. Et ce chef-d'œuvre, Dieu l'a jugé si parfait qu'il n'a pas craint d'abandonner le séjour glorieux du ciel pour naître petit enfant, afin de prononcer ce mot ineffable : Mère !

Que de fois, la nuit, pendant que, tel un faible oiseau dans son nid, sous l'aile de la mère, l'enfant, sous la garde de son ange gardien du ciel auquel il sourit, repose délicieusement dans son petit lit, que de fois, l'ange gardien de la terre se penche sur lui, au moindre souffle, au moindre cri, inquiet parfois et tremblant que son trésor, son ange, ne s'envole avec l'autre ange pour le ciel, d'où ils sont descendus tous deux à l'heure marquée par le Créateur. Et l'ange gardien terrestre éprouve de bien douces émotions à la vue de son "amour" souriant en des rêves divins à son grand frère, l'ange gardien céleste. Mais lorsque, parfois, un voile de tristesse semble couvrir le front pur de l'enfant, dont les rêves d'or ont été troublés par quelques visions fugitives de la triste réalité de la vie humaine, l'ange gardien terrestre se penche plus avant sur le petit lit et, en un souffle caressant comme un baiser :—"Oh ! souris, souris encore, mon chérubin, souris encore ; car si ton ange gardien du ciel a disparu momentanément à tes yeux, ton ange gardien de la terre, près de toi et sur toi toujours veille, quand tu sommeilles ; souris, souris encore, mon beau trésor."

Ayez pitié de ma faiblesse,
A mes côtés marchez sans cesse.

Les premiers pas hésitants et si faibles de l'enfant dans le champ de l'existence ne sont-ils pas l'image des premiers pas que plus tard il fera sur la route difficile et dangereuse du monde ? Qui donc soutiendra ce cher petit être, qu'on nomme un enfant, la grâce mais la faiblesse même ?

L'ange gardien terrestre, que les hommes appellent du doux nom de mère, et dans le cœur de laquelle Dieu a enchâssé une parcelle des divins attributs qui, au ciel, font l'admiration et le bonheur de la Cour céleste. Qui donc saurait comme elle marcher aux côtés de l'enfant, soutenir et diriger ses premiers pas chancelants ? Qui donc, mieux qu'elle, aura pitié de sa faiblesse ? Qui donc, plus fortement qu'elle, lui infusera les vertus nécessaires qui le rendront joyeux et puissant ?

Et, secondé par l'ange gardien du ciel, l'ange de la terre pétrit l'âme malléable de l'enfant, y dépose ces germes vivifiants et impérissables qui feront de lui plus tard un saint, peut-être, en tout cas un honnête citoyen, un bon et fervent chrétien.

Parlez-moi le long du chemin,
Et pendant que je vous écoute,

Oh ! la voix de l'ange gardien ! pourrait-on oublier une chose si douce, si suave ? et ne voudrait-on pas l'entendre murmurer constamment à son cœur ? Et de quelle boue serait pétrie l'âme d'un enfant qui n'écouterait point son bon ange lorsqu'il lui parle le long du chemin ?

Oh ! la voix de l'ange gardien ! mais c'est une mélodie d'une suavité incomparable, une caresse d'une douceur infinie, un son plus doux qu'un souffle, quelque chose qui n'est pas de la terre, une musique du ciel. Or, telle est la voix de l'ange terrestre, la voix d'une mère. Que cette voix encourage, louange ou réprimande, c'est constamment une voix de velours et d'or, portant en elle je ne sais quoi de céleste, de divin, qui va droit au cœur et le subjugue jusqu'en ses fibres les plus secrètes.

Parlez-moi le long du chemin,
Et pendant que je vous écoute,
De peur que je ne tombe en route,
Bon ange, donnez-moi la main.

Route longue peut-être, difficile en tous cas, remplie d'écueils, d'obstacles, d'ornières, de précipices. Qui donc, faible enfant, t'aidera, te guidera, te soutiendra, qui donc t'évitera tout cela et te permettra de franchir précipices, ornières, obstacles, écueils, sans faiblesse, sans chute, et d'arriver heureusement au but ? Oh ! appuie ton âme sur l'aile puissante de ton ange gardien du ciel, et ta main sur la main fidèle et sûre de ton ange gardien de la terre. Repose ton esprit sur l'esprit de ton frère céleste et ton cœur sur le cœur de ta mère ; puis, rassuré, confiant, heureux et reconnaissant, entreprends courageusement les deux grandes et difficiles routes qui conduisent, l'une à la tombe, où le corps humain, si beau, si noble pourtant, dormira son dernier sommeil et retournera en poussière ; l'autre au Palais, à la Demeure éclatante de Dieu, où l'âme humaine—oh ! combien plus noble et plus belle encore !—se réveillera enfin, libre de toute entrave, dans le sein même de Dieu.

Là, en un bonheur dont rien ici-bas ne saurait donner la moindre idée, elle attendra, dans le ravissement le plus suave, le dernier jour, la fin des temps, la résurrection, pour s'unir encore une fois avec son corps et jouir avec lui d'une félicité qui ne finira jamais.

LA REVERENDE MERE CAOUETTE

LA VIE D'UNE SAINTE FEMME

Le 11 juillet 1833, dans une humble maisonnette d'ouvrier, naissait, à Saint-Hyacinthe, une enfant qui fut baptisée sous les noms de Aurélie Caouette. Toute jeune, Aurélie se fit remarquer par une piété extraordinaire et, après sa première communion, par une tendre dévotion pour le Dieu de l'Eucharistie.

Le 17 mars 1858, une supplique portant les signatures des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Saint-Hyacinthe, sœurs Sainte-Euphrasie, Saint-Wilfrid, Saint-Alphonse Rodrigués, Saint-Cyrille, Sainte-Adèle et Sainte-Alphonsine, fut adressée à Mgr Prince demandant l'érection de la Confrérie du Précieux Sang.

L'évêque de Saint-Hyacinthe acquiesça à cette prière avec d'autant plus de bonheur qu'il éprouvait lui-même un véritable attrait pour ce culte, et un vif désir d'en faire une dévotion diocésaine.



La Rvde Mrie Caouette (d'après son meilleur portrait) actuellement en possession des Sœurs du Précieux Sang de Notre-Dame de Grâce.

Sa Grandeur donna donc aux religieuses pour règlement les statuts de la nouvelle confrérie, rédigés en neuf articles, et nomma directeur général de l'œuvre, son vicaire général Messire Joseph-Sabin Raymond, supérieur du séminaire de Saint-Hyacinthe, et plus tard, prélat domestique de Sa Sainteté.

La Confrérie du Précieux Sang de Saint-Hyacinthe ne tarda pas à se répandre dans les cités voisines, puis dans les diverses parties de la province et de la puissance, et enfin, aux Etats-Unis où elle se développe chaque jour avec un succès étonnant.

SOEUR CAOUETTE

Les âmes tout spécialement éprises de l'amour du Précieux Sang, qui avaient vu dans l'établissement d'une confrérie en son honneur, la réalisation d'un de leurs plus chers désirs, voulurent faire davantage pour la gloire du Sang Rédempteur. C'est alors que sœur Aurélie Caouette, religieuse chez les Dames de la Congrégation, de concert avec deux autres religieuses, sœur Sophie de l'Incarnation, sœur St-Joseph supérieure actuelle du couvent de Toronto, seule survivante, et Mlle Sophie Raymond, nièce du fondateur, décidèrent de consacrer leur existence tout entière, si on le leur permettait, à l'adoration du Sang de Jésus, à la réparation des outrages qu'Il reçoit et à l'offrande de leurs personnes, comme victimes, à l'imitation du Divin Crucifié, pour obtenir le salut d'un plus grand nombre de ces âmes rachetées par l'effusion du sang d'un Dieu.

Mais pour cela, ainsi que s'en exprimait celle en qui germait une vocation divine, il leur fallait se dérober aux vents glacés du siècle ; il leur fallait les murs sacrés du cloître, l'ombre divine du sanctuaire. Elles conjurèrent donc le deuxième évêque de Saint-Hyacinthe, Mgr Joseph Larocque, de vouloir bien les réunir en communauté.

Le nom de sœur Caouette était depuis longtemps dans toutes les bouches à Saint-Hyacinthe ; tous connaissaient les paroles — pour le moins étranges — prononcées par la mère d'Aurélie, au moment de sa mort : "Du sang ! du sang ! la chambre est pleine de sang !" Plusieurs prêtres et servants de messe avaient à maintes reprises, au moment où elle communiait, vu le front de sœur Caouette couvert d'une sueur de sang tandis qu'elle leur apparaissait tantôt en blanc, tantôt en rouge.

Après de longues hésitations, le vénérable et saint prélat, aidé des avis et des encouragements de Mgr Bourget et de M. le grand vicaire Raymond créa l'Institut du Précieux Sang et y installa, le 14 septembre 1861, les quatre premières vierges adoratrices, réparatrices et victimes qui soupiraient, depuis si longtemps, après ce jour.

La chambre même dans laquelle était décédée la mère de sœur Caouette servit d'abord de chapelle aux nouvelles religieuses—la maisonnette existe encore—jusqu'au jour où, grâce à la générosité de M. Lecours, elles eurent leur monastère. Sœur Caouette avait ajouté à son nom le nom de Catherine, en l'honneur de Sainte-Catherine de Sienne qui, disait-elle, lui avait inspiré sa dévotion au Sang Précieux du Sauveur.

Une foule de faits merveilleux, me disait dernièrement une adoratrice, religieuse du Précieux Sang, sont venus depuis plus de trente ans, prouver et manifester, chaque jour, plus évidemment que l'institution des Sœurs adoratrices est une œuvre émanant de la volonté de Dieu. Et la preuve la plus palpable de cette volonté divine est le développement merveilleux de l'institution. Cet ordre religieux dont la première maison s'est ouverte dans le plus entier dénûment, il n'y a pas encore un demi-siècle, compte aujourd'hui 11 maisons et près de 400 membres vivant, se soutenant de la charité publique, c'est-à-dire des secours que la confiance ou la gratitude des dévots au Précieux

Sang leur suscitent et leur apportent pour subvenir aux énormes dépenses qu'il leur a fallu et qu'il leur faut subir encore pour s'établir régulièrement. Même leur pain quotidien leur arrive, en grande partie par la voie de l'aumône puisque ces religieuses n'ont aucune œuvre extérieure qui leur rapporte des deniers. A nous, chrétiens, de venir en aide à ces amantes de Jésus, dont les prières puissantes seront pour nous et pour les nôtres, une source de précieuses bénédictions.

Absolument contemplatrices, ces religieuses dont le nom canonique est "Religieuses adoratrices du Précieux Sang" n'ont sur terre d'autre mission que d'adorer le Sang adorable de Jésus, et de s'offrir elles-mêmes comme victimes pour la conversion des pécheurs. Rien n'est plus émouvant que de les voir, chaque nuit de minuit à une heure, s'avancer, toutes vêtues de rouge, au pied du tabernacle pour faire amende honorable au Sang Sacré de Jésus.



COUVENT DES SOEURS DU PRECIEUX SANG, A NOTRE DAME DE GRACE PRES MONTREAL.

Chaque communauté comprend trois catégories de religieuses : les choristes, les converses et les tourrières ou commissionnaires ; ces dernières chargées des affaires extérieures de la communauté, les autres religieuses étant rigoureusement cloîtrées derrière les grilles à travers lesquelles on peut les entrevoir et leur parler.

O sainte folie de la Croix, quels sublimes dévouements tu fais éclore !

Un fait touchant et authentique terminera cette trop courte biographie.

La veille de la mort de sœur Caouette, Mgr Decelles visitant la malade, lui dit en se retirant : "Je crois, ma sœur, que nous allons tous deux, prendre la même voiture pour le Paradis. Le lendemain, jeudi, 6 juillet, mois consacré au Précieux Sang, dont la fête solennelle a été fixée par Pie IX au premier dimanche du mois d'août, la sainte sœur Caouette, à 9 heures du soir, s'éteignait doucement dans le Seigneur. Quatre heures plus tard, le saint évêque de Saint-Hyacinthe rendait sa belle âme à Dieu. Deux saintes âmes de plus au ciel.

Table des Matieres

1ere PARTIE

CHANSONNETTES

2eme PARTIE

Contes, Nouvelles

